

6-2014

Nous avons survécu. Enfin je parle

Leon Malméd
leon.malmed@gmail.com

Follow this and additional works at: <http://digitalcommons.unl.edu/zeabook>



Part of the [European History Commons](#)

Recommended Citation

Malmed, Leon, "Nous avons survécu. Enfin je parle" (2014). *Zea E-Books*. Book 23.
<http://digitalcommons.unl.edu/zeabook/23>

This Book is brought to you for free and open access by the Zea E-Books at DigitalCommons@University of Nebraska - Lincoln. It has been accepted for inclusion in Zea E-Books by an authorized administrator of DigitalCommons@University of Nebraska - Lincoln.

Léon Malmed

**Nous avons survécu
enfin je parle**

Copyright © 2010 Léon Malméd

ISBN 978-1-60962-052-3 paperback

ISBN 978-1-60962-053-0 ebook

Zea Books are published by the University of Nebraska–Lincoln Libraries.

Available online: <http://digitalcommons.unl.edu/zeabook/>

Paperback orders: <http://www.lulu.com/spotlight/unllib>

Le témoignage de Léon Malmed est très concret et particulièrement émouvant. Rue Saint-Fiacre à Compiègne, à proximité immédiate du principal camp d'internement français, celui de Royallieu, dans les moments les plus sombres de l'occupation nazie, une famille modeste choisit, sans hésiter une seconde, d'accueillir à son foyer Rachel et Léon, arrachés à leurs parents par des gendarmes français aux ordres des Allemands. Monsieur et Madame Ribouleau sont ainsi devenus, pour toujours, "Papa Henri" et "Maman Suzanne", que décrit avec tant de réalisme et d'amour Léon Malmed dans son ouvrage. Ils ont simplement décidé, en un instant, sans penser aux risques qu'ils allaient prendre, d'ajouter deux enfants à leurs deux enfants par le sang. Cet acte si courageux et si naturel les a conduits à devenir des "Justes", honorés au mémorial de Yad Vashem à Jérusalem.

Une histoire toute simple, une histoire héroïque. Vous y assisterez, avec les deux enfants juifs, "à travers les lames des volets", au passage des internés chantant "La Marseillaise", entre le camp de Royallieu et la gare de Compiègne, en route vers les camps de la mort...

Vous y verrez comment ces enfants échappent, grâce au courage et à l'esprit d'initiative de leurs "parents", à la rafle des Juifs de Compiègne en janvier 1944. Vous y entendrez une institutrice d'une école catholique de Compiègne, Yvette Baugis, se proposer aux SS comme otage, pour remplacer un autre enfant juif, son élève, Charles Malmed... qui n'est hélas jamais rentré de déportation. Vous y découvrirez aussi le remarquable itinéraire de Léon Malmed, après guerre, avant d'entamer une nouvelle vie aux Etats-Unis, où il devient un brillant chef d'entreprise.

Le lecteur comprendra donc aisément pourquoi le conseil municipal de Compiègne a décidé de créer, à proximité du musée-mémorial du Camp de Royallieu, inauguré en février 2008, une "allée Henri et Suzanne Ribouleau", dans un nouveau quartier qui s'édifie sur ce "sol de Compiègne" célébré par Robert Desnos.

Philippe MARINI

Sénateur, Maire de Compiègne
Le 4 avril 2010

L'écriture permet-elle d'exorciser les fantômes du passé, de réparer ce que l'ignominie de certains hommes a irrémédiablement détruit, de panser une blessure qui remonte à l'enfance et qui saigne encore ? Peut-elle faire entendre la voix des disparus, redonner vie à ceux qui ne sont plus que des noms, des silhouettes indistinctes sur des photographies jaunies par le temps ? Peut-être rendre hommage au courage d'une famille qui a protégé deux enfants, sans la moindre hésitation, et les a mis à l'abri de l'horreur pendant les années noires de l'Occupation ? A-t-elle assez de force et d'intensité pour laisser une trace qui aide les hommes de demain à construire un monde plus juste ? Est-elle un simple témoignage, une transmission aux proches, aux jeunes générations, une façon détournée et tardive de rendre la justice, de clamer une colère qui ne s'est pas atténuée au fil des ans, de briser le mur du silence ? Ou n'est-elle qu'un leurre, un labyrinthe de mots qui ne suffisent pas à rendre compte de la souffrance des survivants qui tâtonnent dans leur mémoire, à la recherche des moindres parcelles de souvenirs, et qui ne remuent que de la poussière et des cendres, sans parvenir à faire un deuil impossible ?

Toutes ces questions, Léon Malmé a dû se les poser, pendant les longs mois qu'il a consacrés à la rédaction de son livre, *Le Livre*, comme il le désigne dans ses courriels, celui de toute une existence bouleversée par la perte brutale de ses parents, alors qu'il n'avait que quatre ans et demi et sa sœur sept ans. Je ne suis pas certaine qu'il ait encore trouvé la réponse. Pour moi, qui l'ai accompagné dans cette aventure, de Compiègne à Auschwitz, au cours de séances de travail, d'écoute et de partage, j'aimerais cependant croire que l'écriture a bien été une résilience.

Du moins, pour tous ceux qui découvriront l'histoire de ces deux familles, les Malmed et les Ribouleau, marquée autant par la barbarie des nazis que par l'amour des Justes, sera-t-elle une formidable leçon de vie. Elle l'a été pour moi, comme pour mes élèves qui ont eu la chance de rencontrer Léon Malmed et de discuter à bâtons rompus avec lui, dans le cadre d'un projet auquel il avait accepté de participer. Nous avons été frappés, ce jour-là, par la richesse et l'humanité de cet homme qui a su trouver des mots simples et justes pour rappeler l'importance de savoir parfois s'opposer aux ordres, de ne jamais s'avouer vaincu et de laisser l'amour s'exprimer librement avant qu'il ne soit trop tard.

Ce livre me paraît donc une passerelle entre le passé et l'avenir, un lien entre les générations, un fil d'Ariane pour tous ceux qui peinent à surmonter des épreuves, ou qui cherchent un sens à ce qu'ils ne comprennent pas, quand le malheur s'abat sur eux. Il est aussi un appel à la générosité et à la confiance en l'autre, l'étranger, le voisin, celui qu'on ne connaît pas et qui est pourtant capable de nous tendre la main, sans rien demander en échange, simplement parce que, les uns comme les autres, nous sommes des humains.

Compiègne, le 26 août 2010

Pascale Martin

Professeur de français et écrivain

Les historiens sont là pour nous rappeler, chacun selon son analyse, et à des degrés divers, ce que fut la SHOAH durant la seconde guerre mondiale. La plupart d'entre eux s'accordent à dire que la solution finale fut le point d'orgue du plan diabolique perpétré par les nazis dans le dessein d'éradiquer de l'Europe et du monde, par le génocide le plus monstrueux de l'histoire de l'Humanité, des populations entières qualifiées d'inférieures, et plus particulièrement le peuple Juif. Ainsi, plus de 6 millions d'hommes, femmes, et enfants furent massacrés dans les conditions les plus ignobles que l'on puisse imaginer.

En revanche, ce que nous avons ignoré durant plusieurs décennies, ce sont toutes ces "petites histoires" individuelles, celles de toutes ces personnes contraintes de se cacher pour sauver leur vie, des parcours hors du commun qui ont émaillé cette douloureuse tragédie de la seconde guerre mondiale. On en dénombre plusieurs milliers, parmi lesquelles celui de Léon Malmed. Dans un contexte globalisé, chaque parcours, chaque témoignage est unique. Mais personne ne parlait, tous se sont tus ; les enfants en particulier se sont repliés sur eux mêmes. Ils pensaient que la vie était devant eux. Ils n'avaient pas encore compris que l'avenir se nourrit, puise sa sève dans les racines du passé.

Après qu'il se soit écoulé plus de 60 années, dans son récit/témoignage "NOUS AVONS SURVECU. ENFIN JE PARLE", Léon Malmed a compris qu'il avait des choses à révéler. Il nous fait découvrir dans un style simple, émouvant et parfois poignant, sa vie d'enfant juif traqué, terrorisé par les nazis mais heureusement caché et protégé par des gens admirables de bonté, d'amour et de courage, puis celle qui s'est poursuivie de 1945 jusqu'à nos jours, avec la succession d'événements graves et heureux constituant cette charpente nécessaire à la construction d'une vie.

D'un amas de cendres, un arbre, parmi de milliers, s'est épanoui.

Bien qu'étant proche de mon cousin Léon avec qui j'ai partagé 3 années de vie éprouvante à S^t Quentin, j'ai ignoré bon nombres de détails, et ce, pendant fort longtemps, du déroulement de sa vie.

J'ai lu et découvert son histoire avec beaucoup d'émotion. Elle m'a profondément touché et même bouleversé. A la lecture de témoignages, il apparaît que chacun d'eux est une leçon de vie qu'il est nécessaire de décrypter. Mais tous constituent les pierres qui s'ajouteront à des milliers d'autres pour fonder la grande histoire de l'Humanité.

Ce livre est également pour Léon Malmed l'opportunité de saluer tous ceux et celles qui ont combattu le nazisme et de rendre en particulier un hommage vibrant, d'exprimer sa profonde reconnaissance et sa gratitude envers Henri et Suzanne Ribouleau, Justes parmi les Nations, qui ont sauvé sa vie ainsi que celle de sa sœur Rachel, en prenant le risque de perdre la leur.

Salomon Malmed

Auteur de "Sali", Collection Fondation de la Mémoire de la Shoah

Grand Merci à Léon Malmed d'avoir enfin parlé. IL EST TEMPS ! Les déportés des camps nazis, de concentration et d'extermination, survivant encore, comme moi, en 2010, et dont la moyenne d'âge est de 90 ans, s'en vont inexorablement. C'est naturel. Mais la mort de nos parents, les siens et les miens, n'était pas une mort naturelle. Ils ont été assassinés dans les chambres à gaz, puis réduits en cendres dans les fours crématoires d'Auschwitz-Birkenau, dès 1942.

Le « Sol de Compiègne », je ne l'ai foulé qu'une seule fois, l'an passé, pour voir, grâce à Pascale MARTIN, le nom de mon père sur le « Mur des noms » du Mémorial. Arrêté comme otage le 12 décembre 1941, il est parti avec le premier convoi de Compiègne le 27 mars 1942. Il est « officiellement » mort à Auschwitz le 6 avril 1942.

16 juillet 1942 : la grande rafle dite du Veld'hiv. C'est la Police française du gouvernement de Vichy, sous les ordres de René Bousquet, qui s'en est chargée. Elle dispose du « Fichier Jaune ». Ma mère et moi sommes parmi les 4000 adultes directement transportés à Drancy. Pour la première fois, la rafle concerne aussi des femmes et des enfants. Les familles sont regroupées dans des conditions épouvantables au Vélodrome d'Hiver, d'où son nom, avant d'être internées dans les camps du Loiret, de Pithiviers, de Beaune-la Rolande... de transiter séparément par Drancy et d'être exterminées à Auschwitz. Il s'agit « seulement » de Juifs étrangers ou apatrides, ou « dénaturalisés » par Pétain, comme mes parents et moi, jugés « sans intérêt pour la France ».

Grâce à Léon, je sais maintenant que les gendarmes français ont assuré le relais de cette rafle dans les jours qui ont suivi, en zone occupée, dont Compiègne, où ses parents ont été arrêtés le 19 juillet.

Par ces rafles antisémites mais aussi xénophobes, nous, les immigrés en France, « terre d'asile et patrie des droits de l'homme », avons servi de bouclier pendant quelques mois à la communauté israélite de France. Les deux tiers des déportés juifs de France étaient des étrangers.

A Drancy, depuis le 16, j'ai pu rencontrer les parents de Léon : à partir du 19 juillet jusqu'à leur départ le 29 pour « Pitchipoï ». Il y avait des arrivées tous les jours et des départs de convois trois fois par semaine, avec environ 1000 personnes — hommes, femmes et enfants.

11 000 enfants, dont les 4 000 du Vel d'Hiv, ont été assassinés dans les chambres à gaz d'Auschwitz sans même entrer dans ce camp... ne les oubliez jamais !

Les enfants cachés ont survécu, mais tous n'ont pas eu la chance de Léon d'être recueillis, accueillis par une famille de « Justes parmi les nations », il y en a eu trop peu.

Les Ribouleau sont vraiment une famille exceptionnelle !

La plupart des « enfants cachés » n'ont pas parlé, ou seulement un peu pour les plus grands. Là aussi Léon Malmed est une exception, d'autant plus remarquable qu'il était petit, moins de 10 ans...

Parmi les déportés rentrés, beaucoup sont restés des « survivants » sans revivre. Il en est de même des « enfants cachés ». Léon est un survivant qui a connu de multiples survies avant de vivre, enfin, SA VIE. Et « Enfin il a parlé ». C'est un « Témoin » !

Faites parler les Enfants cachés. Ils seront les témoins après nous.

Eva TICHAUER

Docteur-en-médecine et licenciée-ès-lettres
Auteur de N° 20832 à Auschwitz

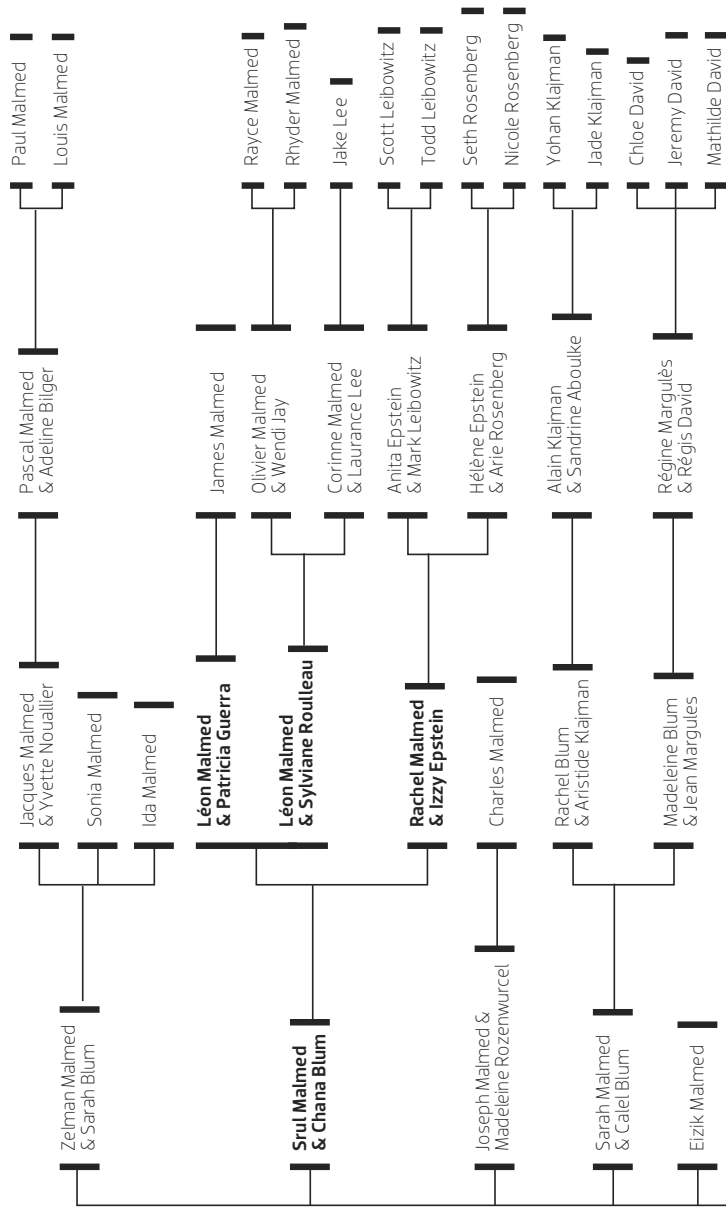
Sommaire

Préface	Philippe Marini	page 3
Avant-propos	Pascale Martin	page 4
	Salomon Malmed	page 7
	Eva Tichauer	page 8
	Arbre généalogique	page 12
Chapitre 1	19 Juillet 1942	page 15
Chapitre 2	Un monde perdu	page 21
Chapitre 3	Avant la tourmente	page 29
Chapitre 4	La débâcle	page 35
Chapitre 5	17, rue Saint-Fiacre	page 41
Chapitre 6	Drancy	page 47
Chapitre 7	Henri et Suzanne Ribouleau	page 55
Chapitre 8	L'école	page 61
Chapitre 9	La vie quotidienne	page 67
Chapitre 10	Rares moments d'accalmie	page 75
Chapitre 11	La peur	page 83
Chapitre 12	Royallieu	page 89
Chapitre 13	La rafle	page 95
Chapitre 14	Charlot	page 101
Chapitre 15	La Libération	page 107
Chapitre 16	Ils ne reviendront pas	page 113
Chapitre 17	Être Juif	page 121
Chapitre 18	Saint-Quentin	page 127
Chapitre 19	Nouvelle séparation	page 135
Chapitre 20	Les gendarmes	page 145
Chapitre 21	Retour à Compiègne	page 153
Chapitre 22	Un nouveau départ	page 165
Chapitre 23	Le rêve américain	page 173
Chapitre 24	Le bonheur, enfin	page 183
Chapitre 25	Les Justes	page 197
Chapitre 26	Derniers adieux	page 205
Chapitre 27	Transmettre la mémoire	page 213
Chapitre 28	Le pèlerinage	page 219
	Remerciements	page 224

Je dédie ce livre à Henri et Suzanne Ribouveau et à leurs fils René et Marcel.
Sans leur courage et leur générosité, ma vie aurait brutalement pris fin vers l'âge sept ans.

Je le dédie également à mon épouse Patricia,
à mes enfants, Olivier, Corinne et James
et à mes petits-enfants Rayce, Jake et Rhyder.

Arbre généalogique







Chana et Srul Malmé, 1936

Chapitre 1

19 juillet 1942

Ce jour-là, il fait très beau. C'est l'été.

Mon père s'est levé à l'aube. Comme chaque dimanche, il se prépare sans faire de bruit afin ne pas nous réveiller. Il attend Marcel Ribouleau, le fils d'un voisin, qui l'accompagne lors de ses expéditions hebdomadaires à la campagne. Papa troque des vêtements qu'il confectionne contre une nourriture qui se fait rare : volailles, beurre, œufs, fruits et légumes. Les temps sont devenus très durs. Le rationnement est extrême. Il faut trouver des moyens pour nourrir la famille.

Il est 5h30. On frappe à la porte. Ce doit-être Marcel, un peu en avance, pense mon père. Il va ouvrir. Sur le seuil, à sa grande surprise, il se trouve devant deux gendarmes qu'il connaît bien. Il leur a souvent rendu service, retouchant leurs uniformes usagés. Mon père est tailleur de son métier. Mais jamais ils n'étaient venus un dimanche ni même un jour de semaine à une heure aussi matinale.

Les deux gendarmes arborent une mine embarrassée. L'un d'eux se racle la gorge. L'autre baisse les yeux. Leurs regards sont fuyants.

– Monsieur Malmed, dit enfin l'un d'eux, vous devez nous accompagner immédiatement à la gendarmerie.

Ils insistent sur ce mot : "immédiatement".

– Mais pourquoi ? s'étonne mon père. Ils ont un geste vague. Ils ne donnent pas d'explication.

Ma mère, tirée de son sommeil par la discussion, sort sur le palier. Elle a juste revêtu, à la hâte, sur sa chemise de nuit, une robe de chambre qu'elle a boutonnée de travers.

– Votre mari doit nous suivre, répète un des gendarmes, péremptoire.

Ma mère sursaute et demande avec angoisse :

– Mais pourquoi ? Que se passe-t-il ? interroge-t-elle.

– Ne perdons pas de temps, répond l'un d'entre eux en haussant la voix.

– Je t'accompagne, dit ma mère. C'est une erreur. Toute pâle, elle serre les poings. Elle songe soudain à nous.

– Et nos enfants ? dit-elle.

Elle crie presque. J'ai quatre ans et demi et ma sœur Rachel en a bientôt dix. Les éclats de voix nous ont réveillés. Rachel se dirige vers la porte de la chambre. Je n'ai pas voulu rester seul dans la chambre. Je saisis avec force la main de ma sœur et nous rejoignons nos parents sur le palier. Dès qu'elle nous a vus, ma mère s'est mise à pleurer. Effrayé, je m'accroche à elle en larmes.

– Pourquoi tout cela ? répète-t-elle.

– Qu'avons-nous fait ? demande papa plusieurs fois. Mes parents ne comprennent pas ce qu'on leur veut. Leurs questions restent sans réponse.

Les gendarmes s'impatientent.

– Dépêchez-vous de vous habiller, disent-ils. Nous habitons dans un quartier très calme. En plus, c'est dimanche aujourd'hui et il est 5 heures du matin.

Nos voisins de l'immeuble sont bientôt réveillés par les cris et les pleurs. Monsieur Ribouveau, notre voisin de l'appartement au dessous du nôtre, craignant un méfait, monte l'escalier quatre à quatre. À cette heure matinale, il est encore en pyjama.

– Que se passe-t-il, Monsieur Malmédy ? demande-t-il.

Mon père, cherchant ses mots, lui dit que les gendarmes lui demandent de les accompagner. Ils ne veulent pas lui dire pourquoi.

– Ils ont dû se tromper. Ne vous inquiétez pas, dit Monsieur Ribouveau d'un ton rassurant.

C'est un homme calme, posé, d'une trentaine d'années.

– Vous serez de retour dans une heure, affirme-t-il, d'un ton persuasif.

– Oui, oui, dit maman d'une voix étranglée. Rachel, occupe-toi de Léon, veux-tu ?

Ma mère retient ses sanglots pour ne pas nous inquiéter. Mes parents retournent s'habiller dans leur chambre. Les gendarmes sont entrés dans l'appartement derrière eux. Ils exigent que la porte de la chambre reste ouverte. L'un d'eux consulte sa montre avec impatience.

– Allez vite, grommelle-t-il, lorsque mes parents, hagards, les rejoignent.

Je veux me précipiter sur ma mère, mais notre voisin me retient d'une main ferme et protectrice.

– Vous serez de retour dans moins d'une heure, répète-t-il obstinément.

Nous nous précipitons à la fenêtre qui donne sur la rue. Bouche bée, nous les regardons s'éloigner à pied. Monsieur Ribouveau a passé un bras autour de nos épaules. Nous restons tous les trois silencieux à attendre, le front collé à

la vitre. Enfin, au bout d'environ une heure et demie, nous les voyons redescendre la rue, toujours à pied, un gendarme de chaque côté.

– Maman ! Papa ! crie Rachel.

– Vous voyez, c'était une erreur, nous dit Monsieur Ribouleau, avec un grand sourire qui éclaire sa bonne figure.

Soudain, il se tait. Maman est blême. Ses yeux sont gonflés de larmes. Ils arrivent sur le palier, toujours accompagnés des deux gendarmes.

– Mon épouse et moi devons partir, dit papa. Ils ne nous ont donné aucune explication. Nous sommes revenus prendre quelques affaires.

La voix de mon père est saccadée. Il fait un effort violent pour se contenir.

Pourquoi les gendarmes n'ont-ils pas dit immédiatement que ma mère aussi était arrêtée ? Ils savaient, j'en suis persuadé, que beaucoup de Juifs de Compiègne seraient arrêtés ce jour là. Bien sûr, ils obéissaient aux ordres des SS. Ils connaissaient mes parents de longue date et appréciaient la gentillesse et la générosité de mon père sans doute. Ils ont choisi de se taire. Il est possible qu'ils ne savaient pas eux-mêmes que ma mère était aussi concernée par l'ordre d'arrestation, mais c'est peu probable. Tant de questions sans réponse...

Le 17 de la rue Saint-Fiacre est un petit immeuble en briques comprenant un rez-de-chaussée et deux étages. Nous nous y étions installés un an après notre retour à Compiègne. Les bombardements allemands de 1940 avaient détruit notre maison, rue du Donjon. Au retour de l'exode à Paris, nous avons logé temporairement dans un appartement fourni par la mairie puis nous avons déménagé au 17 de la rue Saint-Fiacre. Notre appartement se trouvait au deuxième étage.

Nous avons peur. Qu'allons-nous devenir sans nos parents ? Qui va s'occuper de nous ? Combien de temps seront-ils partis ? Pourquoi sont-ils arrêtés ? Ils ne sont pas riches. Ils n'ont rien fait qui justifie cette arrestation. Monsieur Clausse, le voisin du rez-de-chaussée, leur avait maintes fois conseillé de se cacher. Où seraient-ils allés ? Qui d'autre a été arrêté ? Tant de questions se bousculent, probablement, dans leur esprit, durant le court trajet de retour à l'appartement.

– Ils arrêtent les Juifs étrangers. Pourquoi ? Pour combien de temps ? Nous ne le savons pas, dit mon père.

C'est probablement la première fois que nous voyons nos parents pleurer. D'ailleurs, tout le monde pleure, à part les gendarmes. Ma mère demande à Rachel de courir chez des amis juifs qui habitent près de chez nous.

– Tu leur dis de venir vous chercher et de vous garder chez eux jusqu'à notre

retour.

Ma sœur se rend aussi vite que possible à la maison de ces amis. Elle sonne maintes fois. Elle frappe à la porte. Elle crie leur nom. Pas de réponse. Elle revient à toutes jambes à la maison.

– Il n'y a personne, dit-elle essoufflée.

Mes parents s'effondrent, affolés. Qu'allons-nous faire ? Que vont devenir nos enfants ?

– Pressons, pressons, répètent les gendarmes, que ce drame familial semble laisser indifférents et, même, agacer.

– Monsieur et Madame Malmédy, ne vous inquiétez pas; nous prendrons soin de vos enfants jusqu'à votre retour, dit Monsieur Ribouleau, un voisin qu'ils considéraient comme un homme sympathique, mais sans jamais avoir pensé à lui comme à un ami.

Cette simple phrase changera le cours de nos existences à jamais.

Il parla sur un ton apaisant. Son épouse, Suzanne Ribouleau, l'avait rejoint après avoir entendu ces bruits insolites.

Elle est près de lui. Elle prend les mains de ma mère et lui dit :

– Ne vous inquiétez pas, Madame Malmédy. Vos enfants seront en bonne santé quand vous serez de retour.

Mes parents, en pleurs, retournent dans leur chambre et préparent à la va-vite une valise. Un gendarme, posté sur le seuil, les surveille.

– Dépêchez-vous, bon sang ! leur dit-il. Avaient-ils d'autres personnes à arrêter ? se demandaient sans doute nos parents.

Ma mère entasse quelques vêtements, au hasard. Des larmes glissent sur ses joues. Rachel et moi pleurons et gémissons. Une voisine, l'épouse de Monsieur Clausse, une jeune femme discrète et effacée, alertée par les cris, vient voir ce qu'il se passe.

– Les gendarmes les ont arrêtés. Ils les emmènent, chuchote Madame Ribouleau.

– Mais comment est-ce possible ? Et les deux petits ? crie presque Madame Clausse.

– Allons, allons, bougonne un des gendarmes.

– Quelle époque ! Mon Dieu ! Comment de pareilles choses peuvent-elles se produire ? s'exclame Madame Clausse choquée.

Le gendarme fait signe à mes parents de sortir de l'appartement. Mon père tend une bouteille de vin à Monsieur Ribouleau.

– Nous la boirons ensemble à la fin de la guerre, dit-il à haute voix avant

d'ajouter à voix basse le plus discrètement possible :

– Les pneus... argent, dans le garage...

Mes parents louaient un garage où ils gardaient leur camionnette et leurs marchandises. Cela était courant à l'époque pour éviter d'exposer les véhicules aux intempéries et aux vols. Ils gardaient un peu d'argent au cas où l'appartement serait cambriolé. Le lendemain, quand Monsieur Ribouleau s'est rendu sur les lieux, il trouva les portières forcées : les pneus ainsi que l'argent auxquels mon père avait fait allusion avaient disparu.

Les gendarmes poussent mes parents avec leur valise vers l'escalier. J'essaie de m'agripper à eux. Je hurle :

– Maman ! Papa !

– Mes enfants ! Mes enfants ! supplie ma mère.

Les gendarmes nous écartent brutalement. Tous dévalent l'escalier. Madame Ribouleau nous serre contre elle. Par la fenêtre de la salle à manger, une nouvelle fois, nous les regardons s'éloigner, accompagnés de quatre gendarmes. Deux autres étaient venus aider à arrêter deux innocents. Ils étaient postés à notre insu à la porte d'entrée de l'immeuble. Mon père pleure et crie. Il s'arrache les cheveux. Ma mère garde la tête tournée pour nous voir le plus longtemps possible. Son visage est baigné de larmes.

– Je vais essayer d'avoir quelques renseignements, dit Monsieur Ribouleau, qui espère toujours qu'il s'agit d'une erreur.

Il enfourche son vélo et les suit jusqu'à la gendarmerie située à environ deux kilomètres au 73, rue de Paris. Là, mes parents sont aussitôt remis à la police allemande. les SS. Monsieur Ribouleau tente vainement de savoir où nos parents seront détenus. Les gendarmes prétendent qu'ils ne savent pas. Papa et maman disparaissent ainsi, brutalement et soudainement, de nos existences. Quand les reverrons-nous ?

Cela s'est passé le 19 juillet 1942. Un jour infâme.



Charles (Calel) Blum, un ami, Meyer Malmed, Srul Malmed, 1931

Chapitre 2

Un monde perdu

Mes parents étaient originaires de Brest-Litovsk également connue sous le nom de Brest-on-Bug, ville située à l'est de la Pologne jusqu'à l'effondrement de l'Union Soviétique. Aujourd'hui Brest-Litovsk a une population de environ 300.000 habitants. Elle est située en Biélorussie sur la frontière polonaise. La plupart des Juifs vivaient dans un ghetto. Les familles Malmed et Blum étaient voisines. Les enfants des deux familles jouaient souvent ensemble.

Je sais si peu de leur jeunesse. Ma grand-mère paternelle, Rywka Malmed, née Packer, que l'on appelait "Boubé", (grand-mère en yiddish) est née en 1880 à Brest-Litovsk. A l'âge de trente ans, avec huit enfants, elle perdit son mari, Szypa Malmed, emporté par le typhus. Mon père, Srul, est né le 13 mai 1906, le troisième d'une fratrie de six garçons et deux filles. Une fois veuve, ma grand-mère dut nourrir ses huit enfants. Elle continua à faire du pain avec l'aide de ses enfants, plus ou moins clandestinement. Pour qu'ils puissent pétrir la pâte, en dépit de leur petite taille, ils se perchaient sur des briques. Ce travail se faisait la nuit, à l'insu des autorités, nous disait grand-mère Rywka. Elle veillait, je ne sais comment, à ce qu'il n'y ait pas trop de fumée, ce qui aurait révélé les fours à pain. Le gouvernement polonais persécutait constamment les Juifs et leur rendait la vie plus que difficile. Bien que la boulangerie soit supposée ne pas exister, elle était fréquemment inspectée et arbitrairement fermée un, deux, voire trois mois. Le pain était si bon que les clients non juifs intervenaient auprès des autorités pour réclamer sa réouverture. Les enfants livraient le pain chaque matin à domicile à la communauté juive et non-juive. Des Cosaques venaient également se ravitailler. Ils refusaient généralement de payer, arguant que les Juifs n'avaient pas le droit de pratiquer le commerce et de s'enrichir aux dépends des Chrétiens. Les hivers étaient très froids. La famille dormait à la cave, près des fours à pain qui restaient allumés. Les enfants Blum venaient régulièrement s'y réfugier. La pauvreté régnait dans les deux familles.

Les chaussures, faites de semelles de bois, étaient maintenues aux pieds par des lanières en cuir, protection dérisoire contre la neige et le froid. Un certain matin d'hiver, mon père et sa sœur cadette Sarah, qui avait alors 12 ans, traversaient à pied le Bug, une rivière gelée, pour livrer du pain à des clients habitant sur l'autre rive. Soudain, la glace se brisa sous Sarah. Mon père eut le réflexe et le sang froid de la saisir par les cheveux et de la tirer hors de l'eau glaciale !

Les Juifs étaient établis en Pologne depuis le XII^e siècle. Bien qu'au nombre de trois millions — près de dix pour cent de la population — avant la guerre, ils étaient obligés de vivre à l'écart de la population chrétienne. Aujourd'hui, environ vingt mille Juifs vivent en Pologne. La plupart des trois millions furent assassinés pendant la guerre. Il leur était très difficile d'exercer certaines professions, de faire du commerce et de poursuivre des études. Pour être admis dans une université, les Juifs devaient payer des sommes exorbitantes. La majorité du peuple polonais, à l'instigation de ses prêtres, était farouchement antisémite. Depuis des siècles, l'enseignement religieux accusait faussement les Juifs d'avoir tué le Christ. On colportait toutes sortes de mensonges à leur sujet, comme de préparer le "matzès" avec du sang humain ; le matzès est le pain non levé traditionnellement servi à table lors de la Pâque juive.

Les Juifs avaient cependant le droit de voter. La période des élections apportait une accalmie dans les persécutions. Les candidats faisaient des apparitions dans les ghettos promettant une amélioration des conditions de vie. Les Cosaques, toujours montés à cheval, se montraient plus tolérants, alors qu'habituellement ils n'hésitaient pas à cravacher et à insulter les passants dans les quartiers juifs.

Je ne peux qu'imaginer la vie laborieuse et sans espoir de mes parents ainsi que de leurs frères et sœurs. Il ne reste plus aucun témoin de cette époque depuis le décès de ma tante Sarah en 2002. Ces fantômes du passé ne sont plus que des visages sur des photos jaunies par le temps, qui ont échappé au désastre. Je reconnais mon père, en uniforme de l'armée polonaise, en 1928, très raide, presque au garde-à-vous, dans un décor de théâtre. Sur une autre photo, il pose, entouré de ses amis, de beaux jeunes gens habillés très élégamment, en costumes tirés à quatre épingles, avec un chapeau élégant, un canotier, incliné sur le côté. Mon père est tête nue. Il semble qu'à l'époque, on ne souriait pas lorsque l'on était pris en photo.



Sarah Malméd, Chana Blum, "Boubé", Meyer Malméd, Jean Gerbaëz, Abraham Gerbaëz, Ida Malméd, épouse Gerbaëz, Hélène Gerbaëz, Srul Malméd



Mariage de Srul Malméd et Chana Blum, 1931

Sur d'autres photos, les enfants semblent pétrifiés également, comme s'ils s'étaient transformés en statues. Ces photos me parlent d'un monde disparu, englouti dans les ténèbres de la guerre et de l'extermination, un monde en noir et blanc avec ces figures graves, ces vivants d'alors que la mort frôlait déjà.

Je ne suis jamais allé à Brest-Litovsk. Que trouverai-je là-bas? Sans doute aucune trace de ces ombres que furent les miens, mes oncles, tantes, cousins, parents. Très peu ont survécu à la Shoah. Le gouvernement de Belarus n'a jamais exprimé, que je sache, le désir de redresser les maux que ses citoyens juifs avaient subi.

Ma mère, Chana Blum, est née en 1911; j'ignore la date précise de sa naissance. Elle aussi avait perdu ses parents, à l'âge de neuf ans, lors d'une épidémie de typhus. Elle avait cinq frères et deux sœurs. Son frère aîné, Cael, (Charles), prit en charge les enfants et assumait le rôle du père. Il se maria après avoir émigré en France avec Sarah Malméd, sœur cadette de mon père. Zelman, mon oncle, l'aîné de la famille Malméd, avait, quant à lui, émigré en France en 1920. Il s'était installé en province à Saint-Quentin, ville située à cent cinquante kilomètres au nord de Paris, où il avait trouvé du travail comme façonnier dans une maison de confection sur mesure. Oncle Zelman avait épousé Sarah Blum, née le 13 juillet 1900, une sœur de ma mère, avant leur départ de Pologne. Ils eurent trois enfants: Jacques, Ida et Sonia Malméd. Une fin tragique attendait certains d'entre eux.

La vie devenait de plus en plus difficile pour ceux qui étaient restés en Pologne. Il y avait très peu de nourriture; jamais de viande dans la marmite, se souvenait tante Sarah Blum. Pour échapper à la pauvreté, Charles Blum émigra à son tour en France en 1929. Srul, sa sœur Sarah et leur mère Riwka, un an après, s'installèrent à leur tour en France grâce à l'aide de Zelman qui leur fournit les papiers et l'argent nécessaires à l'immigration. Ils arrivèrent à Saint-Quentin en 1930, au terme d'un long périple. Ils débarquèrent d'abord à Paris, gare du Nord, complètement perdus et sans un sou, après avoir manqué l'arrêt à la gare de Saint-Quentin. Une dame généreuse prit pitié de ces étrangers qui ne parlaient pas un mot de français et leur acheta un billet de Paris à Saint-Quentin. Elle les accompagna même sur le quai et attendit le départ du train, nous raconta tante Sarah Blum.

Ma mère, Chana, qui fréquentait déjà papa, quitta Brest-Litovsk peu après. Elle était une jeune femme très belle. Arrivée en France, un ami de la famille, Joseph Epelberg, essaya de la courtiser. Alors qu'il était venu de Paris, où

il habitait, à saint Quentin pour voir la famille, mais surtout faire la cour à maman, mon père le ramena vite, presque de force, à la gare et lui dit :
– Tu prends le prochain train, et tu ne reviens pas. Chana et moi serons bientôt mariés ! Mon père et ma mère étaient fou amoureux l'un de l'autre, nous a-t-on dit. Ils se marièrent à Saint-Quentin en 1931. Quelques années plus tard, mes parents redevinrent très bons amis avec Joseph, alors marié avec Suzanne.

J'aurais tellement aimé en savoir davantage sur cette époque de transition. J'ai "interviewé" ma tante Sarah Blum en mai 2001. Durant les deux premières années de leur mariage, nous dit-elle, oncle Charles, son mari, possédait en tout deux pantalons et deux chemises ! Afin de gagner sa vie, il allait, de porte en porte, tirant une petite remorque chargée de chaussettes et de sous-vêtements pour hommes derrière son vélo. Ce genre de commerce s'appelait : "la Chine". Tante Sarah travaillait comme ouvrière à la Cotonnière, entreprise textile Saint-Quentinoise, dans des conditions très pénibles et insalubres. Leur fille aînée, Rachel, naquit en 1932 et sa sœur, Madeleine, en 1937. Tante Sarah quitta la Cotonnière pour accompagner son mari Charles sur les marchés. Une camionnette avait remplacé la bicyclette et la remorque. Ils se levaient vers cinq heures chaque matin, en toutes saisons.

L'immigration en France ne devait être que temporaire. Une des sœurs Blum, Rose, avait émigré aux États-Unis, en 1922 à l'âge de dix-sept ans. Elle avait pour mission de faire venir les familles Malmed et Blum. Les quotas d'immigration autorisés par les États-Unis étaient limités. Le temps passait. Chacun s'habitua à sa nouvelle existence en France. Des couples s'unissaient, des enfants naissaient. On apprenait le français. On se faisait des amis. La vie était agréable. Personne n'avait envie de changer encore une fois de pays, de réapprendre une autre langue.

Deux frères Malmed, Nathan et Eizik, restèrent en Pologne. Ils font, hélas, partie des trois millions de Juifs polonais exterminés par les Nazis.

Peu après leur arrivée en France en 1930, mes parents rejoignirent oncle Zelman qui avait réussi à s'établir à son compte, à Compiègne, une ville de quinze à vingt mille habitants, située à environ quatre-vingts kilomètres au nord de Paris. Il avait acheté un fonds de commerce au 3, rue du Donjon dans un immeuble de trois étages, près du pont qui enjambe l'Oise et mène à la gare de la ville. Le magasin de confection se trouvait au rez-de-chaussée. Zelman et sa famille logeaient au premier étage, mes parents au second et oncle Joseph au troisième. Ma mère, à son arrivée à Compiègne, était employée comme couturière dans une usine de confection, alors que mon père travaillait pour

son frère. Zelman n'avait pas un caractère facile et se montrait souvent dur avec ses employés. Il fumait cigarette sur cigarette et garda cette addiction jusqu'à ses derniers jours. Il souffrait d'asthme et respirait avec difficulté. Une vraie cheminée non ramonée, obstruée par la suie. Je revois le papier jaune qu'il utilisait pour les rouler. Il était dit que le papier jaune n'était pas aussi nocif que le papier blanc. Ses mimiques nous faisaient rire comme des enfants que nous étions, ma sœur et moi. Une enseigne « Le tailleur de Roubaix, costumes à 280 francs » figurait au-dessus de sa boutique. Certains Compiégnois se souviennent encore qu'il donnait des petits couteaux à ses clients pour les remercier de leur fidélité, ce qui était très apprécié. Zelman était un tailleur réputé avec une importante clientèle. Grâce au succès de son entreprise, il ne trouvait pas toujours assez d'employés du métier à Compiègne et se trouvait forcé d'envoyer des malles de tissu en sous-traitance à Paris.

À la maison, tout le monde parlait yiddish. Cependant, tous ces émigrés étaient soucieux de s'intégrer à leur nouveau pays et avaient rapidement appris à parler le français. Ils avaient fui la misère et les pogroms pour un pays où ils étaient acceptés, où ils exerçaient leur métier sans aucune crainte de persécution, où ils pouvaient envoyer leurs enfants à l'école librement sans devoir payer de pot-de-vin. Ma sœur Rachel naissait le 29 avril 1932. Je suis arrivé cinq ans plus tard, le 4 octobre 1937.



Sonya, Ida et Zelman Malmé, 1941



Mes parents Srul, Rachel et Chana Malmé, 1934



Léon Malmé, 1937



Zelman, Boubé et Srul Malmé, 1933

Chapitre 3

Avant la tourmente

Rachel m'a souvent raconté que mes parents étaient en extase, particulièrement mon père, lorsqu'ils découvrirent, à ma naissance, qu'ils avaient un fils ! J'étais, paraît-il, un bébé mignon avec d'abondants cheveux noirs bouclés.

Mon père était persuadé que j'étais le garçon le plus beau et le plus intelligent du monde entier ! Ma sœur, qui avait accaparé pendant cinq ans toute l'attention de nos parents, se trouva du jour au lendemain mise à l'écart, sans comprendre pourquoi. Elle assistait à des manifestations d'amour qui ne la concernaient pas et restait en retrait tandis qu'on m'accordait toutes les attentions. Huit jours après ma naissance, la cérémonie de circoncision fut l'occasion de réunir toute la famille de Compiègne, de Saint-Quentin, de Paris ainsi que les amis. Mes trois premiers anniversaires furent célébrés en fanfare ; j'étais traité comme un prince, ce qui attristait ma sœur et la rendait un peu jalouse, elle se sentait négligée. Je ne réalisais évidemment pas que je bénéficiais d'un tel traitement de faveur !

Charles, le fils unique de mon oncle Joseph et de ma tante Madeleine, que l'on prit l'habitude d'appeler affectueusement Charlot, naissait le 10 octobre 1938. Il était un beau petit garçon avec de longs cheveux noirs frisés. Sans doute nous est-il arrivé de jouer ensemble, mais je n'en ai gardé aucun souvenir. Oncle Joseph, à la suite d'un accident de jeunesse suivi d'une opération mal réussie, était resté infirme. Il boitait, ce qui, probablement, l'a conduit à l'extermination dès son arrivée à Auschwitz. J'étais trop jeune pour me souvenir de mes autres oncles et tantes de Paris ou de Saint-Quentin que j'aurais rencontrés avant la guerre. Ils ont sûrement tous assisté à la cérémonie et à la réunion organisée pour ma circoncision. Mon cousin Salomon, de deux ans plus âgé

que moi, fils de Meyer Malmed, frère de mon père, et de Gela Kibel, dont l'enfance, sous l'Occupation, a été également très perturbée, m'assure qu'il ne nous avait jamais vus, Rachel et moi, avant notre arrivée en septembre 1947 à Saint-Quentin. Il a commencé à connaître toute la famille (ou ce qu'il en restait) qu'à partir de décembre 1945. il avait 10 ans. Son père décéda à l'âge de 29 ans en 1937 de complications consécutives à une opération d'un ulcère à l'estomac. Sa mère, qui s'était remariée deux ans plus tard, fut déportée le 7 mars 1944 dans le convoi n° 69 avec son second mari, Joseph Borowicz, tous deux exterminés à Auschwitz. Salomon survécut grâce à l'OSE, l' "Œuvre de Secours aux Enfants". Cette organisation a été fondée en 1912 en Russie par des docteurs désirant aider les membres de la population juive en difficulté. Des branches furent établies dans d'autres pays européens. L'OSE a sauvé, admirablement, des milliers d'enfants juifs pendant la guerre. Salomon décrit son parcours dans un livre de témoignage intitulé "Sali". Ce prénom choisi par l'OSE était sa fausse identité de guerre.

Mes parents, ainsi que mon oncle Joseph, exerçaient le métier de commerçant forain. Ils vendaient des vêtements sur les marchés, le mercredi et le samedi à Compiègne; les autres et maman vendaient des vêtements pour enfants, tandis qu'oncle Joseph et tante Madeleine offraient des blousons de cuir, des canadiennes et des manteaux d'homme et de femme. Leur vie était simple. Chaque matin, de très bonne heure, papa et maman se rendaient au garage rue Vivenel à une dizaine de minutes de l'appartement, prenaient leur camionnette, me déposaient à la crèche, près de l'Hôpital Général, et se rendaient à la ville où le marché se tenait ce jour-là. La crèche était dirigée par des Sœurs, très gentilles. Je crois me souvenir de l'une d'entre elles en particulier. Elle m'accueillait chaque matin avec un charmant sourire. Sa coiffe était si blanche et si rigide que je pensais qu'elle était faite en carton! Le celluloïd n'existait pas encore. Je me suis souvent demandé si elle avait des cheveux car aucune mèche ne dépassait. Ma sœur Rachel fréquentait l'école Jeanne-d'Arc, tout près de la rue du Donjon. La directrice était une personne stricte; Rachel, plutôt dissipée, s'était trouvée à plusieurs reprises dans son bureau pour se faire gronder; elle en avait une peur bleue...

Mes parents rentraient des marchés vers quatorze heures. Ils passaient me prendre à la crèche. Après avoir déjeuné, ils descendaient à l'atelier de confection.

Oncle Zelman, bien qu'il ait obtenu le permis, n'aimait pas conduire. Monsieur Patte, le boulanger demeurant dans notre rue, aimait conduire et faisait office de chauffeur. Il souffrait des conséquences d'avoir été gazé durant la première

guerre mondiale et haïssait les conflits armés. C'était un homme d'une grande gentillesse, qui estimait beaucoup notre famille.

Oncle Zelman, chaque année, emmenait en cure sa femme et ses enfants au Mont-Dore, près de Clermont Ferrand. Joseph, sa femme Madeleine et leur fils Charles les accompagnaient. Je pense que le but de ces cures était principalement de se reposer.

L'été, ma mère se rendait parfois avec sa sœur Sarah, la femme de Zelman, Madeleine, sa belle-sœur ou avec son amie de Paris, Suzanne Epelberg dans le parc du château de Compiègne.

Elles tricotaient, assises sur un banc ou dans l'herbe, pendant que je jouais sur les belles pelouses vertes, parsemées de magnifiques parterres de fleurs. De quoi parlaient-elles ? Quels projets faisaient-elles ? Sans doute évoquaient-elles l'avenir de leurs enfants. J'aurais aimé savoir. Peut-être songeaient-elles aux grands personnages, rois, reines, empereurs, princes qui s'étaient promenés au cours des siècles passés dans ce même parc. Le dimanche, lorsqu'il faisait beau et qu'il n'y avait pas d'urgence dans leur travail, mes parents préparaient un pique-nique. Nous allions passer l'après-midi au bord de l'Oise ou au parc Songeons. La semaine, presque chaque soir, quand le temps le permettait, après le travail, pendant que maman préparait le dîner, mon père nous emmenait ma sœur et moi faire une promenade. Il me juchait sur ses épaules. Nous restions souvent au coin de la rue du Donjon et de la rue principale — rue Solférino — à observer les passants à pied ou à bicyclette et les quelques voitures de l'époque.

— Regardez, nous disait-il, une Renault ou une Chenard et Walker ! Quelle voiture magnifique. Un jour, nous en aurons une aussi !

Les trains au départ de la gare de Compiègne, de l'autre côté du Pont, sifflaient. Mon père imitait ce sifflement pour nous faire rire. Il ignorait que, bientôt, ma mère et lui partiraient d'une gare semblable, poussés à coups de crosses dans un wagon à bestiaux, entassés, debout, avec une centaine d'autres innocents, pendant quatre ou cinq jours, vers un destin tragique.

Il ne me reste que quelques photos de ces années heureuses, des bribes de souvenirs ; les miens, je ne sais s'ils sont réels ou imaginaires, ceux de Rachel, plus authentiques, et ceux de mes cousins, Jacques, Jean et Salomon. Je ne sais même pas si j'ai conservé de mes parents autre chose que ces images et ces récits transmis par ceux qui ont survécu. D'après les témoignages des voisins, ils étaient agréables et bons envers tous. Ils formaient un très bon couple ; ils s'aimaient ; ils s'embrassaient souvent, ce qui était rare chez les

personnes originaires de l'Europe de l'Est, semble-t-il. Ils ne se querellaient pas. Discrets et effacés, ils se consacraient exclusivement à leur travail et à leurs enfants. On m'a dit que la voix de ma mère était toujours calme et douce... Cette voix, il me semble encore l'entendre aujourd'hui, même si je sais qu'elle n'est qu'un mirage né de ma nostalgie.

Mon cousin Jacques Malmed se souvient de rumeurs inquiétantes de l'année 1939. On parlait déjà de camps de concentration en Allemagne, mais jamais de camps d'extermination. Personne n'aurait pu se l'imaginer, ni même y croire. Ils existaient pourtant. En Allemagne, architectes, ingénieurs et fabricants travaillaient diligemment sur l'industrialisation de l'extermination de masse. La vie paisible de beaucoup était sur le point de basculer. La guerre allait nous emporter dans sa tourmente. Elle allait changer le monde à jamais et infliger de profondes blessures, encore ouvertes aujourd'hui.



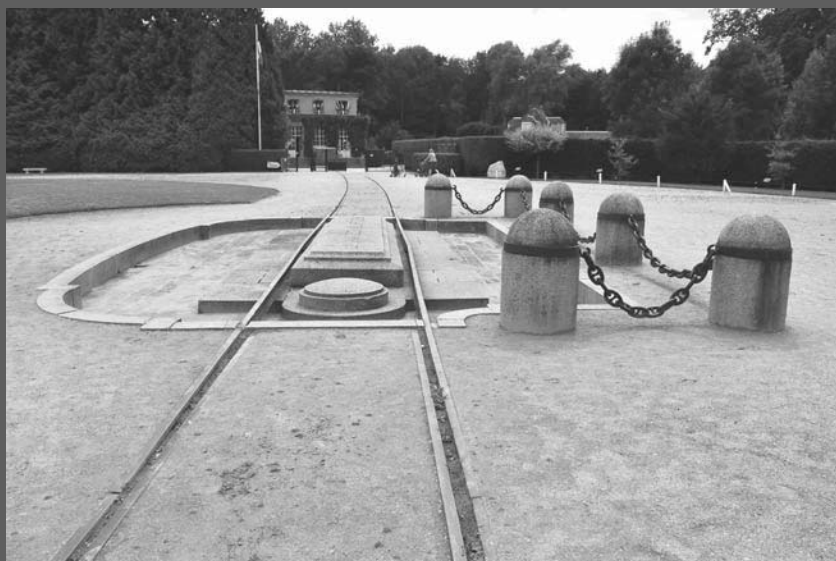
Suzanne et Fanny Epelberg, Chana et Léon Malméd, 1938



Chana et Rachel Malméd, 1932



"Ici, le 11 novembre 1918, succomba le criminel orgueil de l'Empire allemand vaincu par les peuples libres qu'il prétendait asservir."



Emplacement du wagon de l'armistice

Chapitre 4

La débâcle

Suite à l'invasion de la Pologne le 1^{er} septembre 1939 par les troupes allemandes, la Grande-Bretagne et la France déclarèrent la guerre à l'Allemagne le 3 septembre 1939. Comme celui de milliers d'autres familles, notre bonheur vola en éclats. Un contingent de soldats de nationalité polonaise résidant en France se forma rapidement et se plaça sous l'autorité militaire française. Mon père et oncle Charles Blum s'engagèrent immédiatement.

La "drôle de guerre" (1939-1940) dure plusieurs mois, sans apporter de changements notoires dans notre vie, hormis l'absence de notre père. Il nous fait parvenir, relativement souvent, des nouvelles rassurantes. Durant cette période, Hitler annexe la Tchécoslovaquie et envahit la Pologne. Le calme règne jusqu'au 19 mai 1940 où, soudainement, l'ennemi bombarde le nord de la France. La France avait construit, à un coût énorme, la ligne de défense "Maginot", soi-disant infranchissable. Par souci de ne pas offenser les voisins belges, la France s'était gardée de continuer la Ligne Maginot sur la frontière séparant la Belgique de la France. Les troupes allemandes, au lieu d'envahir la France par la frontière franco-allemande ainsi que l'avaient prévu, naïvement, les stratèges militaires français, la contournent en envahissant le Luxembourg, la Hollande et la Belgique, ignorant la neutralité de ce pays. La Belgique, pensant que l'Allemagne respecterait les traités, avait refusé l'aide des troupes anglaises et françaises, ce qui aurait pu freiner les forces ennemies et permettre d'organiser les forces armées en France. Les troupes allemandes ne rencontrent pratiquement pas de résistance de la part des armées hollandaises et belges. En quelques jours, elles sont en France qui capitule trois semaines après le commencement de l'invasion. Durant ces trois semaines, la population du nord de la France, affolée, se lance sur les routes vers le sud, dans un désordre indescriptible, afin de fuir l'avance de l'armée allemande. Le 17 mai, on recense soixante-quatre morts parmi les réfugiés de passage à Compiègne. Le centre-ville est détruit par trois jours

de bombardements et les mitraillages allemands. Notre immeuble, rue du Donjon, n'est qu'un amas de débris. Il ne nous reste rien. Par miracle, toute la famille est saine et sauve. D'après les souvenirs de mon cousin Jacques, âgé alors de 18 ans, nous sommes tous sortis de l'immeuble en catastrophe au son de l'alerte et avons gagné l'abri le plus proche. À la fin de l'alerte, quelques trente minutes plus tard, nous avons découvert la catastrophe. Ma mère, horrifiée, éclate en sanglots en nous serrant contre elle. Qu'allait-elle devenir, seule, avec deux enfants, alors qu'elle n'avait plus de nouvelles de papa, sur le front où il risquait chaque jour sa vie ?

La plupart des habitants de Compiègne sont évacués, utilisant des autocars parisiens réquisitionnés par la baronne de Rothschild, dont le mari est le maire de la ville de Compiègne. Ma mère n'a jamais conduit une automobile. Elle décide, malgré tout, de récupérer la camionnette, intacte, dans le garage de la rue Vivenel, épargné par les bombardements. Avec ma sœur et moi, elle prend la route de Paris, au milieu des flots de réfugiés, des chevaux morts et des véhicules pulvérisés. Nos oncles Zelman et Joseph, et leurs familles, nous suivent. À Paris, nous nous installons rue d'Hauteville, dans un hôtel que nous avaient trouvé nos amis Epelberg.

Le 9 juin à l'aube, l'ennemi occupe Compiègne. La Hollande, la Belgique et le Luxembourg capitulent. Le 16 juin, maréchal Philippe Pétain est nommé chef d'Etat, succédant à Albert Lebrun. Cinq jours après, Pétain annonce à la radio sa décision de demander un armistice avec l'Allemagne.

Désireux de laver l'humiliation de 1918, Hitler exige que les termes de l'armistice soient lus et conclus près de Compiègne, dans le wagon historique où le maréchal Foch et les plénipotentiaires allemands s'étaient réunis pour signer l'armistice du 11 novembre 1918.

Pour satisfaire le Führer, l'Oberstleutnantgeneral Buckler, commandant de la place, fait incendier au lance-flamme ce qui reste du centre ville, à la main et après un pillage en règle. Plus de six cents bâtiments sont détruits. On déblaye les chaussées avant le passage du monstre. L'après-midi du 21 juin, celui-ci survole la ville incendiée, jouissant de sa vengeance sur la capitulation de l'Allemagne en 1918, avant de se poser à 14 h 30 sur l'aérodrome de Margny-lès-Compiègne, à quelques kilomètres du centre ville. Il traverse Compiègne en ruines dans une grosse Mercedes noire pour se rendre au carrefour de l'Armistice à Rethondes. Il arrive dans la fameuse clairière à 15 h 15. Il prend le temps de lire l'inscription en gros caractères :

« Ici, le 11 novembre 1918, succomba le criminel orgueil de l'Empire allemand, vaincu par les peuples libres qu'il avait essayé d'asservir ».

Puis il entre dans le wagon historique et s'assoit à la place où s'était assis le maréchal Foch. Hitler, entouré de Goering, Hess, Ribbentrop et des membres du haut commandement allemand dirigé par le général Keitel, savourent leur victoire. La lecture par le général Keitel du préambule achevée, Hitler et son entourage se lèvent et, avec un geste calculé de dédain pour la délégation française, s'en vont. Ils repartent en Allemagne après une brève visite à un état-major hébergé à l'hôtel de Sessevalle-Soultrait, ancienne résidence de Pétain en 1917-1918. Le wagon ainsi que le mémorial de granite, démontés furent envoyés à Berlin. À l'exception de la statue du maréchal Foch, tous les monuments de la clairière furent entièrement détruits. Le wagon original fut détruit par les SS sur l'ordre d'Hitler à Thuringe (Allemagne) en 1945.

L'armistice est signé le 22 juin 1940. Cet événement marque le début d'un règne de terreur. Le monde sera changé à jamais. Durant les quatre années suivantes, des dizaines de millions d'hommes, de femmes, d'enfants innocents de tout crime, périront dans des conditions ignobles et inimaginables. Pourquoi ? Pourquoi ? Pourquoi ?

Le pont de Compiègne permettant de traverser l'Oise est préservé. Les Allemands occupent la ville. Il ne reste que quelques dizaines de Compiégnois qui se terrent dans leurs caves.

La semaine du 28 juin 1940, les sapeurs-pompiers, revenus à Compiègne et commandés par le capitaine Fournaise, doivent combattre plusieurs foyers d'incendie brûlant depuis près d'une semaine. La France a capitulé. L'armistice est signé. La France est occupée. La population revient d'exode progressivement. En automne 1941, Compiègne compte environ quinze mille habitants. Son maire, James de Rothschild, d'origine juive, a rejoint les forces armées alliées à Londres. Son adjoint, Monsieur Cosyns, assure l'interim. Il y a beaucoup à faire. Dès le début de l'invasion, on est à court de tout. L'occupant réquisitionne nourriture et essence et contrôle toute les productions des fermes et des usines. La mairie doit distribuer avec parcimonie le peu d'essence disponible aux organismes prioritaires, alimenter les boulangers en farine, les bouchers en viande, veiller aux services sanitaires, prévoir le retour dans les hospices des vieillards évacués pendant les bombardements, enlever les cadavres d'animaux, les voitures et camions calcinés, déblayer les décombres des rues, réquisitionner des maisons inoccupées pour permettre aux sans-abris de se loger, construire des baraquements provisoires pour les commerçants et artisans ayant perdu leurs magasins et bâtiments.

Peu après la signature de l'armistice, notre père est démobilisé. Il n'a pas été fait prisonnier. Sans doute a-t-il, comme beaucoup d'autres, revêtu des vête-

ments civils avant d'être capturé par l'armée allemande. Ironiquement, s'il avait été fait prisonnier, il n'aurait sans doute pas été déporté. Il nous rejoint à Paris.

Il arrive à l'hôtel sans prévenir – le téléphone dans chaque maison n'existait pas encore. Harassé, sale. Malgré sa fatigue et son inquiétude, un sourire joyeux éclaire son visage mal rasé et nous nous jetons dans ses bras avec des cris de joie.

– La guerre est finie, répète-t-il, en nous embrassant. Tout va rentrer dans l'ordre.

– Mais que vont faire les Allemands ? Que va-t-il nous arriver ? demande maman très inquiète.

– Oh ! Ils ont bien d'autres chats à fouetter que de s'occuper de nous, dit papa très optimiste. Nous restâmes à Paris environ un an.

Mon oncle Charles Blum avait été fait prisonnier à Soissons, à quarante kilomètres de Compiègne. Afin de ne pas révéler son origine juive, il se débarrassa de ses papiers militaires prétendant qu'il les avait perdus et ajouta un "i" à son nom de famille et devint Charles Blumi. Il resta cinq ans prisonnier à Cologne, au Stalag 12D, jusqu'à la fin de la guerre. À l'arrivée au camp, il déclara qu'il était menuisier, bien qu'il n'ait jamais exercé ce métier – métier qu'il aurait aimé apprendre cependant. Il espérait qu'avec une telle spécialité, il serait à l'abri des durs travaux. Il fut affecté à une menuiserie proche du Stalag, chez un artisan nommé Herr Shumaker. Cet homme, j'en suis certain, appréciait d'avoir un employé qu'il n'avait pas à payer, ne serait-ce que pour nettoyer l'atelier. À cause de son accent et afin de ne pas révéler ses origines étrangères, oncle Charles ne parla pratiquement pas pendant toute la durée de sa captivité. Les Allemands ne découvrirent jamais qu'il était juif. Les prisonniers avaient le droit de se doucher une fois par semaine. C'était un moment particulièrement dangereux pour lui. Il s'efforçait de se tourner vers le mur pour que personne ne voie sa circoncision. À cette époque, seuls les Juifs, à part quelques exceptions, étaient circoncis. Il survécut ainsi à la guerre.

Début 1941, nous regagnons Compiègne, ainsi qu'oncle Joseph, sa femme Madeleine et leur fils Charlot, mon cousin. Oncle Zelman et le reste de la famille décident de rester à Paris. De nombreuses discussions très animées eurent lieu. Chacun chercha à persuader l'autre du bien-fondé de son avis. L'avenir a hélas montré que cette décision importait peu.

– Je n'ai aucune confiance dans les nazis, répète Zelman. Ils sont capables de tout. Paris est une grande ville. On peut plus facilement s'y cacher.

– Mais le ravitaillement sera plus simple à Compiègne, rétorquait mon père. J'ai beaucoup de connaissances à la campagne là-bas. Les enfants seront mieux qu'à Paris. La guerre se poursuivra ailleurs. Que veux-tu que les Allemands nous fassent ? Les Juifs n'existent pas à leurs yeux.

Finalement, les familles se séparèrent dans le chagrin et l'angoisse. Ils ne seront qu'à soixante kilomètre les uns des autres. Qui aurait pu imaginer qu'ils ne se reverraient jamais plus ? Zelman s'installa à Paris. Il pensait être plus en sécurité dans cette grande ville. Son épouse et ses deux filles furent arrêtées durant la rafle des 16 et 17 juillet 1942, codée : "Opération Vent Printanier". Elles furent incarcérées au "Vel' d'hiv" à Paris pendant quelques jours, avec plus de treize mille personnes, sans nourriture ni eau et sans hygiène. Elles furent envoyées par wagons à bestiaux à Auschwitz et décédèrent soit durant le transport, soit en étant gazées à leur arrivée. Mes parents revinrent à Compiègne.

À notre retour, nous n'avions plus de logement. La mairie nous attribua un appartement, rue de l'Oise, où nous sommes restés environ un an. Lorsque leurs occupants légitimes le réclamèrent, nous nous sommes installés au **"17, rue Saint Fiacre"** à Compiègne.



17, rue Saint-Fiacre, Compiègne, 2008

Chapitre 5

17, rue Saint-Fiacre

La rue Saint-Fiacre, longue d'environ 300 mètres, est située entre celles de Paris et de Saint-Germain. A l'époque, pour se rendre de la capitale jusqu'en Belgique, la rue de Paris était la voie la plus directe. De nombreux convois militaires l'empruntaient. Au numéro 17 de cette rue Saint-Fiacre se dresse un petit immeuble de deux étages comportant trois appartements identiques. La porte d'entrée est en bois clair ; la partie supérieure, en verre opaque, est protégée par une grille de fer forgé peinte en noir. Cette porte donne sur un couloir étroit au bout duquel l'escalier dessert les deux étages. Ce corridor permet aussi d'accéder au jardin, à la buanderie, ainsi qu'aux trois caves.

On entre dans notre appartement situé au deuxième étage par une coursive donnant accès à la cuisine, aux cabinets (WC), à la salle à manger, à la chambre de mes parents et à une autre plus petite qui est celle de Rachel, avec à peine assez de place pour deux lits d'enfant et une armoire à linge. L'appartement n'est chauffé que par la cuisinière près de laquelle je passe des heures à jouer avec les bûches de bois, seul moyen de chauffage à l'époque. Dans la chambre à coucher de mes parents se trouve mon lit d'enfant. Nous ne jouissons pas d'un grand confort. Nous avons récupéré quelques meubles à la salle des ventes, après notre retour à Compiègne : lits, armoire, portemanteau, un panier à bois, probablement abandonnés par les précédents occupants. La salle à manger est totalement vide, à l'exception d'une grande table de travail et des deux machines à coudre qu'utilisent mon père et ma mère pour les retouches et la confection de vêtements que mes parents vendent sur les marchés, ou que papa troque le dimanche, à la campagne, contre de la nourriture.

Au rez-de-chaussée sont installés Marcel et Rolande Clausse avec leurs trois filles et, au premier étage, la famille Ribouleau. Henri, Suzanne et leurs deux fils, René et Marcel. Rolande Clausse est infirmière. C'est une jeune femme très gentille et très discrète, un peu timide. Elle parle peu. Son mari exerce un travail manuel très dur à la salle des ventes. Il y fait très froid l'hiver et

très chaud l'été. On le voit souvent en ville, poussant une lourde charrette chargée de meubles, de statues, de bibelots qu'il doit charger et décharger à plusieurs reprises chaque jour. Très ouvert, il discute souvent avec mon père qu'il a aidé à emménager. À plusieurs reprises, il le met en garde :

– Tu devrais partir et te cacher avec ta famille avant qu'il ne soit trop tard, lui disait-il.

Cet homme si simple faisait preuve de bon sens et de prémonition.

Mon père haussait les épaules : où irait-il ? Les gares, les routes sont surveillées. D'ailleurs, il est pauvre. Pourquoi les Allemands s'intéresseraient-ils à lui ? Je jouais souvent avec Geneviève Clausse, une de leurs filles. Nous avons à peu près le même âge et nous nous retrouvons dans la cour de l'immeuble. Henri et Suzanne Ribouleau avaient quatre ou cinq ans de plus que mes parents. Ils se montraient très serviables et aimables à leur égard. Ils avaient toujours un bonjour chaleureux à notre intention quand nous les croisions dans l'immeuble. Tous les deux travaillaient aux Aéroliers, un organisme militaire qui employait un grand nombre de personnel civil. On y fabriquait des parachutes et des ballons dirigeables. Leur fils cadet, Marcel, dix-sept ans, travaille dans une banque, rue des Minimes. Il s'accordait très bien avec mon père qu'il accompagnait, le dimanche matin, dans les villages alentours pour échanger des marchandises contre des œufs, du beurre, des poulets et des denrées de première nécessité. Tous deux prenaient des risques car ce troc relevait du marché noir. Cela pouvait avoir de graves conséquences et entraîner la déportation, voire même l'exécution. La nourriture est très rationnée. Marcel commence, à cette époque, encouragé par papa, à rêver de quitter la banque pour se lancer dans le commerce, ce qu'il réalisera après la guerre. Mon père a eu beaucoup d'influence sur Marcel. Son frère, René, âgé de vingt ans, était employé à la SNCF.

Les trois familles s'entendent bien et se rendent réciproquement de menus services. Chacun est occupé à vivre au jour le jour et à résoudre les difficultés du quotidien dans un climat d'incertitudes, de privations et de suspicions. Des lettres anonymes commencent à affluer à la Kommandantur, dénonçant principalement les communistes et les Résistants. C'est également un outil de vengeance d'une horrible lâcheté. La peur de la dénonciation s'installe et durera jusqu'à la Libération en septembre 1944.

Un dimanche, mes parents invitent les Ribouleau pour les remercier de leur gentillesse et des bons rapports qui se sont installés entre eux. Pour éviter toute suspicion, ils ont accepté d'écrire leur nom et leur adresse sur les colis destinés à notre oncle Charles Blum, prisonnier en Allemagne. Pendant que

nos voisins font le tour de l'appartement, je grimpe sur une chaise et je "chipe" les cerises qui décorent les deux gâteaux que ma mère a préparés pour ses invités ! Rachel m'a souvent rappelé cette anecdote qui a beaucoup amusé tout le monde – sauf ma mère ! Malgré l'atmosphère pesante sur les adultes, je poursuis ma vie d'enfant insouciant.

Les premières semaines de l'Occupation se déroulent dans un calme oppressant. Mes parents ont repris leur travail, six jours par semaine. Ils vendent toujours des vêtements sur les marchés le matin et en confectionnent l'après-midi. La marchandise se fait rare. Il n'est plus possible de se réapprovisionner à Paris. Nous manquons de tout. Les attributions des cartes alimentaires sont insuffisantes. Au marché noir, il faut payer au décuple les produits d'alimentation. L'hiver 1940-1941 est particulièrement rude. Nous souffrons du froid et de la faim. L'essence est impossible à trouver. On ne voit plus de voitures civiles dans les rues. Des vélos-taxis circulent maintenant dans le centre-ville. C'est la débrouillardise de guerre. Dans un premier temps, les soldats allemands essaient de se faire accepter par la population sans y parvenir. L'armée allemande a réquisitionné les plus belles propriétés de Compiègne. La Kommandantur, résidence de la Gestapo, est installée dans la demeure d'un médecin, au carrefour des rues des Domeliers, Biscuit, Pasteur et de la rue Carnot à laquelle elle fait face. Sur la façade de l'immeuble flotte le drapeau rouge à croix gammée. La Feldengendarmerie occupe une grande bâtisse au 73, rue de Paris, non loin du camp de Royallieu, ancienne caserne militaire de l'armée qui a servi d'hôpital pendant la guerre. Elle compte déjà de nombreux internés. Le premier convoi d'internés part de la gare de Compiègne en mars 1942 à destination d'Auschwitz.

Dès le 27 septembre 1940, chaque préfecture établit, à la demande des autorités allemandes, un fichier des Juifs. Les mesures abjectes de répression se succèdent à un rythme effréné. Début octobre, les Juifs sont exclus de la Fonction publique, de tout poste dans la presse et le cinéma. Le 7 octobre, ils doivent faire tamponner leur carte d'identité d'une mention « Juif » ou « Juive ». Le 18, les commerces tenus par les personnes de religion juive doivent être déclarés et signalés par une affiche jaune d'un format imposé, sur leur devanture. Les entreprises dont les propriétaires sont d'origine juive, sont confisquées par les autorités puis confiées à des commissaires gérants. En 1941, la liste des professions interdites aux Juifs est publiée : médecin, avocat, notaire, pharmacien, chirurgien, dentiste, sage-femme, architecte... Le commissariat général aux Questions Juives, organisme du gouvernement de Pétain est responsable de l'aryanisation économique, culturelle et de l'éla-

boration de la législation anti-juive, décrétée le 25 mars 1941.

En juin 41, un nouveau statut des Juifs leur interdit toutes les professions libérales, commerciales, industrielles et artisanales, ainsi que celles de la presse. Des sanctions sévères sont prévues pour les contrevenants. Mon père n'a plus le droit d'exercer son commerce. Il s'engage comme cantonnier. Il continue cependant son travail de confection et retouche clandestinement, dans notre appartement. Mademoiselle Dervillé, une Compiègnoise, lui apporte du tissu et lui passe des commandes pour son beau-frère qui exploite un magasin de vêtements sur mesure dans une ville voisine. Quand mes parents ont trop de commandes, ils font appel à oncle Joseph pour les aider. Les restrictions se poursuivent :

- le 13 août 1941, les postes de TSF sont interdits aux Juifs,
- le 7 février 1942, une ordonnance instaure un couvre-feu pour les Juifs entre 20 heures et 6 heures du matin,
- il leur est interdit de changer de résidence,
- le 29 mai 1942, à partir de l'âge de six ans, les Juifs doivent porter une étoile jaune cousue sur leur vêtement bien visible sur le côté gauche de la poitrine,
- le 1^{er} juillet 1942, ils n'ont plus le droit d'utiliser le téléphone, privé ou public,
- le 8 juillet 1942, ils ne peuvent plus fréquenter les salles de spectacle et les autres établissements ouverts au public, d'entrer dans les magasins, d'y faire des achats. Seul un créneau horaire entre 15 et 16 heures leur est accordé.
- le 13 juillet 1942, les décrets du 8 juillet sont confirmés. Ils stipulent que les Juifs sont exclus de tous les lieux publics, restaurants, cafés, théâtres, cinémas, cabines téléphoniques publiques, marchés, piscines, plages, musées, bibliothèques, monuments historiques, champs de courses, etc.

Progressivement, les Juifs sont donc mis au ban de la population sans aucune réaction du peuple. Comment pourrait-on réagir ? La résistance se manifeste dès novembre 1940 par la publication de tracts appelant à la lutte contre l'opresseur. Les tentatives individuelles se multiplient avant de s'organiser dans des réseaux de partisans. La peur était installée. Les premières affiches rouges de résistants apparaissent. Le Compiègnais Eugène Cauchois est fusillé le 4 décembre 1941 pour détention d'armes. La municipalité de Compiègne, présidée en janvier 1941 par Jean Lhuillier, troisième adjoint, collabore avec l'Occupant et le gouvernement de Pétain.

Mes parents, depuis leur arrivée en France, n'avaient jamais jusqu'alors souffert de l'antisémitisme. Bien qu'attachés par tradition à leur racines juives,

ils n'étaient pas pratiquants. Ils feront la queue à la Préfecture, pendant des heures, pour recevoir l'étoile d'infamie. Curieusement, Rachel, qui a plus de six ans, n'en portera pas. Elle marche désormais à quelque distance de nos parents afin de ne pas se faire remarquer et risquer d'être arrêtée. Quant à moi, je suis trop jeune pour la porter, heureusement.

Jusqu'au matin de son arrestation, mon père, malgré toutes ces mesures de répression prises par l'Occupant et la menace qui pèse de plus en plus lourdement sur les Juifs, malgré les arrestations et les déportations, est persuadé que sa famille sera épargnée. Quelle incrédulité ! Comment expliquer un tel aveuglement sinon par le fait que, bien intégré dans la vie compiègnoise depuis une dizaine d'années, il ne peut imaginer un seul instant que, le 19 juillet 1942, des gendarmes français auxquels il a rendu de nombreux services, viendront les arrêter, lui et ma mère, dans leur appartement du 17, rue Saint-Fiacre.

Chapitre 6

Drancy

Dès 1940, Drancy, une petite ville ouvrière située dans la banlieue nord-est de Paris, est devenue une immense gare de triage – l'antichambre d'Auschwitz, administrée par la police et la gendarmerie française. Des miradors de surveillance se dressent sur le pourtour du camp. L'escadron de gendarmerie de la Région Militaire de Paris avait décidé d'y faire construire une caserne. Celle-ci n'était pas encore terminée au début de la guerre. De nombreuses portes et des fenêtres manquaient, si bien que le gel avait fait éclater les tuyaux du chauffage central et que les sols en ciment étaient détériorés. Les bâtiments, entourés d'une double rangée de barbelés et séparés par un chemin de ronde, forment un ensemble de quatre étages en forme de U. Une douzaine d'escaliers permettent d'accéder aux étages supérieurs. Une cour intérieure recouverte de mâchefer, longue de deux cents mètres et large de quarante, est le lieu de débarquement des nouveaux arrivants et de départ des malheureux désignés pour le prochain convoi. Les conditions de vie y sont très rudimentaires, voire déplorables. Les lits sont faits de mauvaises planches brutes avec des paillasses ou des matelas, sur lesquels les internés couchent à deux ou trois, dévorés par les punaises et les poux. Il n'y a aucun casier pour ranger ses affaires personnelles. Le « château rouge », une bâtisse en briques plates à l'extrémité de la cour, près de la sortie, sert de latrines, avec soixante places pour cinq mille internés. Pour faire sa toilette, on compte une vingtaine de robinets. Il n'est pas possible de s'isoler pour faire sa toilette intime. Des lavabos existent dans les chambrées, mais les installations sont lamentables et l'eau est coupée de 19 heures à 7 heures du matin. Deux lavoirs installés dans la cour sont là pour la lessive. Les internés sont autorisés à se doucher tous les quinze jours, du moins pour ceux, très rares, qui y séjournent plus de deux semaines. La nourriture est réduite au strict minimum : deux morceaux de sucre, un pain de deux livres pour sept, deux soupes de rutabagas et un doigt de viande le dimanche. Un marché noir s'est développé

à l'intérieur du camp ; les prix sont plus que prohibitifs. Il devient vite impossible d'acheter quelque nourriture que ce soit. Une assiette de soupe coûte cent francs, un petit-suisse quarante-cinq francs, une cigarette vingt-cinq francs. Le salaire mensuel moyen de l'époque est de huit cent francs. Une bicyclette coûte cette somme.

Le service d'ordre et de surveillance est assuré par des gendarmes français. Certains sont de véritables brutes. D'autres participent au marché noir et au pillage des colis. En revanche, certains manifestent un peu d'humanité. Le commandant français nomme un chef de camp interné, un Juif, pour l'organisation intérieure. Les chefs d'escalier désignés parmi les internés portent un brassard blanc, leurs adjoints un brassard bleu à losange rouge et les membres du service d'ordre un brassard rouge. La vie quotidienne est ponctuée par les appels, les corvées, une heure et demie par jour dans la cour où les rumeurs circulent, les repas et le couvre-feu. Le règlement est draconien. Il est absolument interdit de passer d'un escalier à l'autre, de rendre visite à un ami, de fumer ou de faire du feu dans les chambrées. La principale préoccupation des internés, en dehors de la nourriture et de l'aménagement des locaux, est de connaître la destination de ces convois et le sort de leur famille qu'ils ont laissé lors de leur arrestation. Chaque interné est autorisé à écrire et à recevoir deux cartes par mois. Une fois par semaine, ils ont le droit de recevoir un colis de vivres de trois kilos maximum et, tous les quinze jours, un colis de linge. Les cigarettes, les médicaments, l'alcool et le papier à lettres sont interdits. Mais on ne reste jamais très longtemps au camp de transit de Drancy : quelque jours ou quelques semaines au plus. Les arrivées et les départs se succèdent. Les déportations ont lieu le dimanche, le mardi et le jeudi. Le service des effectifs, géré par des administrateurs juifs, est chargé de l'établissement des listes de déportables ; mille personnes par convoi sont désignées, plus une réserve d'appoint.

Des Juifs qui désignent des Juifs. Quelle abomination ! Mais pouvait-on faire autrement ? Évidemment, personne ne connaissait la destination de ces convois et le sort réservé aux déportés.

Benjamin Schatzman⁽¹⁾, interné à Drancy depuis le 23 juin 1942, raconte dans son journal que, le 15 juillet, des rumeurs circulent à propos d'arrestations massives à Paris de Juifs d'origine étrangère. On entasse jusqu'à quatre-vingt-cinq internés par chambrée, à raison de plusieurs par planche sur laquelle ils couchent. Le matin du 16 juillet 1942, la grande cour est interdite aux prisonniers. Les fenêtres sont fermées et personne n'est autorisé

(1) Benjamin Schatzman : *Journal d'un interné (Compiègne-Drancy-Pithiviers)* aux éditions Fayard.

à se tenir derrière sous peine de graves sanctions. À sept heures trente, ils entendent des véhicules. Ce sont des autobus de transport urbains parisiens. Des hommes, des femmes et des enfants en descendent chargés de valises, de ballots, de sacs, de musettes et de toutes sortes d'objets hétéroclites. Les hommes, les femmes et les enfants sont immédiatement séparés les uns des autres.

Benjamin Schatzman, qui avait probablement réussi à trouver un poste d'observation, est très choqué par les visages des femmes qui, dit-il, expriment « l'effroi et la douleur » et dont « les yeux n'ont fait que pleurer ». Le 17 juillet, il assiste encore à de nouvelles arrivées qui correspondent à l'opération « Vent de Printemps », la grande rafle initialement programmée pour la fin du mois de juin 1942. Plus de treize mille Juifs de nationalité étrangère de la région parisienne, dont quatre mille enfants ont été raflés et internés au Vélodrome d'Hiver (Vel' d'Hiv') sans nourriture ni eau ni hygiène pendant plusieurs jours. C'est dans cette atmosphère de panique et de terreur que mes parents sont amenés à Drancy, le 20 juillet. Ils ont été arrêtés le 19 juillet, comme le confirment les archives du ministère des Anciens Combattants et des Victimes de Guerre. Le même jour, Joseph et Madeleine Malmédy, mon oncle et ma tante, subissent le même sort. Ils ont pu confier, en catastrophe, leur petit garçon, mon cousin Charles, à la famille Baugis, leurs voisins.

Sans doute ont-ils tous passé une dernière nuit à Compiègne, peut-être à la Feldengendarmerie, avant d'être transférés à Drancy le lendemain. J'imagine leur angoisse en découvrant dans quelles conditions ils vont devoir vivre, et cela sans nouvelles de leurs enfants Rachel neuf ans, moi quatre ans et demi et Charlot trois ans et demi. Sans doute ont-ils été séparés à la descente de l'autobus. J'espère que ma mère a pu rester avec sa belle-sœur Madeleine et mon père avec son frère Joseph. Ils ont été fouillés, avant qu'on ne leur prenne leurs papiers d'identité et qu'on leur attribue une cuillère, une fourchette, un quart en métal et un morceau de pain rassis, parfois moisi. Les bâtiments sont alors bondés. Ils ont sans doute dormi à même le sol. Dans la cour, les bagages des internés sont entassés pêle-mêle. Chacun tente de récupérer les siens, tant bien que mal, après des formalités d'immatriculation fastidieuses et dégradantes.

Ma mère envoya une seule carte adressée aux Ribouleau, que ma sœur Rachel a précieusement conservée, ultime trace de mes parents avant leur disparition. Elle indique : escalier huit, chambre dix. Cette lettre précise que son mari et elle sont en bonne santé, sans doute pour ne pas nous inquiéter. Elle demande à plusieurs reprises de nos nouvelles, avant de dresser la liste

de ce dont elle a besoin : chaussettes, chemises de nuit, épingles à cheveux, savon, dentifrice, une petite casserole et quelques vivres. Quelques lignes sont illisibles. Elle explique aux Ribouleau comment répondre à l'aide d'une carte interzone et nous confie à eux. « Vous savez bien que je n'ai que vous », précise-t-elle, comme une supplication.

Copie de la seule carte envoyée par ma mère de Drancy :

"Mr Malmed- Camp de Drancy Escalier 8, Chambre 10-...ème Chers amis, Mon mari et moi-même sont en bonne santé. Donnez-nous de vos nouvelles et de nos enfants. Maintenant, vous est-il possible de nous envoyer un petit colis de linge, les choses suivantes, 1 paire de chaussettes pour mon mari des noires, 2 flanelles, 2 chemises de nuit chaudes pour moi - 2 culottes chaudes, 1 petite casserole, quelques morceaux de savon - du dentifrice, 1 brosse à laver, un peu d'alimentation. Vous chercherez tout cela dans mon linge- Je pense que vous trouverez tout. Également à rajouter pour mon mari des mètres jaunes. 2 paires de chaussettes. Le petit tablier fantaisie- J'espère que vous pouvez nous envoyer cela le plus vite possible. Je m'excuse et vous remercie à l'avance pour ce grand service - Vous savez que je n'ai que vous. Un jour je vous repaierais. Vous pouvez me répondre à l'aide d'une carte... zone. Si vous pouvez me mettre des épingles à cheveux et la ceinture hygiénique qui se trouvent dans la table de nuit. Pour mon mari encore une chemise et un caleçon chauds. Je compte sur vous pour me donner des nouvelles de mes enfants. Je vous embrasse ainsi que mes petits bien affectueusement et haut chaussons pour nous deux."

Le colis fut envoyé de suite. Est-il parvenu à mes parents?

Ils sont déportés, de Drancy à Auschwitz, le 29 juillet 1942 par le convoi n° 12 qui les conduira vers un destin tragique. Ce convoi est composé de deux cent soixante-dix hommes et de sept cent trente femmes. La veille, les déportables sont une nouvelle fois fouillés et dépouillés de leurs bijoux, de leur argent et ainsi que de tout ce qui peut avoir de la valeur. Les hommes sont tondus. On les enferme dans des chambres, sans lit ni chaise, jusqu'à l'aube. Des seaux servent de latrines. Pendant cette nuit, on entend des chants, des prières, des sanglots, dans des dizaines de langues différentes. À quoi ont pensé mes parents et les autres internés, séparés des leurs, livrés sans défense à l'ennemi ? Probablement à nous, leurs enfants, dont ils ignoreront

jusqu'à leur mort si les Ribouveau ont pu ou voulu nous garder. De nombreux enfants à Drancy sont sans leurs parents, perdus, effrayés, affamés. Il m'est très difficile de penser à ce qui les attendait sans que la haine m'étouffe. Certes non, aucune information ne filtre sur la destination des trains. Cependant, les rumeurs des chambres à gaz et des fours crématoires circulent déjà dans les hautes sphères françaises, alliées et religieuses, mais c'est le silence. On évoque des ghettos et des camps de travail. Des bruits courent indiquant que les familles étaient regroupées. Les internés imaginent un "Pitchipoi"⁽²⁾ mystérieux vers lequel les convois les conduiront. Oui, ce "Pitchipoi" où, en esclavage, ils connaîtront la souffrance et la mort par les coups, la maladie, l'épuisement, la torture, une balle pour l'amusement d'un SS, la chambre à gaz et le four crématoire pour maintenir les quotas et faire de la place aux prochains arrivants. On leur a remis un reçu contre leur argent français en leur faisant croire qu'ils seront remboursés en "zlotys" (devises polonaises) à l'arrivée. À l'aube, des autobus de transports parisiens sont venus les chercher pour les emmener jusqu'aux gares de Bobigny et du Bourget. Je suppose que, comme tous leurs compagnons d'infortune, mes parents ont gardé une lueur d'espoir, celle de revenir et de nous voir un jour réunis, du moins jusqu'à ce que les portes des wagons à bestiaux se referment sur eux brutalement. Le 29 juillet 1942, il fait très chaud. C'est l'été. Les déportés sont entassés, cent ou plus par wagon, sans air, sans nourriture, un seau d'eau inaccessible pour la plupart des cent personnes, sans hygiène. Le peu de place ne leur donne pas la possibilité de s'allonger ni de s'asseoir. Le voyage dure au moins trois jours. Ma mère a-t-elle pu survivre dans ces conditions ? Est-elle décédée étouffée, piétinée, asphyxiée au cours de ce périple infernal ? Je ne sais même pas si elle était seule ou si elle voyageait avec Madeleine, ma tante, voire avec mon père. Et lui, cet homme fort et courageux, comment a-t-il résisté à la chaleur, à la soif et à la faim, aux accès de désespoir et de folie qui frappaient tous les déportés ? Deux à trois cents personnes par convoi de mille déportés succombaient durant le voyage et de nombreux devenaient fous. À l'arrivée au camp d'Auschwitz de leur convoi, deux cent soixante-dix hommes ont été immatriculés de 54153 à 54422. Mon père reçoit le N° 54315. Notre mère n'est pas immatriculée, ce qui laisse entendre qu'elle fut gazée et brûlée, peut-être vive, dès son arrivée, si toutefois elle a survécu aux trois ou quatre jours de cet infernal périple. Tous les hommes sont donc entrés au

(2) "Pitchipoi" est une place imaginaire où les Français de religion juive durant leur Internement à Drancy pensaient être envoyés. Pour certains, Pitchipoi était le nom d'un ghetto imaginaire En Pologne ; pour d'autres, Pitchipoi était un mot signifiant une malédiction éternelle et d'autres encore, une malédiction éternelle d'esclavage.

camp d'esclavage. Deux cent seize femmes ont été gazées et brûlées immédiatement. J'imagine l'épouvante lorsque les SS ont ouvert les portes des wagons où les morts gisaient, piétinés par des centaines de déportés restés debout sans pouvoir s'asseoir, s'allonger, boire, faire ses besoins pendant des jours. Ils ont été poussés à coups de matraque et de crosses de fusil hors des wagons, affolés par les hurlements des SS et les aboiements féroces des chiens. Peu après, ils entrent dans un autre monde et ils disparaissent, comme si jamais un homme et une femme nommés Srul et Chana Malmed n'avaient vécu, aimé, ri, pleuré, chanté, espéré. Retranchés de la communauté des vivants, ils n'ont plus le droit d'exister. Ils sont des numéros, des esclaves anonymes du Reich, des bêtes de somme sur lesquels les SS ont pouvoir de vie, de torture et de mort.



Papa Henri et Maman Suzanne, 1972

Chapitre 7

Henri et Suzanne Ribouleau

Ma sœur et moi sommes catapultés dans leur existence le 19 juillet 1942. Les tourbillons de la vie nous font parfois mettre de côté, inconsciemment, les époques les plus importantes de l'existence. Quand ils étaient encore parmi nous, je n'ai pas osé et même songé à leur poser trop de questions. Nous n'évoquions guère le passé, par pudeur ou par crainte d'éveiller de vieux fantômes.

Comme tous ceux que nous aimons, je les croyais immortels. Je ne pouvais pas imaginer qu'eux aussi me quitteraient un jour. Ils ont vécu relativement âgés et je m'en réjouis. Maman Suzanne est décédée à quatre-vingt-dix-huit ans et papa Henri à quatre-vingt-quatre ans. Maman Suzanne souffrait déjà de la maladie d'Alzheimer lorsque je me suis senti enfin prêt, émotionnellement, à l'âge de soixante ans, à aborder avec elle le sujet de la guerre. Il était malheureusement déjà trop tard pour lui poser des questions détaillées quant à sa jeunesse et à celle de papa Henri.

Papa Henri est né en 1901 à Bracieux, près de Blois. Issu d'une famille modeste, il a commencé à travailler dès l'âge de douze ans comme apprenti cordier. Les cordes étaient, à cette époque, fréquemment utilisées pour divers travaux de levage et pour les attelages de chevaux, le principal moyen de transport et de travail. Ce métier de cordier lui permit ensuite de poursuivre une carrière dans l'aérostation, une des branches de l'armée de l'air dont l'activité était la fabrication des ballons dirigeables et des parachutes.

Suzanne Mouton (son nom de jeune fille), était un peu plus jeune qu'Henri. Elle était née en 1905, dans un village de la Nièvre. Enfant, chaque jour, en toutes saisons, elle faisait à pied dix kilomètres à l'aller et autant au retour pour se rendre à l'école – qu'elle avait également quittée très tôt pour s'engager chez une couturière, où elle était à la fois l'apprentie et la domestique. Sur son livret de famille figure la profession de « mécanicienne en chaussures ». Je

ne sais d'où cela vient. Il est probable qu'elle fut employée dans une fabrique de chaussures.

J'ignore comment et où Suzanne et Henri se sont rencontrés. Ils se sont mariés en 1922. René vient au monde le 14 janvier 1923 à Paris et Marcel le 2 décembre 1924 à Cosnes-sur-Loire. Henri et Suzanne trouvent du travail à Saint-Cyr-l'École dans un atelier d'aérostiers où ils resteront jusqu'à leur mutation à Compiègne vers les années 30. Ils emménagent au 17, rue Saint Fiacre, au premier étage, dans un appartement en tous points identique à celui que nous occupions. Je me souviens de leur salle à manger, très jolie, avec des meubles en bois très foncé, presque noir, et très ouvragé. Il y avait en particulier un buffet orné de petites tourelles. Ce meuble me fascinait. Il me paraissait ressembler à un château fort. J'ai passé de nombreuses heures à jouer au pied de cette "forteresse".

Le 19 juillet 1942, après le départ de mes parents, je suis descendu du deuxième étage au premier avec ma sœur Rachel. Je serrais très fortement sa main. Ma mère, avant de suivre les gendarmes, m'avait donné un pot de beurre, denrée très rare en cette période de pénurie. Je le tendis, sans dire un mot, à Madame Ribouleau. Elle me remercia et, affectueusement, me serra sur sa poitrine. Je pleurais à gros sanglots, incapable de me calmer. Rachel restait silencieuse. Nous étions tous choqués par ce qui venait de se passer. Nous restions dans la cuisine, désespérés, incapables de réagir. Comment pouvais-je comprendre ? Pourquoi cette séparation si brutale ?

– Ils vont revenir, c'est une erreur, répétait Henri Ribouleau.

– Quel malheur que cette guerre ! De si braves gens ! Mais pourquoi leur en veut-on ? Qu'ont-ils fait ? répétait Madame Ribouleau.

Rachel, bravement, retenait ses larmes. Je continuais à sangloter, désespéré. Qui étaient ces voisins ? Je les connaissais à peine. Je réclamaï mes parents entre deux sanglots. Madame Ribouleau nous fit asseoir et tenta de nous rassurer en nous parlant avec douceur. Elle avait conservé l'accent de sa région auquel nous n'étions pas habitués. Tous les quatre se montrèrent très gentils. Leurs fils René et Marcel avaient alors vingt-deux et dix-neuf ans. Ils étaient silencieux, hochaient la tête, accablés par les événements et par notre chagrin. La journée ne nous apporta aucune nouvelle. Nous étions cloués sur nos chaises. Les pensées se bousculaient. Dès que nous entendions un bruit de pas dans l'escalier, nous nous précipitions, pleins d'espoir. Le soir tomba. Il fallait s'organiser, au moins pour une nuit. Il fut décidé que René et Marcel iraient dormir dans notre appartement, au second étage. Il n'y avait

pas assez de place chez les Ribouleau pour nous loger tous. Ils étaient loin de se douter qu'ils y resteraient près de trois ans, sans le moindre chauffage, avec une température proche de zéro degré l'hiver. Le 19 juillet 1942 était une journée chaude. Nous étions d'ailleurs persuadés que cette situation ne durerait que quelques jours.

– Les Malmed seront bientôt revenus, ne cessaient de dire Monsieur et Madame Ribouleau.

En attendant leur retour prochain, mon petit lit fut installé dans leur chambre, tandis que Rachel emménageait dans la chambre ordinairement occupée par René et Marcel au premier étage.

Comme c'était la période des vacances scolaires, les Ribouleau modifièrent leurs heures de travail afin que nous ne restions jamais seuls. Tout naturellement, ils nous intégrèrent dans leur vie de famille. René et Marcel se comportaient avec nous comme si nous étions leurs frère et sœur, bien que nous accaparions l'attention de leurs parents, empruntions leurs lits, partagions leur espace de vie, leur nourriture déjà rationnée et que nous perturbions le déroulement quotidien de leur existence. Dès le premier jour, ils nous acceptèrent comme les leurs.

Environ une semaine après le départ de nos parents, nous reçûmes cette carte de Drancy qui suffit à entretenir notre espoir de les revoir à la fin de la guerre. Nous sommes restés persuadés que papa et maman, victimes innocentes d'une arrestation arbitraire, nous reviendraient. Presque trois années durant nous avons espéré chaque jour leur retour. Bien que la famille Ribouleau vécût de moyens très modestes, ils continuèrent de payer le loyer de mes parents près de trois ans afin qu'ils retrouvent leur appartement en rentrant. Malgré la compassion qu'ils nous témoignaient, nous restions cependant méfiants, ma sœur et moi. Nous étions trop choqués par la séparation brutale pour pouvoir nous attacher d'emblée à ces personnes inconnues, aussi gentilles et rassurantes fussent-elles. Je n'étais plus l'enfant gâté, le petit prince des Malmed, mais un garçonnet timide et silencieux qui se réveillait chaque matin à cinq heures en hurlant. Je mettrais des semaines avant d'oser, à nouveau, adresser la parole à mon entourage.

Ma sœur et moi nous comportions comme des « zombies ». Nous étions imprégnés d'appréhension. Notre nid douillet avait été détruit. Nous dissimulions nos émotions et taisions notre douleur. Est-ce que les Ribouleau comptaient vraiment nous garder ? Que nous arriverait-il s'ils voulaient se séparer de nous ? Nous n'avions nulle part où aller. Nous n'avions reçu aucune

nouvelle de notre famille ni de nos amis depuis l'arrestation de nos parents. Nous avions conscience d'être une lourde charge et, de plus, nous étions Juifs. Même si je ne comprenais pas le sens de ce mot, je savais qu'il était chargé de menaces. Henri et Suzanne prenaient des risques considérables en nous gardant chez eux. Mise à part la famille Clausse, installée au rez-de-chaussée de notre immeuble et qui restait très discrète, quelques voisins commençaient à manifester leur inquiétude :

– N'avez-vous pas peur de cacher ces enfants juifs ? Vous risquez d'être arrêtés, déportés ou fusillés, murmuraient-ils.

D'autres ajoutaient :

– Quand la guerre sera terminée, ils retrouveront leurs parents et vous n'entendrez plus jamais parler d'eux. C'est à peine s'ils vous remercieront.

Nous gênions ces gens-là. Eux-mêmes craignaient pour leur sécurité et auraient préféré que nous disparaissions à notre tour. Mais les Ribouleau faisaient la sourde oreille.

– Nous avons promis aux Malmed de nous occuper d'eux. Nous tiendrons notre promesse, répondaient-ils.

Ils l'ont tenue.

Il était formellement interdit d'héberger, d'aider et de cacher des personnes d'origine juive. La peur d'une dénonciation, constante, pesait lourdement sur nous tous.

Je mis très longtemps à me laisser « apprivoiser ». Quelques mois ont passé. Un soir enfin, après le dîner, spontanément, je suis grimpé sur les genoux de papa Henri. J'ai fini par appeler ces deux personnes admirables « papa » et « maman », sans jamais oublier néanmoins les miens. Rachel en resta à « oncle Henri » et « tante Suzanne ». Ma sœur était devenue ma seconde mère et, quoiqu'elle n'eût que dix ans, elle s'occupait de moi avec beaucoup de tendresse et de sollicitude.

Maman Suzanne était heureuse d'avoir une fille dans la famille. Elle lui confectionnait des vêtements, lui enseignait la couture, le tricot, la cuisine et le ménage. Lorsque Rachel n'était pas sage et méritait une punition, elle devait ourler des mouchoirs. Elle s'acquittait de sa tâche avec application tandis que je jouais avec les bûches rangées dans le panier à bois, entre la pierre à évier et la cuisinière.

Peu à peu, des habitudes furent prises et des liens se nouèrent. J'observais Marcel qui se coiffait avec soin avant de partir travailler. Il utilisait un peu d'huile de salade pour onduler et donner à ses beaux cheveux noirs un aspect brillant ! Ma sœur et moi n'avions pas droit à une carte d'alimentation. Les

quatre cartes n'étaient pas suffisantes pour assurer la subsistance de six personnes. Bien souvent, nos assiettes étaient remplies d'une nourriture que nous n'aimions pas – comme les épinards. Mais nous étions en période de croissance et malgré les restrictions sévères, papa Henri et maman Suzanne veillaient à ce que nous ayons suffisamment à manger, bien que cela fût le plus souvent difficile. Elle et son mari, ainsi que leurs fils René et Marcel, se privaient pour ces deux petits voisins pratiquement inconnus. Leur présence les mettait tous les quatre en danger. Ils avaient promis. Tiendraient-ils leur engagement ?

Chapitre 8

L'école

J'intégrai l'école maternelle à l'automne 1942 à l'âge de 5 ans. De juillet à fin septembre 1942, Rachel et moi ne restions jamais seuls. Je passai deux à trois mois à jouer, solitaire, dans la cuisine, avec des crayons et des journaux froissés, sans dire un mot, tandis que maman Suzanne cousait, lavait, repassait, nettoyait les deux appartements et préparait les maigres repas. Papa Henri, quant à lui, songeait constamment à pourvoir aux besoins de la famille agrandie. Il était très bricoleur. Une de ses nombreuses occupations consistait à remplacer les semelles de nos souliers par des pièces découpées dans des pneus de vélo qu'il collait ou clouait. Je restais un enfant timide, réservé, presque muet, vivant dans la peur constante d'être chassé de ce nouveau foyer. Le moindre bruit me faisait sursauter, de même que tout changement de ton dans une conversation m'effrayait. J'étais persuadé que des gendarmes, d'un instant à l'autre, allaient venir nous chercher. Durant de nombreuses années, j'ai ressenti une profonde terreur accompagnée de haine à la vue d'un uniforme policier. Maman Suzanne aussi était constamment sur le qui-vive, pendant toute cette période où elle avait cessé de travailler pour rester avec moi. Elle craignait une dénonciation. Sachant que nous étions toujours enregistrés à la mairie en tant que Juifs, nous pouvions, à tout moment, être arrêtés. Et qu'adviendrait-il alors de la famille Ribouveau ? Ils avaient promis à nos parents de nous protéger. Cette promesse était sacrée dans leur esprit. Malgré les mises en garde répétées des voisins, malgré leur propre angoisse, ils n'ont jamais envisagé, que je sache, de ne pas tenir leur parole.

Les jours passaient, monotones, entre la peur de l'arrestation, les accès de tristesse et l'affection grandissante que j'éprouvais pour ceux que j'appelais maintenant papa et maman. Nous gardions l'espoir de recevoir des nouvelles de Drancy. La carte du 27 juillet 1942 fut la seule correspondance reçue. Henri et Suzanne n'osaient pas tenter de démarches afin de savoir où mes parents

étaient détenus, par crainte d'attirer l'attention sur nous. Nous continuions d'espérer, malgré tout, qu'une lettre nous apprendrait leur sort. Nous imaginions qu'ils étaient quelque part, en France ou en Allemagne, dans un camp de travail, avec d'autres déportés, les mêmes que ceux que nous voyions, plusieurs fois par semaine, en longue file, leur valise ou ballot à la main, se rendant de la gare de Compiègne au camp de Royallieu, ou inversement du camp à la gare, vers une destination qui leur était inconnue. Nous imaginions nos parents affaiblis, peut-être amaigris par la faim et par le travail dur ; nous les imaginions malades, mais vivants. Nous attendions leur retour.

Je n'ai gardé aucun souvenir de ma première rentrée des classes. Je suppose que c'est maman Suzanne qui m'a accompagné à l'école Saint-Germain. Il y avait en fait trois écoles Saint-Germain. Elles étaient mitoyennes : celle des filles, celle des garçons et l'école maternelle où j'ai passé ma première année scolaire. À partir du deuxième jour, Rachel m'emmenait le matin et me reprenait l'après-midi. Elle était ma seconde mère, veillant sur moi avec sollicitude et amour. Ni l'un ni l'autre ne portions l'étoile jaune, mais un simple tablier gris, comme tous les autres enfants, ce qui nous permettait, nous semblait-il, de nous fondre dans la masse. À l'appel du matin, le nom de Malméd était prononcé. Cela me perturbait.

Pour nous rendre à l'école, nous empruntions la rue de Paris, très fréquentée par les soldats allemands. L'entrée du camp d'internement de Royallieu était situé sur la rue de Paris à quelques centaines de mètres de notre rue. Ce trajet était un véritable supplice. Nous longions les façades. J'essayais de me fondre en elles, espérant me rendre invisible. Le kilomètre que nous devions parcourir entre la maison et l'école me paraissait interminable. Si un camion, une voiture, une motocyclette, un side-car ralentissait, j'étais persuadé que nous allions être arrêtés et je tremblais comme un animal apeuré. Paralysé d'épouvante, je m'agrippais à la main de ma sœur qui me tirait derrière elle. Je marchais mécaniquement, un pas après l'autre, pour atteindre mes refuges, l'école ou la maison. Même derrière les murs de l'appartement, je ne me sentais pas en sécurité. Nous fréquentions l'école de façon assez irrégulière. Papa et maman Ribouleau nous gardaient cachés à la cave ou dans le poulailler dès qu'ils entendaient parler d'un risque d'arrestation.

Un certain jour m'a marqué. À cause de la crainte d'une rafle, j'étais resté à la maison. J'ai ainsi manqué une composition. Mon instituteur, qui était aussi le directeur de l'école, m'a gratifié d'un zéro. Le lendemain, ou le surlendemain, lorsque je suis retourné à l'école, j'ai demandé à faire la composition : il refusa, sans vouloir me donner la moindre explication.

Mais pourquoi, Monsieur ? insistai-je. Je peux la faire tout de suite si vous ne le permettez.

"Non, tu étais absent. Tu as un zéro. Va t'asseoir" me dit-il.

J'avais huit ou neuf ans. Je n'ai pas osé protester davantage mais je me souviens encore du désespoir ressenti et du sentiment d'injustice que je n'ai pas osé exprimer. Je ne voulais surtout pas me faire remarquer. Je pensais, à tort ou à raison, que j'étais tout juste toléré dans la classe. J'avais la hantise d'être dénoncé par certains instituteurs. J'avais besoin de leur amitié, de leur encouragement. Sans doute craignaient-ils que ma présence ne leur cause de graves problèmes.

L'école des garçons se situait sur le boulevard Gambetta, une rue bordée de marronniers. Chaque automne, nous nous livrions à des batailles rangées à coup de marrons. L'hiver, il y avait toujours de la neige. Les cantonniers dégageaient un sentier sur les trottoirs. Nous faisions de belles parties de glissades sur la glace qui se formait dans les caniveaux. J'entends encore les cris de joie des enfants durant les récréations. Nous jouions à « touche-touche » en nous poursuivant dans tous les coins de la cour ou à « La moto ». « La moto » consistait à tenir un autre garçon par la taille et à courir ensemble le plus vite possible. Celui qui était derrière était le conducteur et celui de devant le moteur. Nous jouions également avec des billes faites de terre cuite de couleur rouge. Rachel jouait à la marelle ou sautait à la corde. Nous revenions en classe, rouges et essoufflés. Grâce à la Croix-Rouge, on nous distribuait alors des rations de lait et des biscuits. La guerre semblait loin pour quelques instants. À l'école, d'ailleurs, personne n'en parlait. En y songeant aujourd'hui, je suppose que les instituteurs ne voulaient pas éveiller nos appréhensions. Je me souviens de plusieurs conversations au sujet du Père Noël auquel je croyais naïvement, même s'il ne m'apportait presque rien ! Certains disaient même qu'il n'existait pas, ce qui me mettait en colère. J'étais persuadé qu'on me mentait.

Le portrait du général Pétain était accroché au mur au fond de la classe. On nous apprenait à chanter « Maréchal nous voilà » et d'autres chants patriotiques dont je ne comprenais pas le sens. Je chantais bravement, comme tous les autres élèves. L'un d'entre eux était le fils d'un égoutier, un brave homme qui est souvent venu en aide aux internés du camp de Royallieu où il se rendait régulièrement pour son travail. Il faisait passer des messages, au risque d'être arrêté et emprisonné à son tour. Les enfants se moquaient de ce garçon dont j'étais devenu l'ami, à cause du métier de son père qui le dévalorisait.

Il ne savait quoi répondre ni où se cacher. Il marchait, les épaules affaissées, accablé par les moqueries. Entre parias, nous nous étions reconnus, quoique je n'aie moi-même jamais subi de moqueries.

Rachel avait quelques bonnes amies. Il y avait Marie Lesueur, très douce et timide, sa confidente, ainsi que Ginette Coppée qui habitait de l'autre côté de la rue. Nous nous retrouvions souvent, tous les quatre, sur le chemin de l'école. Ginette, très réservée également, était la fille unique de parents très stricts. Micheline Vallée était une autre amie de ma sœur. Elle demeurait en bas de la rue Saint-Fiacre. Son père réparait, en cachette, les postes de radio que l'on appelait à l'époque « postes de TSF » (transmission sans fil). Micheline invitait souvent ma sœur chez elle.

Je ne me souviens plus de ce qu'on nous enseignait à l'époque. Sans doute les matières classiques de base comme le calcul, le français, l'histoire et la géographie. J'étais studieux et appliqué. Je ne parlais guère, contrairement à Rachel, gaie et bavarde. Sur les photos de classe, elle apparaît toujours très souriante, à l'inverse des autres filles, plutôt figées. Sans doute affichait-elle un sourire de commande, avec le constant souci, elle aussi, de ne pas attirer l'attention. Elle racontait à ses camarades que nos parents étaient en voyage et que les Ribouleau étaient nos oncle et tante. Je ne disais rien. Personne ne me posait la moindre question quant à mes parents. Le sujet semblait tabou. Le soir, nous faisions nos devoirs sur la table de la cuisine, près du fourneau. Je m'appliquais à apprendre mes leçons et à copier mes lignes. Papa Henri nous aidait de son mieux. Ni lui ni Suzanne n'avaient obtenu le certificat d'études, tandis que leurs deux fils l'avaient passé avec succès. Quand Rachel avait terminé son travail pour l'école, elle lisait des illustrés, "Lisette" ou "Fillettes", ou cousait près de maman Suzanne. Une fois couché, malgré toute l'affection que je recevais de ma nouvelle famille, je continuais à pleurer sous les draps avant de m'endormir.

Les poux étaient courants pendant ces années d'occupation. Chaque mois, des représentants de la Croix-Rouge passaient d'école en école pour nous inspecter un par un. Lorsque la présence de poux était détectée, l'enfant avait les cheveux tondus. Maman Suzanne nous inspectait régulièrement. Elle en avait trouvé dans la belle chevelure de Rachel et en avait retiré soigneusement les lentes et les larves. Les poux et d'autres vermines proliféraient provoquant des maladies en raison de la rareté du savon et du manque d'hygiène et de soins. À la suite d'une de ces inspections, je revins à la maison avec mon béret vissé sur le crâne, sans aucune mèche apparente. Rachel, dès qu'elle me vit ainsi, se mit à pleurer:

- Ils ont rasé les cheveux de mon petit frère ! s'écria t-elle. Elle ôta précipitamment mon béret et éclata de rire avec soulagement, quand elle vit mes boucles brunes ! J'étais content de moi. Je lui avais fait une petite farce.

En 1944, les trois écoles Saint-Germain furent réquisitionnées par les troupes allemandes qui les transformèrent en hôpital. Nos classes furent transférées dans des appartements vides, en haut de la rue des Sablons, toujours à Compiègne. Les salles de classe étaient très froides l'hiver. Le charbon était pratiquement introuvable et le bois se faisait rare. Pour sanctionner ceux qui étaient dissipés en classe ou qui n'avaient pas fait leurs devoirs, plusieurs instituteurs les coiffaient d'un bonnet d'âne. Les élèves punis étaient envoyés dans le couloir et devaient rester debout, le bonnet sur la tête, près de la porte, jusqu'à la fin de la classe. À la sortie, les enfants se moquaient du ou des pauvres bougres. J'ai eu la chance, heureusement, d'échapper à cette humiliation.

Quand retrouverons-nous une vie normale ?

Chapitre 9

La vie quotidienne

Au 17, rue Saint-Fiacre, un escalier de ciment descend au sous-sol. Il conduit aux caves et à la buanderie. Celle-ci est éclairée par la lumière naturelle s'infiltrant par une petite lucarne donnant sur la cour. Un évier en pierre est fixé au mur. À côté, on a placé à même le sol un poêle à bois surmonté d'une lessiveuse. Un baquet est posé sur un trépied. Maman Ribouleau passait une bonne partie de ses samedis à laver le linge de six personnes, un travail éreintant. Elle consacrait plus de quatre heures à remplir la lessiveuse d'eau bouillante, broser à la main des draps lourds, les rincer, les essorer et les étendre sur les fils de fer tendus dans l'allée du jardin. Elle utilisait du savon qu'on appelait « Savon de Marseille », de très mauvaise qualité à l'époque : un mélange de produits visqueux et de sciure de bois. Dès que je fus un peu plus grand, je l'aidai de mon mieux à étendre les draps et le linge sur les fils de fer bordant l'allée du jardin. J'étais heureux de lui rendre service. La buanderie n'était évidemment pas chauffée. Le fourneau dégageait un peu de chaleur, très vite dissipée, l'hiver, par les courants d'air. Maman Suzanne, les doigts engourdis et douloureux, tordait et retordait afin de les essorer, en frissonnant, les grosses pièces de linge.

Elle avait repris son travail aux Aérostiers. À domicile s'ajoutaient les nombreuses et contraignantes tâches ménagères. Elle ne se plaignait jamais de la surcharge de travail que nous lui donnions. Outre la lessive, elle préparait trois repas par jour pour six personnes avec le peu dont elle disposait. Nous déjeunions tous à midi à la maison. Elle faisait aussi la vaisselle, les lits, le ménage, les courses, le repassage et trouvait tout de même le temps, je ne sais par quel miracle, de coudre et de tricoter. Comme il lui était impossible de se procurer de la laine, elle détricotait de vieux pull-overs pour en confectionner d'autres ainsi que des cache-cols, des écharpes. Tout nous semblait flambant neuf. J'étais chargé d'enrouler la laine en pelote, mission dont je m'acquittais avec beaucoup de sérieux. Cette laine était ensuite mise en écheveau avant d'être nettoyée. On l'enroulait sur les deux bras tendus et ouverts à la largeur

des épaules. Une fois lavée et séchée, elle était roulée en une grosse pelote de dix à quinze centimètres de diamètre afin de la défriser. Maman Suzanne confectionnait aussi des vêtements dans des couvertures usagées de couleur kaki que papa Henri s'était débrouillé pour obtenir au marché noir. Après les avoir teintes, elles étaient transformées en manteaux, vestes, pardessus et jupes, grâce à la machine à coudre qui constituait un bien inestimable dans ces temps de rationnement et de privations.

Une fois par an, les matelas étaient remis à neuf. Une dame que l'on appelait la matelassière s'installait dans la cour avec tout un matériel qui m'intriguait énormément. Les matelas, un par un, étaient démontés. J'écarquillais les yeux, très intéressé par les tas de laine de mouton qui en sortait. Puis le tout était lavé et séché. La matelassière cardait ensuite la laine pour lui rendre sa souplesse d'origine avec un équipement aussi effrayant qu'un appareil de torture ! Je restais à une distance prudente pour observer ce travail si particulier. Les matelas étaient enfin mis en forme sur des cadres puis recousus et pouvaient passer pour neufs !

La vie de la famille était très organisée. Chacun avait ses tâches : éplucher les légumes, balayer, cirer les parquets des chambres et de la salle à manger, nettoyer, allumer le feu, descendre à la cave chercher le bois, le charbon ou les pommes de terre. Rachel et moi essayions de nous rendre utiles de notre mieux. Nous avions conscience d'être une charge lourde pour la famille dont notre existence dépendait. Nous aidions également maman Suzanne avec les courses. Elle nous remettait une liste et chaque fin d'après-midi nous allions à l'épicerie rue Saint-Germain, en bas de la rue Saint-Fiacre, à une centaine de mètres de notre maison. Il y avait toujours une longue queue de plusieurs dizaines de mètres. L'attente pouvait durer plus d'une heure. Fréquemment, hélas, nous revenions avec nos sacs presque vides à cause du manque de ravitaillement. La boulangerie se trouvait un peu plus loin, rue de Paris, près de la place de l'hôpital. Monsieur Hubac, le boulanger, était un brave homme d'origine espagnole. Il me donnait toujours une tranche de pain supplémentaire que je grignotais sur le chemin du retour.

– Tiens, petit, me disait-il avec un clin d'œil et un sourire complice.

– Merci, "M'sieur", lui répondais-je.

Je serrais la miche de pain contre ma poitrine avant de sortir, un peu gêné par la compassion que je lisais dans son regard. C'était du pain contenant beaucoup de son, remplaçant la farine, si rare. Le son était principalement utilisé pour nourrir les porcs et autres animaux de fermes et également dans la fabrication du savon.

J'avais si faim que cette miché me paraissait toujours délicieuse ! Le boucher, au coin de la rue de Paris et de la rue Saint-Fiacre, monsieur Legrand avait deux fils : Maurice, l'aîné et Jacques, le cadet. Papa Henri faisait lui-même les queues pour la viande et le poisson. Il se levait très tôt, vers trois ou quatre heures du matin, en évitant de faire le moindre bruit pour ne pas nous réveiller. Il passait souvent deux à trois heures à espérer mais revenait la plupart du temps bredouille. Un certain jour, très fier de lui, il ramena un morceau de poisson emballé dans une feuille de papier journal.

– Regardez, tout le monde ! s'écria-t-il en arrivant, avec un geste théâtral. Il posa son paquet et ôta le papier pendant que nous étions tous agglutinés autour de la table de la cuisine, les yeux écarquillés. Je me haussai sur la pointe des pieds pour mieux voir. Une forte odeur d'ammoniaque nous piqua les narines.

– Il a une drôle d'odeur, ce poisson, remarqua maman Suzanne, les poings sur les hanches. Pouah ! Il doit être avarié ! Il n'a pas été pêché hier, rajouta-t-elle.

– Ah bon, tu crois, s'étonna papa Henri en examinant son trophée, les sourcils froncés et l'air déçu. Je crois que c'est normal : tous les poissons de mer ont cette odeur-là, dit-il d'un ton qui se voulait convaincant.

Ni Rachel ni moi ne « pipions » mot. Nous étions tous si affamés que, sans se poser plus de questions, maman Suzanne fit bouillir de l'eau et prépara le poisson avec lequel nous nous régâlâmes sans être indisposés !

Pour améliorer notre ordinaire, papa Henri cultivait des légumes dans plusieurs jardins. Il en avait trois : celui du 17, rue Saint-Fiacre, derrière notre immeuble, celui du Clos des Roses près de l'Oise et enfin celui de la Maison Blanche, rue de Paris, en face du camp d'internement de Royallieu. Nous récoltions des pommes de terre, des tomates, des carottes, des radis, des salades, des rutabagas et autres légumes. Pour la consommation hivernale, une quantité importante de pommes de terre était conservée dans l'obscurité afin d'éviter qu'elles ne germent. Durant les années de guerre, un autre danger menaçait nos récoltes : les doryphores ! Ces insectes attaquaient et ravageaient les plans de pommes de terre. Comme nous n'avions aucun insecticide, le seul moyen de se débarrasser de cette « peste » était de ramasser chaque insecte à la main. Ils se reproduisaient si vite que cette tâche bien désagréable était journalière.

J'accompagnais souvent papa Henri aux jardins du Clos des Roses et de la rue de Paris. Pour nous rendre à celui de la Maison Blanche, nous devions passer à proximité du camp d'internement de Royallieu qui était entouré de

hautes palissades de bois hérissées de barbelés et gardé par des soldats allemands, certains postés dans des miradors, d'autres sur le trottoir, tous armés de mitraillettes dont la simple vue me terrifiait. Pour me rassurer, je serrais la main de papa Henri très fort. Il me chuchotait doucement :

– N'aie pas peur, Léon. Je suis là. Tu es en sûreté avec moi.

Une fois cet obstacle franchi, un nouveau péril se présentait : un troupeau d'oies, toujours en liberté dans la cour d'une maison que nous appelions « la Maison Blanche ». Ces bêtes se précipitaient à mes trousses en battant furieusement des ailes et en sifflant dès qu'elles m'apercevaient et me poursuivaient en essayant de me pincer les mollets. J'étais persuadé que les Allemands les avaient spécialement dressées à ces attaques ! Je courais très vite pour les éviter, le cœur battant à me rompre la poitrine. Ce jardin-là n'était pas celui que je préférais...

À l'angle des rues Saint-Fiacre et Saint-Germain, se trouvait une exploitation agricole appartenant à un fermier hollandais. Chaque soir, vers dix-huit heures, Rachel et moi nous rendions à cette ferme pour nous ravitailler en lait frais. Ma sœur portait le bidon en aluminium qu'elle balançait au bout de son bras. Elle me permettait quelquefois de le prendre, ce dont je m'acquittais avec fierté. Nous longions le mur de la ferme, couvert de mousse et de poussière, en traînant les pieds sur le trottoir de terre battue. L'entrée de la ferme donnait sur la rue Saint-Germain. Nous passions sous un grand porche voûté dont les portes étaient toujours ouvertes. Il nous fallait traverser une large cour souvent boueuse, encombrée de charrues, de tombereaux et d'objets hétéroclites. Il y avait deux énormes chiens, des bergers allemands noirs. Ils aboyaient avec rage en retroussant leur babines à notre passage, en découvrant des longs crocs, prêts à nous dévorer — du moins le pensais-je. Presque chaque soir, dans la cour de la ferme, il y avait une moto avec side-car, près de la porte d'entrée de la maison.

– Regarde, chuchotai-je à l'oreille de ma sœur, ils sont là ! Je pointais un index tremblant en direction de la fenêtre de la cuisine.

– Tais-toi et ne montre pas du doigt, m'ordonnait Rachel.

Il n'était pas question de faire demi-tour. Maman Suzanne avait besoin de ce lait que nous devions lui rapporter coûte que coûte. Je serrais de plus en plus fort la main de ma sœur et avançais, la tête basse, le cœur battant. On entra dans la pièce principale. Autour de la table, à droite, étaient assis le fermier et généralement deux soldats, des bouteilles de vin devant eux. Ils paraissaient toujours plus ou moins ivres. Ils nous regardaient par-dessus leur verre. Rachel et moi étions terrifiés. Le fermier parlait allemand et j'étais

certain qu'il allait dire à ses amis que nous étions Juifs. Il était très grand, avec une figure longue et rouge. Il était toujours chaussé de bottes de caoutchouc lui montant jusqu'aux genoux. Son épouse, invariablement vêtue d'une blouse noire, remplissait notre pot sans nous adresser le moindre mot ni même un sourire. Elle avait un air très malheureux. Nous étions toujours pressés de repartir. Nous n'osions pourtant pas courir pour ne pas attirer l'attention. Nous repassions devant les chiens aussi vite que possible, sans courir, persuadés que les soldats allaient nous interpeller et nous arrêter. Nous ne nous calmions qu'après avoir tourné le coin de la rue Saint-Germain, dans la rue Saint-Fiacre.

Sur le côté de notre immeuble était rangé un grand tas de bois de chauffage d'une quinzaine de mètres de long sur deux mètres de hauteur environ. Papa Ribouleau allait récupérer ce bois dans la forêt à trois ou quatre kilomètres de notre maison. Il utilisait une charrette à grandes roues qu'il tirait lui-même ou, de temps en temps, avec l'aide de ses fils René et Marcel. Il s'était fabriqué un harnais qu'il attachait à la charrette et qu'il passait autour de sa poitrine afin d'utiliser son corps et ses bras pour tracter le lourd fardeau.

Un poêle chauffait la cuisine et un autre la salle-à-manger. Celui-ci n'était allumé que le dimanche et les jours de fête. Le reste du temps, toutes les portes donnant sur le couloir restaient fermées. L'hiver, les chambres étaient très froides. Une demi-heure avant de nous coucher, nous glissions entre les draps glacés des bouillottes, sortes de vessies en caoutchouc remplies d'eau chaude, ou des briques brûlantes sorties du four de la cuisinière et enveloppées d'un torchon.

Au fond du jardin, il y avait le poulailler où papa Henri élevait des poules, des canards et des lapins. Les poules étaient gardées tant qu'elles pondaient, puis, éventuellement, elles prenaient le chemin de la cuisine. Comme nous manquions aussi de foin, de betteraves et de son pour nourrir les lapins, nous leur donnions des pissenlits et de l'herbe cueillis sur le bord des routes. De temps à autre, papa Henri en tuait un pour le repas du dimanche. Quel festin ! La préparation et la cuisson duraient quelques heures. Le fumet se répandait à travers les étages, suscitant sans doute l'envie de nos voisins. Cet événement était si exceptionnel ! Alors que j'écris ces lignes, je ferme les yeux et je sens encore l'odeur de lapin mijotant dans la marmite en fonte sur la cuisinière. Il m'arrive, aujourd'hui, lorsque je vais au restaurant, de commander du lapin — quand il figure sur le menu, ce qui est rare ; mais je suis toujours déçu. Je n'ai jamais retrouvé le parfum et la saveur des lapins cuisinés par maman Suzanne. Comme à l'époque rien n'était perdu, la peau des lapins était

vendue au « Père Lapinpeaux ». Une à deux fois par mois arrivait dans notre rue un vieux Monsieur, assis sur le banc d'une charrette tirée par un antique cheval. Ce Monsieur, à la grande moustache et aux cheveux blancs, chantait sous nos fenêtres :

– "Peaux...Lapinpeaux...!", "Peaux... Lapinpeaux...!" Les enfants de la rue accouraient avec leurs peaux, en échange de quoi ils recevaient une pièce de monnaie.

– Merci, M'sieur! nous écrivions-nous, très fiers de nos sous que nous serrions précieusement.

Une certaine fin de semaine, maman Suzanne demanda à papa Henri de lui tuer un des canards. Un billot de bois était dressé en permanence au milieu de la cour pour ce genre d'événement. Papa Henri tenait d'une main la tête du canard et la hache dans l'autre. Je restai prudemment à quelques mètres de là, le dos contre le mur de l'immeuble pour observer cette exécution avec beaucoup d'appréhension. La décapitation de ces volailles m'effrayait. Notre voisin, Marcel Clausse, vint proposer son aide. Papa posa le cou du canard sur le billot, tandis que Monsieur Clausse retenait fermement ses pattes. Papa brandit la hache et décapita l'animal d'un geste rapide et sûr. À ce moment, tous deux lâchèrent la malheureuse victime dépourvue de tête. À la stupeur et à la consternation de tous, le canard sans tête s'envola en direction du fond de jardin!

– Le canard! Le canard s'échappe! criait tout le monde présent. Ebahis, nous nous lançâmes tous à la poursuite de la bête qui voleta au-dessus du mur de clôture et se perdit dans un champ voisin.

– Mais où est-il? Bon sang! criaient papa Henri et Monsieur Clausse! Impossible de retrouver l'animal décapité! On dîna ce soir-là de légumes. L'histoire est restée dans les annales des familles Ribouleau, Malmed — et sans doute Clausse.

De temps à autre, nous allions pêcher aux étangs de Saint-Pierre, en forêt ou au bord de l'Oise. Il nous arrivait de revenir avec de belles carpes ou des tanches. Cela assurait notre alimentation durant plusieurs jours. La pêche dans les étangs prit fin lorsque les soldats allemands se mirent à pêcher à la grenade, nous privant ainsi de nourriture et de ces bons moments de détente dont nous avions pourtant tellement besoin. Heureusement, papa Henri connaissait bien la forêt et savait où trouver des champignons : coulemelles, girolles, cèpes et pieds-de-mouton. Tout était bon pour remplir les assiettes. Ainsi se déroulaient nos journées, nos semaines, nos mois, nos années.

Suzanne et Henri étaient accaparés par les mille tracas quotidiens, principalement la nourriture, le chauffage, les vêtements et la peur constante des dénonciations. Tous les deux se déplaçaient en vélo, comme beaucoup de personnes. L'ennemi avait réquisitionné tout engin motorisé. Marcel et René n'avaient pas de vélos. Ils marchaient. Notre vie était ponctuée par le couvre-feu, de vingt heures à sept heures du matin. Nous recevions des nouvelles de l'extérieur grâce au poste de radio, caché. Bien que ce fût absolument interdit, sous peine d'arrestation, chaque soir, à dix-neuf heures, l'oreille collée au poste, nous écoutions Radio-Londres. Très souvent, le général de Gaulle parlait. Ses propos débutant par « Français, françaises... », nous donnaient beaucoup d'espoir. Radio-Londres diffusait de nombreux messages codés, adressés principalement aux Résistants, ainsi que des messages destinés à remonter le moral de la population. Après le débarquement des Forces Alliées, nous marquions l'avance des troupes sur une carte d'Europe avec des épingles à tête de couleur afin de différencier les armées. Nous gardions la carte également cachée en cas de perquisition. Cette occupation journalière nous comblait de joie lorsque les Alliés faisaient des progrès et suscitait des conversations spéculatives entre les grandes personnes. Nous étions maintenant persuadés que l'occupant serait vaincu et que nos parents reviendraient bientôt. C'était notre profonde espérance.

-Mais quand ? Me souviendrais-je d'eux ?



Josette Zinc, Erna Renouard, Rachel, maman Suzanne, Léon, papa Henri, 1943

Chapitre 10

Rares moments d'accalmie

Malgré la peur constante d'être dénoncés et arrêtés, malgré l'angoisse suscitée par l'absence de nouvelles de nos parents, la vie se poursuivait, tant bien que mal. Entre les menaces de rafles, il m'arrivait de jouer dans la rue, dans la cour ou chez des camarades du voisinage. Je redevenais alors, pour quelques temps, un petit garçon comme les autres qui jouait aux billes, courait derrière son cerceau ou essayait, vainement, de faire décoller son cerf-volant. Je fabriquais mes jouets avec des moyens très rudimentaires : une vieille roue de vélo sans pneu ni chambre à air en guise de cerceau, des baguettes de noisetier et du papier-journal ou d'emballage pour les cerfs-volants. J'en ai construit et détruit des dizaines. J'essayais de les faire voler entre notre immeuble et la maison voisine. Un bref courant d'air leur permettait de prendre un peu de hauteur avant qu'ils ne se fracassent contre le mur de notre immeuble ou qu'ils ne s'écrasent sur le tas de bois. Il ne me restait plus qu'à les réparer ou, le plus souvent, à en construire un nouveau avec quelques perfectionnements.

Avec les enfants du quartier, nous faisions des courses de cerceaux. Ils nous échappaient souvent des mains pour aller perturber les jeux des filles, qui protestaient alors à grands cris. Elles jouaient à la marelle ou à la corde à sauter. Elles se moquaient de nous, les garçons, lorsqu'elles nous voyaient rouges et transpirants, un cerf-volant déchiré contre la poitrine, ou avec un cerceau tordu d'avoir buté contre un trottoir ou un mur. Dès qu'un véhicule allemand apparaissait en haut ou en bas de notre rue, nous nous égayions comme une volée de moineaux.

Papa et maman Ribouleau recevaient souvent au moment des fêtes un couple d'amis, Monsieur et Madame Renouard. Ils demeuraient à Viroflay, une ville de la banlieue parisienne, et venaient en train jusqu'à Compiègne. Ils s'habillaient élégamment, à la mode de l'avant-guerre. Madame Renouard,

comme je l'appelais, s'exprimait avec un accent alsacien. Elle était assistante dentaire. Son mari exerçait le métier de peintre aux usines Renault à Boulogne-Billancourt, à proximité de Paris. Tous deux étaient très gentils. La sœur de Madame Renouard, Blanche, et sa fille Josette, une jolie jeune fille d'une vingtaine d'années, et parfois son frère, Lucien, les accompagnaient. Nous étions toujours heureux de nous retrouver tous. Ils arrivaient avec des cadeaux, difficiles à trouver à l'époque. Comme ils vivaient en région parisienne, ils me semblaient débarquer d'une autre planète. Paris nous paraissait alors le centre du monde, une ville si proche et si lointaine à la fois, et même menaçante. C'était là-bas qu'on avait emmené nos parents, et peut-être s'y trouvaient-ils encore, retenus dans quelque endroit secret. J'observais du coin de l'œil Josette, dont j'étais sans doute amoureux. Elle plaisait beaucoup à Marcel. Il était, nous le pensions, intimidé par sa beauté, son élégance et son assurance toute parisienne. Il n'osait pas lui faire la cour. Papa et maman auraient bien aimé l'avoir comme belle-fille, ça se devinait.

La famille Mouton nous rendait, également, régulièrement visite. Georges Mouton était le frère de maman Suzanne. Sa femme, Lucie, était infirmière à l'hôpital où je suis né, ainsi que mon fils Olivier, vingt-cinq ans plus tard. Ils avaient trois filles. L'aînée, Georgette, très jolie, avait contracté la polio lorsqu'elle était jeune et souffrait d'une déformation de la colonne vertébrale. Lucette et Jacqueline étaient respectivement à peu près du même âge que ma sœur et moi. Nous nous entendions tous à merveille. Ils demeuraient rue de Paris, à une centaine de mètres de notre maison. Nous allions souvent jouer chez eux.

Tante Marie-Germain, sœur de maman Suzanne, habitait également à Compiègne. Nous la voyions très rarement. Elle était très autoritaire. Craignant qu'elle ne nous reprenne, nous nous taisions en sa présence. André, son mari, fort intelligent, était un homme timide et effacé. Son épouse le dominait et parfois même le tyrannisait. Il bégayait un peu, sans doute par crainte de sa femme. Leur fille, Jeanine, était très gentille.

Lorsque nous recevions des invités, maman Suzanne cuisinait avec les moyens de l'époque : un lapin ou un poulet de notre poulailler avec des légumes du potager et une tarte confectionnée avec les fruits du jardin, en saison. Ces visites nous égayaient et nous faisaient oublier pendant quelques heures le contexte difficile de l'occupation et nos craintes quotidiennes.

Le samedi, Marcel se rendait au bal "Pinson", proche du cinéma du même nom et de l'hôpital général, près du centre-ville. Un orchestre composé de



René et Cécile Ribouleau, 1945



Marcel et Gilberte Ribouleau, 1947

musiciens locaux faisait danser les jeunes gens. René, lui, fréquentait déjà sa future épouse, Cécile. Présageant que les Alliés seraient victorieux, ils décidèrent de se marier lorsque la guerre serait terminée. Le mariage eut lieu le 27 octobre 1945.

Après avoir été employé de banque pendant un an ou deux, René débuta sa carrière de cheminot à la SNCF en 1943, à Thourotte, près de Compiègne. Cécile était une jeune fille douce et intelligente, assez timide et discrète. Elle avait passé son Brevet, ce qui à l'époque représentait une éducation avancée, avant de poursuivre un apprentissage de secrétariat et de sténodactylographie. Elle avait deux frères et une sœur. Son père était très autoritaire, ce qui pourrait expliquer la timidité de sa fille.

Je ne me souviens pas avoir fêté mon anniversaire pendant les années sombres de l'Occupation. En revanche, j'attendais Noël avec impatience et fébrilité. Les Ribouleau, était catholiques mais non pratiquants. Je n'ai jamais su s'ils étaient croyants. Nous ne parlions jamais de religion. Un crucifix était suspendu au-dessus des lits, sans doute par tradition. Ils ne se rendaient à l'église qu'à l'occasion de baptêmes, de mariages ou d'enterrements. J'aimais accompagner maman Suzanne à la messe de minuit à l'église Saint-Germain, rue de Bon-Secours. L'église était décorée pour la circonstance, très illuminée par de nombreux cierges, ce qui donnait un air de fête et nous changeait des soirées lugubres, très souvent dans la pénombre à cause du couvre-feu. Madame Renouard, qui venait nous rendre visite à l'occasion des fêtes, nous accompagnait. Son mari, Henri, détestait tout ce qui concernait la religion. J'aimais entendre la musique de l'orgue et les chants de Noël, que je ne connaissais pourtant pas. Vers la fin de la messe, presque tout le monde se levait pour aller communier et recevoir l'hostie. J'étais gêné de rester assis. Pour éviter de me faire remarquer, un jour, je décidai de faire comme les autres et je me mis à la queue. Je suivis la longue file des fidèles, mal à l'aise, avec l'impression de commettre quelque chose de défendu. J'ignorais ce qu'était la communion. Je me rendais bien compte que j'étais, sur ce point, différent. Or, je voulais désespérément ressembler à tout le monde. Le prêtre ne m'accorda aucune attention particulière en me déposant l'hostie sur la langue que je lui tendis les yeux fermés. Je retournai m'asseoir, assez confus, avec un sentiment de culpabilité.

Personne n'a jamais tenté de nous convertir au catholicisme. Nous essayions constamment de nous fondre dans la masse. Rachel et moi ne supportions pas d'entendre le mot "Juif" qui nous rappelait l'arrestation de nos parents et

la menace qui planait sur nous. J'éradiquai le mot "Juif" de mon vocabulaire durant de très longues années, et même bien après la fin de la guerre.

Après la messe de minuit, nous nous réunissions dans la salle à manger pour le réveillon. Papa Ribouleau, chaque année, allait chercher dans la forêt un sapin que nous décorions avec des fils de laine de couleurs ; nous disposions de la ouate au pied de la cheminée. Pour je ne sais quelle raison, il n'y avait jamais de crèche. Pour le repas de Noël, par tradition, maman Suzanne préparait un poulet ou un lapin de notre basse-cour. Sa plus jolie nappe brodée décorait la table de salle à manger. Les magasins de jouets n'existaient plus. Les fabriques qui les produisaient avaient été converties pour la production de matériel de guerre. J'espérais tout de même que le Père Noël, auquel je croyais comme la plupart des enfants de mon âge, m'apporterait une surprise. Un matin de Noël, je trouvai une orange, enrobée dans de la ouate. Quel souvenir extraordinaire ! C'était la première fois que je découvrais ce fruit. Je la pris entre mes mains, très délicatement, la tournai et la retournai avant de la porter à mes narines pour humer ce parfum subtil et insolite. Je fermai les yeux. J'étais transporté dans un autre pays, lointain, coloré, exotique. J'ignorais si les oranges poussaient de la même façon que les légumes du jardin. Ce nouveau fruit avait été déposé à mon intention dans la cheminée par le Père Noël, je n'en doutais pas... Elle était si parfumée et d'une texture et d'une couleur si remarquables que je ne pouvais me résoudre à la manger. Je l'admirais chaque jour. Je la gardai longtemps et précieusement dans un tiroir jusqu'à ce qu'elle se ratatine et devienne immangeable. Quelle déception ! À d'autres Noëls, je reçus en cadeau un pull ou une écharpe tricotés par maman Suzanne et Rachel, et également des livres de la part des amis Renouard.

Une ou deux fois par semaine, nous allions au bord de l'Oise pêcher l'ablette, un petit poisson argenté qui a probablement disparu. Très peu de péniches circulaient à cette époque. Il était bien agréable de rentrer avec une friture de ces petits poissons qui se mangeaient avec les arêtes et la tête. Nous utilisions des boulettes de pain pour appât, pas très facile à accrocher à l'hameçon. Également des asticots que nous élevions en mettant un morceau de viande et de la sciure de bois dans une boîte en fer fermée, percée de trous, afin que les mouches puissent y pénétrer et y pondre. Nous nous installions près de la sortie de l'égoût qui déversait le sang des bêtes abattues directement dans la rivière pour les bouchers de Compiègne et des alentours. Le sang attirait les poissons en grand nombre et, évidemment, polluait cette belle rivière. Un soldat allemand en civil pêchait aussi souvent à cet endroit. Ce militaire adressait la parole à papa Henri dans un français assez correct. Il lui avait

demandé son nom et s'était présenté. Ils leur arrivaient d'avoir des petites conversations anodines.

Les dimanches d'été, nous nous rendions aux étangs de Saint-Pierre, à quelques kilomètres de Compiègne. Quelle expédition ! Maman Suzanne préparait un pique-nique avec des carottes râpées, des tomates, des salades et des fruits du jardin et, parfois, un lapin ou un poulet froid, et un gâteau maison lorsqu'il était possible de se procurer de la farine. Papa Henri attachait une petite remorque à deux roues derrière son vélo dans laquelle nous nous installions, Rachel et moi, entourés de la nourriture et du matériel de pêche. Les autres suivaient en bicyclette également. Papa avait de bonnes jambes. Lorsqu'il était jeune, il avait été coureur à pieds et avait remporté victorieusement quelques courses. Nous partions de très bonne heure pour avoir une bonne place, en espérant qu'il n'y aurait pas de crevaisson de pneu et que le temps resterait beau, sans orage durant le retour à la maison. Nous nous installions autour du plus petit des deux étangs. À l'aide des asticots et des vers de terre ramassés dans le jardin ou sur le tas de fumier, au fond du jardin, nous pêchions des tanches, des gardons, des carpes et des « arcs-en-ciel ». Ces poissons de cinq à huit centimètres de long que les rayons du soleil illuminaient de reflets multicolores, d'où leur nom, étaient faciles à pêcher. Pour attirer le poisson, papa Henri confectionnait un appât dont lui seul avait le secret. Plus tard, il partagea ce secret avec moi. Il mélangeait du son, de la farine, y ajoutait quelques gouttes de Pastis ou de Pernod, un reste d'avant la guerre. Nous jetions ces boulettes de six à huit centimètres de diamètre à l'endroit où nos bouchons de ligne flottaient. Les femmes, assises près de nous, tricotaient et bavardaient.

Nous plaçons les poissons que nous pêchions dans une bourriche en cote de mailles immergée et retenue par une corde, attachée à un piquet de bois sur la rive. Un soir, alors qu'elle était pleine à ras bord d'une pêche que je qualifiais de miraculeuse et que nous nous apprêtions à rentrer à la maison, elle m'échappa par mégarde et tomba au fond de l'étang, heureusement peu profond. J'étais consterné ! L'eau était très sombre et trouble. Le soleil descendait derrière les arbres et on ne voyait plus grand-chose.

– Mais enfin, Léon, quelle idée as-tu eu de jouer avec cette bourriche ? gronda papa Henri, de mauvaise humeur.

J'étais très embarrassé par ma maladresse et ne savais que dire. J'aurais voulu me sauver et me perdre dans la nature.

– Vous reviendrez la récupérer demain, décréta maman Suzanne. Il est temps de repartir. En route, les enfants !

Pendant tout le trajet, je cachai mon visage entre mes genoux, très embarrassé d'avoir gâché une si belle partie de pêche . Le lendemain matin, à 6 heures, le soleil brillait. De retour à l'endroit de pêche de la veille, on pouvait voir les poissons tourner à l'intérieur de la bourriche. Papa Henri la récupéra vite intacte, à l'aide d'une canne à pêche et d'un gros hameçon. Je battis des mains, rassuré et heureux.

Il nous arrivait de nous baigner parfois dans ces étangs, dans un endroit réservé à ce divertissement que nous appelions pompeusement "la baignade". L'eau n'était pas très claire, je ne savais pas nager, mais nous nous amusions à sauter en poussant de grands cris, en nous éclaboussant. Après le bain, on rejoignait maman Suzanne qui nous séchait en nous frottant vigoureusement le corps avec une serviette. Puis c'était le pique-nique. La baignade se pratiquait toujours avant le repas. Sinon, il fallait attendre trois heures avant de retourner dans l'eau.

Pour quelques heures, la guerre était mise de côté.

Chapitre 11

La peur

Il m'est difficile de comprendre comment nous avons pu échapper au désastre de la guerre et survivre. Les Allemands n'ignoraient pas où nous habitions. Les gendarmes avaient arrêté nos parents à la même adresse. Nous étions recensés à la mairie. Bien que ma sœur aurait dû porter cette infamante étoile jaune signalant que nous étions juifs, ni Rachel ni moi ne la portions. Nous allions à l'école, nous faisons les courses, nous jouions dans la rue avec les autres enfants sans nous cacher de personne. Nous n'avions pratiquement nulle part où nous dissimuler. Compiègne fourmillait de soldats allemands. Nous étions à la merci de la moindre dénonciation et d'une rafle. La peur et le stress faisaient partie de notre vie quotidienne. Nous en étions imprégnés. Nos voisins les plus proches étaient toujours très concernés par notre présence qui mettait en danger leur sécurité. En dehors de la famille Clausse qui s'est toujours montrée très discrète et compréhensive, certains conseillaient ouvertement aux Ribouleau de nous livrer aux SS.

– Pourquoi continuer à garder ces enfants ? leur répétaient-ils. Vous risquez vos vies et celles de vos fils. Vous serez arrêtés et déportés, peut-être même fusillés. À quoi bon ? Vous nous mettez en danger, disaient certains voisins. La réponse de papa et maman Ribouleau restait ferme, inflexible :

– Nous avons promis à leurs parents de prendre soin d'eux. Nous nous occupons de deux pauvres enfants dans le besoin et la détresse. Ils ne font de mal à personne.

À aucun moment leur réponse ne variera pendant les années de l'Occupation. Il leur paraissait si normal et évident de nous protéger qu'ils n'ont jamais douté un instant du bien-fondé de leur décision. Leurs deux fils nous considéraient comme leurs frère et sœur et ne manifestaient aucune jalousie à notre égard.

Parmi ces voisins, à gauche du 17, rue Saint-Fiacre, habitait un couple d'une cinquantaine d'années. Lui était facteur. Il avait une petite moustache et nous souriait gentiment chaque fois qu'on le rencontrait. Son épouse se montrait

fort peu aimable à notre égard. Lorsque maman Suzanne lui demanda de nous garder une demi-heure, elle refusa sèchement. Elle était très perturbée par notre proximité. Nous craignions constamment qu'elle ne nous dénonce. Malgré ses commentaires et son air revêche, elle ne l'a pas fait que l'on sache. Nous la remercions.

D'autres voisins se montraient plus compréhensifs. Je me souviens de la famille Bataille, à quelques maisons de celle des Ribouleau. Ils avaient deux fils, Paul et Jacques. Bien que Jacques soit un peu plus âgé que moi, nous jouions ensemble. Le papa Bataille, qui avait été gazé pendant la première guerre mondiale, décéda en 1944, moins d'un an avant la Libération. Sa femme m'accueillait toujours avec un grand sourire lorsque je me présentais, deux fois par an, pour lui vendre des timbres anti-tuberculeux qui nous étaient confiés par l'école et qu'il nous fallait placer. J'étais heureux d'accomplir cette mission qui me paraissait utile et charitable. Je faisais tinter joyeusement dans mes poches les quelques pièces de monnaie que j'avais récoltées et que je remettais fièrement le lendemain au maître d'école. Paul Bataille m'a confié de nombreuses années plus tard que sa famille n'évoquait jamais notre situation dans leur foyer. Ils gardaient un silence prudent, se méfiant d'une éventuelle dénonciation à laquelle ils ne voulaient pas être associés.

Un peu plus haut de la rue, sur le même trottoir, vivait la famille Savouret. Elle tenait un commerce de fleurs sur la place de l'Hôtel de Ville de Compiègne. Madame Savouret, née à Béthisy-Saint-Pierre, un village à une quinzaine de kilomètres de Compiègne, s'exprimait avec un accent très typique de cette commune. Je garde un très bon souvenir de cette famille également.

Tout en bas de la rue Saint-Fiacle était installée la famille Vallée, chez qui Rachel était souvent invitée. Monsieur Vallée, le réparateur de radios, portait toujours une blouse blanche, ce qui m'impressionnait et me faisait penser qu'il était le docteur pour radios. Il en avait d'ailleurs la physionomie. Il soignait ses postes de TSF comme l'aurait fait un médecin avec ses patients. Toute personne surprise à écouter Radio-Londres pouvait être déportée ou fusillée. Monsieur Vallée était devenu suspect. Il fut arrêté et interrogé longuement sur ses activités. Il avait finalement été libéré, ce qui était très rare. Cela nous soulagea.

Au coin de la rue de Paris et de la rue Saint-Fiacle se trouvait le boucher, Monsieur Legrand, dont la figure rosée est, aussi, fixée dans ma mémoire. J'avais remarqué que beaucoup de personnes qui travaillaient dans les métiers de la boucherie avaient souvent le visage de la même couleur que la viande qu'ils découpaient. Sa famille souffrait moins des restrictions

que nous. De par son métier, il avait de nombreuses connaissances parmi les fermiers alentours. La famille Coppée était installée en face du 17, rue Saint-Fiacre. Monsieur Coppée travaillait aux PTT (Postes, Télégraphe et Téléphone) dans le service des installations téléphoniques. C'était un couple très réservé, très discret. Nous côtoyions tous ces voisins quotidiennement. Notre liberté et notre vie dépendaient d'eux, du moins le pensions-nous. Un seul mot à la Gestapo et nous étions arrêtés à notre tour. De quel côté se situaient-ils ? Amis, neutres ou ennemis ? Comment savoir si le sourire de certains ne dissimulait pas des pensées plus sombres à notre égard ? Et un tel qui nous jetait des regards à la dérobée, n'allait-il pas causer notre perte ? Nous n'étions jamais rassurés. Cette suspicion nous empêchait d'établir des rapports de confiance avec notre voisinage, à l'exception des Ribouveau, notre rempart de protection contre toutes les peurs, bien que nous redoutions qu'ils ne se lassent un jour de nous protéger, pensée sans fondement sérieux, je l'ai compris plus tard.

De l'autre côté de la rue, une jolie jeune femme d'une trentaine d'années fréquentait un officier allemand. Il lui rendait visite dans la soirée. Il arrivait en side-car conduit par un soldat. Cette femme se montrait très souriante envers nous. Nous craignions qu'elle ne révèle que la famille Ribouveau cachait des enfants juifs à son compagnon, sans doute son amant. Quelques jours après la Libération, les femmes ayant eu le même genre de conduite avec l'ennemi pendant l'Occupation furent arrêtées par les Résistants. Pour les punir, on leur rasa la tête puis on les fit monter dans un tombereau servant habituellement à transporter des ordures et du fumier et on les promena dans les rues de Compiègne où elles furent huées par la foule.

Ces femmes ont, pour certaines je crois, passé quelque temps en prison. Notre voisine d'en face ne nous a pas dénoncés. Après les punitions humiliantes qu'on lui a infligées, elle quitta rapidement Compiègne. Nous ne l'avons jamais revue ni entendu parler d'elle. J'aurais souhaité la remercier pour nous avoir protégés, probablement, par son silence.

La peur était une composante permanente de notre vie journalière. Nous tressaillions au moindre bruit insolite de la rue. Je continuais à me réveiller chaque matin vers cinq heures - cette heure fatale où les gendarmes étaient venus arrêter nos parents - en hurlant, persuadé que mon tour était venu. Je ne pouvais pas croiser un uniforme sans frémir de terreur. Il fallait vivre, pourtant, faire comme si de rien n'était, affronter les regards plus ou moins agréables et même hostiles de certains voisins, se rendre à l'école, travailler entre deux alertes, espérer que les Alliés vaincraient bientôt, que nos parents

reviendraient, que le cauchemar s'achèverait et que la vie redeviendrait normale et heureuse comme avant. Les années passaient. La victoire semblait encore lointaine, comparable à un rêve.

Suzanne et Henri étaient toujours à l'affût de nouvelles. Dès qu'ils entendaient parler, à leur travail ou dans le quartier, d'un risque de rafle, dès qu'ils observaient des mouvements suspects, à la moindre rumeur, ils nous tiraient de l'école et nous gardaient à la maison, terrés, parfois plusieurs jours. Nous passions alors de longues heures qui nous paraissaient interminables, sans oser bouger ni nous approcher des fenêtres. Nous nous taisions, ma sœur et moi, serrés l'un contre l'autre, petites silhouettes recroquevillées contre un mur, retenant notre souffle et guettant les bruits suspects du dehors, en particulier les bruits de véhicules motorisés passant dans notre rue très peu fréquentée. Pour plus de sûreté, papa Henri nous faisait quelquefois descendre à la cave. Il y avait là plusieurs salles. Elles servaient à stocker principalement le charbon, lorsque l'on pouvait s'en procurer (ce qui était très rare), le bois de chauffage pour qu'il sèche, ainsi que les pommes de terre. Une ampoule, suspendue à un fil électrique, donnait une lumière blafarde. Dans l'une de ces caves, papa Henri avait construit une sorte de niche garnie d'étagères pour renforcer le plafond en cas de bombardement. Seules deux personnes de petite taille pouvaient tenir dans ce renforcement. Cet abri nous était réservé à Rachel et à moi lors des périodes dangereuses. Il y faisait très froid, particulièrement l'hiver. Nous nous enveloppions dans une couverture, Rachel et moi et restions parfois seuls, grelottant dans l'obscurité car papa Henri éteignait la lampe avant de remonter pour éviter de donner des indices de présence humaine. Je fermais les yeux pour ne pas voir les monstres qui rampaient dans les ténèbres, ces hommes en uniforme qui nous cherchaient et dont les bottes martelaient les trottoirs, ou ces bombes qui, vers la fin de la guerre, explosaient près de chez nous. J'essayais en chuchotant de dire quelques mots.

– Rachel me faisait taire par un « chut » autoritaire.

Je sentais sa main sur mon épaule et sa présence me réconfortait. L'attente était si longue, dans le noir. Je me mettais muettement à compter ou à réciter les quelques poésies que j'avais apprises à l'école. Je songeais à mes cerfs-volants. J'aurais aimé être l'un d'eux et m'envoler très loin de cette ville, emporté par le vent. Peut-être aurais-je volé au-dessus des mers et des océans jusqu'à ce camp de travail où, m'avait-on dit, étaient retenus prisonniers mes parents. Ils étaient tailleur et couturière; je supposais que, là-bas, ils fabriquaient des vêtements. J'aurais pu les aider, à moins qu'ils ne s'accrochent à mon cerf-volant et ne s'évadent de leur prison pour me suivre

dans un pays où nous aurions été tous libres, heureux et réunis enfin, les Malmed et les Ribouleau.

La pensée de la construction de mon prochain cerf-volant me permettait de m'évader de cet endroit jusqu'à ce que l'alerte soit terminée et que papa Henri vienne enfin nous sortir de notre trou. Nous entendions d'abord la porte s'ouvrir. La lampe s'allumait. Il nous appelait du haut de l'escalier pour nous rassurer.

– Léon! Rachel! C'est moi, tout va bien, l'alerte est passée, allez, venez, disait-il.

Alors, j'ouvrais les yeux et je laissais mon cerf-volant s'échapper dans le ciel chargé d'ombres et de menaces. Papa Henri nous ouvrait ses bras. Nous nous y précipitions.

– Tout va bien, disait-il. Vous avez faim ?

Nous remontions les marches en titubant, éblouis par la lumière. Maman Suzanne nous accueillait avec un sourire. Elle nous tendait un morceau de pain ou une pomme et nous nous asseyions avec mille précautions sur nos chaises, soucieux de rester le plus silencieux possible. Nous mâchions lentement la nourriture, savourant chaque bouchée.

Nous appartenions de nouveau au monde des vivants.

Chapitre 12

Royallieu

La rue du Mouton, à quelques centaines de mètres de la rue Saint-Fiacre, bordait le camp d'internement de Royallieu, connu sous le nom de Frontstalag 122. Il s'agissait d'une ancienne caserne qui avait été construite au début du XX^e siècle. Entre 1939 et 1940, elle avait servi d'hôpital militaire aux soldats français et alliés. Peu après l'invasion de la France, l'armée d'occupation allemande l'avait réquisitionnée pour y installer ses troupes. Très vite, des prisonniers français et belges y furent incarcérés. Dès juin 1941, le Frontstalag 122 dépendait exclusivement de l'administration allemande, le Sicherheitsdienst (S.D.), avec son siège à Paris, avenue Foch, devient l'un des principaux camps d'internement en France. L'on y regroupe là les prisonniers politiques jugés dangereux par l'occupant ou tombant sous le coup des lois raciales. 53 785 hommes et femmes y ont transité pour une durée plus ou moins longue, avant d'être acheminés pour de lointaines destinations dont les noms résonnent sinistrement dans nos mémoires : Auschwitz, Ravensbrück, Neuengamme, Buchenwald, Flossenbourg, Dachau, Mauthausen, Sachsenhausen. Trente-huit convois d'environ mille déportés chacun partiront de Compiègne entre 1941 et 1944.

Ma sœur Rachel était une jolie petite fillette, toujours souriante, bien qu'elle souffrait de l'angoisse et de la solitude qui régissaient notre vie quotidienne et que nous taisions à nos proches. Elle avait des difficultés à s'adapter à sa nouvelle vie. Maman Suzanne lui demandait de l'aider pour le ménage, la vaisselle, la couture, ce qu'elle n'avait pas l'habitude de faire chez nos parents. Rachel obéissait un peu comme une automate. Parfois, des conflits éclataient. Elle était abonnée à deux illustrés destinés aux filles : « Lisette » et « Fillettes ». Elle aurait aimé également en recevoir un autre. Maman Suzanne dut refuser, à regret sans doute, par manque d'argent.

– Tu ne veux pas me l'acheter parce que je ne suis pas ta fille ! s'était écriée ma sœur, déçue. Jusqu'à ce jour, elle regrettera cette remarque...

Nous ne parlions plus de nos parents. Ils étaient sans cesse présents dans nos

pensées. Aborder ce sujet était devenu trop douloureux. Nous ne pouvions contrôler nos émotions. Nous vivions toujours avec la crainte constante d'être arrêtés et séparés de notre nouvelle famille. Le moindre changement d'habitude, la moindre parole qui nous semblait prononcée à double sens nous plongeait dans un grand désarroi qui nous effrayait.

A l'école, beaucoup d'élèves de la classe de ma sœur avaient pris leurs distances vis-à-vis d'elle. À croire que soudainement, elle avait été atteinte d'une maladie contagieuse. Marie Lesueur, la meilleure amie de ma sœur, avait gardé des relations normales avec elle. Rachel lui rendait visite rue du Mouton. Marie était une agréable fillette, calme, douce et gentille. Elle témoignait beaucoup d'affection à ma sœur, ce qui l'aidait à oublier ses appréhensions pour quelque temps.

La rue du Mouton longeait un des côtés du camp de Royallieu. Les habitants de cette voie louaient les chambres des étages supérieurs aux familles des prisonniers. Les parents des internés étaient, en général, prévenus par la Croix-Rouge, ou par un courrier, de la présence d'un des leurs au Frontstalag 122. Les internés venaient de toutes les régions de France. On y trouvait pêle-mêle : des résistants, des communistes, des gaullistes, des religieux, des athées, des bourgeois, des ouvriers, des intellectuels, comme le poète Robert Desnos, des artisans, des industriels, des trafiquants du marché noir, une activité que beaucoup pratiquaient pour survivre, des innocents dénoncés lâchement, par méchanceté ou par envie, ou des otages dont un grand nombre furent fusillés en forêt de Compiègne. Des Juifs y séjournèrent pendant l'hiver 41-42, particulièrement froid, dans des conditions encore plus inhumaines que les autres détenus. Les internés juifs furent regroupés dans des bâtiments séparés où on les abandonna sans eau ni nourriture. Certains d'entre eux décédèrent avant leur déportation. Les mères, épouses, pères, frères, sœurs et autres membres des familles des internés essayaient de contacter les leurs, en criant leurs noms des fenêtres des chambres, à l'étage de la rue du Mouton. Les Allemands ne tardèrent pas à mettre un terme à cette façon de communiquer avec les internés en réquisitionnant toutes les pièces d'étage vis-à-vis du camp. Ma sœur et Marie utilisèrent alors un subterfuge. Elles faisaient semblant de jouer en se poursuivant et en appelant les noms que les familles leur avaient donnés. Parfois, certaines voix se faisaient entendre derrière les barbelés et les palissades. Quelques internés réussirent également à faire passer un message en jetant des petits mots par-dessus les clôtures ou en les confiant à l'un des rares artisans qui venait travailler au camp.

Le Frontstalag 122 était encadré par la rue de Paris où se trouvait l'entrée

du camp, celle du Mouton et celle de Saint-Germain. Les Allemands avaient installé des chicanes. À l'intérieur de l'enceinte, un triple réseau de fils barbelés avait été érigé le long des clôtures. Des miradors, équipés de projecteurs et de mitrailleuses, assuraient la surveillance des internés jour et nuit. Des pancartes signalaient : « *Danger. Si vous approchez, la sentinelle fera feu* ». Il était interdit d'emprunter le trottoir qui longeait le camp. Rachel et son amie Marie étaient curieuses, comme beaucoup d'enfants. On leur avait maintes fois répété de ne pas traverser la rue. Mais la curiosité l'emportait. Un beau jour, elles se rendirent sur le trottoir d'en face. Ma sœur Rachel, qui était très curieuse, colla un œil à un des trous de la palissade pour voir ce qui se passait de l'autre côté. Peut-être espérait-elle apercevoir, par miracle, nos parents parmi les internés ? Elles aperçurent une suite de bâtiments bas et longs couverts de tuiles. Ils étaient alignés autour d'un terrain nu. Des groupes d'hommes se promenaient en attendant leur départ vers ils ne savaient où. Mais c'est un soldat allemand qui s'approcha des deux curieuses et les fit déguerpir, les menaçant avec son fusil. Elles ne se vantèrent pas de leur mésaventure, ce jour-là...

En dehors des appels du matin et du soir, les internés étaient libres d'aller et de venir dans l'enceinte du camp. Malgré l'intense surveillance, il y a eu quelques évasions très héroïques. Les Français n'avaient pas le droit de communiquer avec les soldats alliés emprisonnés, Anglais, Russes et autres. Les internés Juifs étaient emprisonnés séparément. À partir de juillet 1942, les personnes d'origine juive furent dirigées sur Drancy. Pour certains de ces internés, après avoir subi les interrogatoires et la torture, le séjour au Frontstalag 122 était une période presque acceptable. D'anciens internés racontent que, pour occuper leur temps, entre la soupe du midi et la distribution du pain le soir, ils organisaient des tournois de cartes, des conférences, des matchs de foot et des représentations théâtrales. Les conditions de vie étaient précaires. Peu de nourriture, le froid l'hiver, le manque d'hygiène et de soins médicaux, la vermine dans les dortoirs. Toutes les activités étaient bonnes pour remonter le moral de ces femmes et de ces hommes qui ne savaient pas ce que l'avenir leur réservait. D'un jour à l'autre, ils seraient appelés et ce serait le départ vers l'inconnu — un camp de travail en Allemagne, supposaient-ils. Ils étaient bien loin de soupçonner le sort tragique qui les attendait. Au cours de la nuit avant le départ — passée dans un baraquement séparé — se mêlaient les prières, les chants, les larmes et les espérances. La plupart rédigeaient un message pour leurs proches, qui serait lancé dans la rue ou sur les rails d'une voie ferrée, entre les deux planches disjointes d'une cloison ou par l'unique lucarne

obturée de fil de fer barbelé, en haut du wagon, trop étroite pour le passage d'un corps humain.

Certaines familles, prévenues des départs par la Croix-Rouge, tentaient de suivre ces convois du camp à la gare où ils se rendaient à pied, un trajet de quatre à cinq kilomètres, encadrés par des soldats allemands accompagnés de chiens agressifs, et également par des gendarmes français. Chacun portait une valise, un sac, une couverture, la boule de pain et le saucisson bien souvent avarié qu'on leur avait distribués la veille. Les départs avaient lieu très tôt, presque à l'aube, pour éviter que la population compiégnnoise ne soit témoin de ce lamentable et misérable défilé dans leurs rues. Les Allemands exigeaient que les volets et les portes des maisons soient fermés sur leur passage. Ils empruntaient les rues de Paris ou de Saint-Germain et de Notre-Dame-de-Bon-Secours. Certains rares passants, très courageux, parvenaient à leur donner un morceau de pain et à leur crier "Courage"! D'autres baissaient les yeux ou se détournaient; par peur ou par pitié ?

À travers les lames des volets, je les ai vues passer, ces longues cohortes de pauvres gens partant vers l'esclavage et la mort. Ils chantaient "*La Marseillaise*" ou "*L'Hymne à la Joie*" de Beethoven, pour se donner du courage. Des épouses, des mères, des filles et des enfants venus avec l'espoir de revoir et d'embrasser les leurs pleuraient en leur adressant de loin un dernier baiser, comme Youki Desnos, la compagne du poète, qui, avec d'autres, avait couru jusqu'à la gare où les soldats l'avaient repoussée brutalement. Tout au bout du quai les attendaient les sinistres wagons à bestiaux, prévus pour huit chevaux, dans lesquels on y entassait quatre-vingt, voire plus de cent déportés, hiver comme été, avec un seul seau d'eau, sans air, et juste un autre seau pour les besoins hygiéniques. Sur le quai de départ, les soldats allemands, armés jusqu'aux dents, empêchaient les cheminots français, indignés, d'approcher les trains. Commençait alors le long voyage vers l'enfer pour s'achever trois ou quatre jours plus tard, sur la rampe d'arrivée d'Auschwitz-Birkenau ou d'autres camps d'extermination. Aucun des déportés ni aucun membre de leurs familles ne connaissaient la destination finale de ces convois. Avant de partir, les déportés avaient rempli l'habituelle carte pré-imprimée :

« Je serai transféré dans un autre camp. N'envoyez plus de colis, attendez ma nouvelle adresse. »

Colis ou lettres envoyés à cette nouvelle adresse, sauf rare exception, n'arrivaient jamais. Les déportés disparaissaient dans le brouillard et la nuit des camps d'extermination. On autorisait cependant quelques-uns à écrire une lettre très contrôlée, ce qui redonnait espoir à beaucoup de familles de dis-

parus qui les recevaient. Celles-ci échangeaient avidement des nouvelles et préparaient avec amour des paquets qui, la plupart du temps, ne parviendraient pas à leur destinataire, ou trop tard, hélas.

Nous parlions souvent du sort de ces malheureux qui défilaient sous nos fenêtres dans un sens ou dans l'autre, arrivant ou partant. Nous pensions qu'ils allaient travailler dans des usines en Allemagne. Personne ne pouvait imaginer l'enfer et l'horreur des camps d'extermination, ni la barbarie qui restait si bien cachée pendant la guerre et qui ne serait découverte qu'à la capitulation de l'Allemagne. Aujourd'hui, plus de soixante ans après ces événements tragiques, malgré les preuves, les témoignages, les aveux de quelques coupables, certains réfutent encore leur existence.

Je me répétais chaque soir que mes parents reviendraient de ce « là-bas » ; ce « là-bas » vague et indistinct qui me paraissait menaçant, puisque je risquais d'y être emmené, mais dont je n'avais aucune notion précise ; ce « là-bas » où vivaient mon père et ma mère.

C'est « là-bas » aussi, sans doute, qu'on envoyait les déportés du Frontstalag 122.



Charles, Rachel et Léon Malmé, 1941

Chapitre 13

La rafle

Au cœur de l'hiver 1944, le 23 janvier, à 13 heures, ils sont venus au 17, rue Saint-Fiacre pour nous arrêter.

Ce jour-là, comme j'avais pris froid, je n'étais pas allé à l'école. Papa Henri était resté avec moi. Maman Suzanne s'était rendue au travail en vélo comme d'habitude. Alors qu'elle revenait pour déjeuner, elle choisit ce jour-là, exceptionnellement et sans aucune raison, un itinéraire différent de celui qu'elle avait l'habitude d'emprunter. Ce détour la fit passer devant une maison où habitait notre cousin Charlot qui avait été recueilli par la famille Beaugis. Elle aperçut le sinistre camion noir entouré de soldats allemands et d'hommes en civil, habillés de l'uniforme des collaborateurs : un long manteau de cuir et un chapeau noir. Saisie soudain du pressentiment que ce camion était également destiné à un arrêt rue Saint-Fiacre, elle pédala de toutes ses forces jusqu'à la maison. Quelques minutes plus tard, elle montait les escaliers en criant à papa Henri de me conduire chez la voisine la plus proche. Celle-ci refusa catégoriquement de me laisser entrer par crainte des représailles.

– N'insistez pas ! cria-t-elle par l'entrebâillement de la porte. Nous ne voulons pas d'ennuis à cause de ces enfants.

De l'autre côté du mur, au fond du jardin du 17, rue Saint-Fiacre, se trouvait un grand champ.

– Léon, me dit papa Henri en me regardant droit dans les yeux avec gravité, tu vas sauter par-dessus ce mur, courir vite vers la rue Saint-Germain où je te rejoindrai avec mon vélo. Ne te retourne pas et ne parle à personne. Tu as bien compris ?

J'avais alors sept ans. Il me hissa sur un tas de fumier entassé contre le mur et je dégringolai de l'autre côté. J'essayai mes mains souillées sur ma culotte courte et partis de toute la vitesse de mes petites jambes, sans regarder en arrière. Il me semblait entendre le bruit d'un moteur de camion, le martèlement haï des bottes de l'ennemi et des cris. Suffoquant et à bout de souffle, je parvins à la rue Saint-Germain où papa Henri m'attendait avec sa bicyclette. Il m'installa sur le porte-bagages sans dire un mot et nous partîmes très vite.

Il pédala vigoureusement jusqu'au hameau de Royallieu, là où vivait une de ses belles-sœurs, la tante Beauchard, à trois ou quatre kilomètres de notre rue. Cette tante avait été mariée au demi-frère de papa Henri. Elle n'avait pas d'enfants. Son mari était décédé d'un cancer avant la guerre. C'était une femme menue, avec une figure jaunâtre. Elle portait toujours une blouse noire ou grise. Elle ne nous avait jamais témoigné de sympathie, était mal à l'aise en notre présence. Nous traversâmes la grande cour et montâmes l'escalier qui conduisait à son appartement. Papa Henri frappa fermement à sa porte. Il lui expliqua la situation et lui demanda de nous héberger. J'osais à peine lever les yeux. Elle nous dévisagea avec hostilité et consentit difficilement à nous laisser entrer dans l'unique pièce aux murs sales.

– Ce n'est que pour quelques jours, insista papa Henri.

– Cacher ces enfants, quelle folie ! Où avez-vous la tête, Suzanne et toi ? dit-elle exaspérée.

Pendant ce temps, maman Suzanne était allée aussi vite qu'elle le pouvait au devant de Rachel, entre l'école et la maison, et la rattrapa précisément au moment où le camion des SS tournait à l'angle de la rue de Paris, à moins de cent mètres de notre maison. Elles nous rejoignirent, affolées, chez la tante Beauchard. Papa Henri et maman Suzanne parlaient à voix basse. Rachel se tenait près de moi pour me rassurer, sous le regard méchant de la tante qui répétait sans cesse :

– Je ne peux pas les garder. C'est trop risqué, disait-elle.

Maman Suzanne décida de ne pas retourner travailler cet après-midi-là. Vers quatre heures, Henri, n'y tenant plus, enfourcha sa bicyclette et regagna la rue Saint-Fiacre pour savoir ce qui s'était passé et si les SS avaient laissé une sentinelle devant notre immeuble. Au moment où il tournait l'angle de la rue Saint-Germain, il aperçut l'infâme camion devant notre maison alors que René, son fils, était poussé à l'intérieur. Henri, paralysé par l'inquiétude, ne sachant que faire, ne bougea pas. Le camion ne démarrait pas. Après quelques minutes qui lui parurent interminables, nous raconta-t-il par la suite, il vit René redescendre du véhicule. Papa Henri enfourcha son vélo et s'éloigna de la rue Saint-Fiacre. Une demie-heure plus tard, ils se retrouvèrent à l'appartement.

René lui expliqua que Rachel et moi aurions dû être arrêtés à dix heures du matin, mais que, pour une raison fortuite, il y avait une tache sur la liste et notre adresse était illisible. Les SS avaient décidé de se rendre à l'adresse suivante et de revenir plus tard nous chercher. Ils revinrent effectivement vers douze heures trente et ne nous trouvèrent pas. Ils revinrent une deu-

xième fois en fin d'après-midi. René rentrait à ce moment là de son travail et n'était pas encore monté à l'appartement. Les SS, sans doute irrités de ne pas nous trouver, stoppaient les rares passants pour leur demander des renseignements sur les enfants Malmed. Alors que René passait devant le 17, rue Saint-Fiacre sans s'arrêter, ayant compris que c'était une rafle, il fut stoppé et reçut l'ordre de monter dans le camion. Par miracle, on ne lui réclama pas ses papiers d'identité. On lui demanda, en revanche, s'il connaissait les enfants Malmed. Il répondit qu'il n'avait jamais entendu ce nom-là. Les SS, peut-être pressés de retourner à la Kommandantur et de finir leur journée, l'avaient laissé partir.

La nuit tombait. Papa Henri revint chez la tante Beauchard désespéré, ne sachant quelle décision prendre. Sa belle-sœur, les bras croisés sur la poitrine, le foudroyait du regard.

– Je ne veux pas que ces enfants restent une minute de plus chez moi. Si vous aviez le moindre bon sens, vous les livreriez aux Allemands, dit-elle.

Rachel et moi tremblions de peur. Nous n'avions nulle part où aller. Nous étions persuadés que les SS nous attendaient rue Saint-Fiacre. Cette femme acariâtre nous jetait dehors et, pas de doute, elle ne nous aimait pas. Elle était envahie par la peur.

– C'est bientôt l'heure du couvre-feu. Partez ou je vous dénonce, menaçait-elle.

– Venez, les enfants, nous dit Henri. Nous allons rentrer à la maison.

Il sortit, contenant avec peine sa colère. Henri et Suzanne nous ramenèrent en silence rue Saint-Fiacre. Nous montâmes l'escalier lentement, les jambes tremblantes. Je voyais dans chaque recoin des yeux qui nous guettaient et des mains qui se tendaient pour me saisir. Marcel et René nous attendaient dans l'appartement. Les Allemands n'étaient pas revenus. Nous nous couchâmes tout habillés et je ne fermai pas les yeux de la nuit, recroquevillé sous les draps, l'oreille tendue et sursautant au moindre bruit.

Durant toute la semaine qui suivit, nous n'avons pas été à l'école. Nous sommes restés cloîtrés dans la salle à manger ou à la cave, nous attendant à entendre le camion maudit et les hurlements des SS. Dès qu'une voiture passait dans notre rue, j'étais paralysé de terreur et je m'accrochais à la main de ma sœur. Comment échapper à notre sort ? Personne, en dehors de cette famille, ne voulait de nous. Nous n'avions aucun papier, toutes les routes et les gares nous étaient interdites. Qui se serait soucié de secourir des enfants juifs pourchassés par les SS ? Nous étions en hiver. Maman Suzanne, au cas où les SS reviendraient, nous avait préparé un paquet de vêtements chauds, une paire de chaussures, un morceau de savon et un peu de nourriture. Elle

se souvenait que nos parents avaient eu très peu de temps pour rassembler leurs affaires.

Après quelques jours, papa Henri, tenaillé par l'angoisse, se rendit à la Kommandantur. Il demanda à voir Herr Hoffmann, le soldat allemand avec lequel ils avaient échangés leurs noms et quelques mots lorsqu'ils se côtoyaient en pêchant à la sortie des eaux sales de l'abattoir. Celui-ci lui avait conseillé de s'adresser à lui en cas de nécessité. Il se trouvait qu'il était le chef de la Kommandantur, ce qu'il n'avait jamais révélé à papa Henri ! Apparemment, il était au courant du fait que la famille Ribouveau nous cachait depuis 1942. Nous n'avons jamais su si cet officier appartenait à la Gestapo⁽¹⁾ ou à la Wehrmacht⁽²⁾.

– Ne vous inquiétez pas, lui dit Herr Hoffmann. Il ne leur arrivera rien. Ils ne sont pas en danger tant que je suis là.

Papa Henri, fut soulagé mais stupéfait que cet homme, qui lui avait paru tout à fait normal en vêtements civils, fût un haut gradé et responsable d'une organisation criminelle. On nous autorisa donc à retourner à l'école et papa Henri reprit son travail.

Pourquoi cet homme nous a-t-il, à ce qu'il semble, protégés ? Nous ne le savons jamais.

Quelques semaines plus tard, une femme très élégante, couverte de bijoux, vint nous rendre visite. Elle expliqua à papa Henri qu'elle était chargée de nous protéger et qu'elle devait nous conduire dans une cachette plus sûre, jusqu'à la fin de la guerre. Elle fit une mauvaise impression à papa Henri qui refusa de nous laisser partir avec cette inconnue.

– Vous avez tort, dit-elle à papa Henri. Ces enfants ne sont pas en sécurité avec vous. Les SS les trouveront facilement.

– N'insistez pas, Madame, répliqua Henri avec fermeté. Il l'a mise pratiquement à la porte.

Nous n'avons jamais su qui était cette personne ni comment elle avait découvert notre présence chez les Ribouveau. À quelle organisation appartenait-elle ? Nous ne le saurons jamais non plus.

Un jour de 1953, des amis de la famille Ribouveau, Josette et Lucien Zinc, étaient venus nous rendre visite. Au cours d'une promenade, ils se présentèrent à l'entrée du château pour le visiter. Il était 16 h 45. Le gardien leur dit que les visites se terminaient à 16 h 30. Plus possible de visiter au-delà de cette heure. Derrière eux, arriva un couple d'Allemands que le gardien autorisa à

(1) Gestapo SS, Geheime Staatspolizei: « Police d'Etat secrète »

(2) Wehrmacht, Armée allemande

entrer. Peut-être avaient-ils une réservation ou une autorisation spéciale ?

– Mais pourquoi pas nous ? s'indigna Lucien Zinc auprès du gardien.

– C'est l'ancien chef de la Kommandantur de Compiègne, M. Hoffmann, crut-il bon d'expliquer en levant les bras au ciel.

Lucien, frappé par cet épisode, en parla à Henri qui lui raconta alors comment il avait pêché avec cet homme au bord de l'Oise et aux étangs de Saint-Pierre en 1943 sans connaître sa véritable identité jusqu'à sa visite à la Kommandantur.

– Je suis persuadé qu'il a protégé Léon et Rachel. Ce n'est pas un hasard s'ils ont échappé à toutes les rafles pendant près de trois ans, pensa tout haut papa Henri.

Malheureusement, ce ne fut pas le cas de notre cousin Charlot et de vingt autres membres de notre famille.



Charles Malm, 1943

Chapitre 14

CHARLES, le petit CHARLOT

Le 19 juillet 1942, le même jour, à la même heure que lorsque mes parents furent arrêtés, une autre équipe de gendarmes s'acquittait de la même besogne scélérate envers mes oncle et tante Joseph et Madeleine Malmed. Ils habitaient rue du Puget, à dix minutes de vélo de notre appartement. Les deux familles entretenaient de bonnes relations. Oncle Joseph, de temps à autre, demandait des conseils de bricolage à Monsieur Baugis, Celui-ci l'aidait volontiers. Ce matin-là, à cinq heures, mon oncle et ma tante étaient venus, bouleversés et en pleurs, frapper à la porte de leurs voisins. Ils étaient encadrés par des gendarmes français et trois hommes en civil, vêtus du classique manteau de cuir et du chapeau noir. Joseph s'était jeté aux pieds des Baugis en les suppliant de s'occuper de Charles et en leur donnant la clé de leur maison. Ils ne savaient à qui d'autre confier leur petit garçon. Monsieur et Madame Baugis avaient accepté sans hésiter. Mon oncle Joseph, très ému, eut juste le temps de les embrasser avant d'être emmené avec sa femme sans même eu la possibilité de retourner à leur domicile pour embrasser leur fils qui dormait encore. Les hommes en civil les poussèrent brutalement dans le camion stationné devant leur porte.

Après leur départ, Madame Baugis s'était rendue aussitôt dans l'appartement de mon oncle et de ma tante pour récupérer le petit Charles. Il accompagna bientôt Yvette Baugis, âgée de vingt ans, à l'école Notre-Dame de Bon Secours, un établissement religieux, où elle était institutrice. Charlott l'accompagnait chaque jour dans sa classe. Monsieur et Madame Baugis avaient deux filles, Yvette et Rolande, et un fils, Roger. Tous les cinq travaillaient. Les Baugis se comportaient avec Charles comme s'il avait été leur propre enfant. Ils l'adoraient. Leur dévouement était semblable à celui que papa et maman Ribouleau manifestaient à notre égard. Monsieur Baugis travaillait également aux "Aérostiers" avec eux.

Le 19 janvier 1944, un voisin des Baugis aperçut des hommes en civil rôdant rue du Puget. Il était certain qu'il s'agissait de collaborateurs, nul doute sur ce point. Il pressentit qu'ils venaient chercher le petit Charles. Ce voisin enfourcha son vélo et se rendit au bâtiment des Aérostiers afin de prévenir Monsieur Baugis. Celui-ci avertit papa et maman Ribouleau. Après nous avoir conduits chez la tante Beauchard et une fois que René fût redescendu sain et sauf du camion des SS, papa Henri se préoccupa aussitôt de notre cousin.

– Va voir ce qui se passe chez les Baugis, dit-il à son fils.

René reprit sa bicyclette et se précipita rue du Puget. En arrivant à l'angle de la rue, il aperçut le camion maudit dans lequel il était monté un peu plus tôt. René roulait si vite qu'il ne put s'arrêter ni faire demi-tour sans paraître suspect et, craignant d'être reconnu, réfléchissant très vite, il rangea son vélo devant une maison voisine où un tas de bois de chauffage était entreposé sur le trottoir. Tournant le dos aux soldats, il transporta le bois du trottoir dans la cour de la maison. Heureusement, les propriétaires de cette maison étaient absents ! Le petit Charles n'était pas à la maison. Un voisin révéla aux SS, probablement par naïveté, qu'ils le trouveraient à l'école Notre-Dame-de-Bon-Secours. René vit le camion repartir et jugea plus prudent de rentrer rue Saint-Fiacre. Pendant que papa Henri retournait chez la tante Beauchard, les SS se rendirent dans la classe d'Yvette Baugis. Ils ouvrirent la porte brutalement et lui intimèrent l'ordre de les suivre, avec Charlot, jusqu'à la rue du Puget. Yvette, stupéfaite, se leva et essaya vainement de protester.

– Silence ! coupa brutalement un des SS. Vous cachez un Juif chez vous. Vous savez ce que vous risquez ?

Yvette se proposa comme otage :

– Je peux vous être utile ; je peux travailler, contrairement à cet enfant.

– Taisez-vous ! Vous n'avez pas de sang juif. Lui en a !

– Mais... Et ma classe ?

Ils sortirent au milieu d'un silence prémonitoire. Les élèves, effarés, se tenaient figés de stupéfaction et de peur. Lorsque Monsieur et Madame Baugis, qui étaient entre-temps rentrés chez eux, virent arriver leur fille avec Charlot, ils comprirent. Monsieur Baugis supplia les SS de laisser le petit garçon avec sa femme. Il se proposa en otage, comme l'avait fait sa fille, à la place du petit Charlot, m'ont raconté douloureusement Yvette Mathias et Rolande Alavoine toutes deux nées Baugis.

– Ce n'est qu'un enfant. Il n'a commis aucun crime. Laissez-le avec mon épouse et emmenez-moi, supplia Monsieur Baugis

– Très bien, lui répondit l'un des SS. Vous allez tous venir avec nous, avec le petit Juif.

Finalement, ils ne prirent que Charles. Madame Baugis lui prépara rapidement un ballot avec quelques vêtements, quelques gâteaux et des bonbons.

– Tiens, mon Charlot, c'est pour toi. Sois courageux, lui dit-elle d'une voix brisée en l'embrassant, elle le pressentait déjà, pour la dernière fois. Charlot est resté deux ans avec cette famille qui l'adorait. Le chagrin d'avoir perdu Charlot accompagna chaque membre de cette famille courageuse et pleine de bonté jusqu'à leur dernier jour.

Yvette ne voulait pas montrer son épouvante pour ne pas effrayer Charlot qui ne comprenait pas ce qui se passait et qui continuait à s'accrocher à elle. Un SS le saisit brutalement et le jeta dans le camion avec d'autres adultes qui venaient d'être raflés. Il venait d'avoir six ans.

Rolande Baugis, la plus jeune sœur, se lança à la poursuite du camion à bicyclette. Elle pédalait de toutes ses forces pour ne pas le perdre de vue. À un arrêt du camion, elle apprit du conducteur civil qu'ils allaient à Chantilly. Elle se rendit à la gare et prit le premier train en partance pour cette ville. Elle apprit, je ne sais comment, que le camion était parti pour Creil ou Drancy. Elle se rendit à Drancy, près de Paris, mais ne parvint jamais à pénétrer à l'intérieur du camp ni à obtenir le moindre renseignement. En fait, Charles quitta Creil dans le convoi N° 66 pour Auschwitz, le 20 janvier 1944, avec six cent trente-deux hommes, cinq cent quinze femmes et deux cent vingt et un enfants.

Je ne peux qu'imaginer le sort tragique qui fut celui de ce merveilleux petit garçon aux longs cheveux bouclés. Je sais que les enfants, séparés comme lui de leurs parents, portaient une étiquette avec un bout de papier sur lequel était écrit leur prénom. Il n'a pas dû passer plus d'une nuit à Creil. On entassait trente à quarante enfants par wagon avec soixante adultes. Selon Suzanne Birnbaum, une femme juive déportée dans le même convoi que Charlot et rescapée, on a su qu'ils étaient partis à six heures le jeudi matin pour arriver dans la nuit du samedi 22 au dimanche 23 janvier 1944, vers minuit et demi, à deux kilomètres d'Auschwitz. Ils avaient voyagé à près de cent par wagon, sans avoir rien à manger, avec trois seaux d'eau et deux baquets pour les besoins hygiéniques. Un petit garçon répétait continuellement :

– "Maman, je vais avoir peur. Maman, je vais avoir peur."

– Etait-ce Charlot ? A-t-il survécu au transport ? A-t-il été piétiné ? Est-il mort de chagrin ? De soif ? dans ces conditions atroces.

Les portes ne se sont ré-ouvertes que plusieurs jours après le départ du convoi. Il y a eu alors les ordres hurlés, les aboiements des chiens, les bagages

qu'on jette par terre sur la rampe. Les déportés, effrayés, aveuglés par la lumière crue des projecteurs, découvrirent l'enfer. Si Charlot a survécu à ces abominables journées, ce dont je doute, il s'est retrouvé seul, effrayé, au milieu de ces fantômes habillés en pyjamas rayés et des bourreaux armés de matraques, des soldats assenant des coups de crosse de tous côtés, des chiens furieux, dressés à mordre et à tuer, dans la nuit obscure et glaciale du camp d'Auschwitz-Birkenau en janvier 1944. Qu'a-t-il pu penser, si petit, face à ce monstrueux cataclysme ? A-t-il appelé ses parents qu'il espérait peut-être retrouver dans ce chaos ?

A-t-il pleuré ou supplié ? En avait-il seulement encore la force ? L'a-t-on frappé pour le faire taire ? L'a-t-on tué à coups de crosse ? L'a-t-on poussé dans une chambre à gaz, au milieu d'autres enfants et d'adultes nus et dés-humanisés, pour mourir dans l'horreur de ces corps qui se piétinent pour chercher un souffle d'air ?

J'espère, ardemment, qu'il n'aura pas eu le temps de réaliser ce qui lui arrivait. Lorsqu'il m'arrive de jouer avec mes petits-enfants, je pense souvent à ma propre enfance et au sort tragique qui a été réservé à mon cousin Charlot et à des milliers, voire des millions, d'autres enfants. Il m'est difficile de contenir mon chagrin. Je n'ai jamais osé parler de l'atrocité de sa mort avec mes enfants, devenus des adultes maintenant, ni avec mes petits-enfants. Je ne veux pas assombrir leur bonheur d'être libres et heureux.

Et cependant, il est important qu'un jour ils apprennent l'histoire de la Shoah et le sort inhumain qu'ont subi six millions de Juifs, parmi lesquels vingt membres de notre famille qui ont péri dans des conditions barbares.

La voix, les cris de Royallieu
Le camp et les bruits assourdissants
Qui hantent nos oreilles
Des cris et des cris de souffrance
Et de malchance auprès de ces gens
Entendez-vous ces voix assourdies
Et ces appels au secours
Comment ne pas les entendre
Ces cris effrayants
Qui glacent notre sang : je frissonne

La voix, j'entends une voix
Venant des chambres à gaz
J'entends le petit Charles
Qui crie et bouscule
Pour pouvoir respirer
Laissez-le vivre ce petit
Trop tard : il a succombé
Comment peut-on être si cruel
A travers cette vie
On est né c'est pour vivre
Et ne pas mourir

Une autre voix je l'entends bien
Oui c'est le petit Léon qui a quatre ans
Qui crie et pleure en espérant revoir
Ses parents. Mon pauvre petit,
Lui dit sa voisine, viens dans
Mes bras : je t'embrasse
Tout va bien, on est là
Souris à la vie, mon petit,
On te protégera

J'entends des voix, plusieurs voix
Des cris de joie. Comment est-ce possible ?
Des gens sont sortis de l'hospice
Ils sont heureux, ils chantent et dansent
Enfin.
[Audrey Marcou]



Le soupirail de la cave du 17, rue Saint Fiacre, 1985

Chapitre 15

La Libération

Le 6 juin 1944, les Alliés débarquent en Normandie. L'espoir gonfle les cœurs. La victoire semble proche. Papa Ribouleau, qui se frotte les mains et arbore un grand sourire, ne cesse de nous répéter que la guerre sera bientôt finie. Les Allemands réquisitionnent les écoles qu'ils transforment en hôpitaux pour leurs soldats blessés. Enfin, l'ennemi était à son tour confronté aux horreurs de la guerre qu'il avait provoquée. Ils peignent sur les toits des écoles de grandes croix blanches. Notre école est transférée rue des Sablons, dans un petit immeuble dont les appartements ont été transformés en salles de classe. Les cours se poursuivent, tant bien que mal, souvent interrompus par des alertes prévenant de l'arrivée de l'aviation alliée. Nous courons alors nous réfugier dans des abris, construits sur les trottoirs ou sur des terrains vagues. Nous sommes tous très disciplinés, conscients du danger. Quelques-uns pleurent. D'autres ferment les yeux, terrorisés par le fracas des bombes qui tombent à proximité de nos abris. Étrangement, nous sommes heureux de ces bombardements fréquents signifiant que les Alliés progressent. Les troupes alliées se rapprochent de Compiègne, paraît-il. Bientôt, nous serons libérés. Enfin, nous l'espérons.

L'aviation alliée mitraille et bombarde continuellement. Elle vise en particulier les gares de Compiègne et de Rethondes, les dépôts de la SNCF (Société Nationale des Chemins de Fer) afin de paralyser le trafic ferroviaire et routier de l'ennemi. Notre maison n'est qu'à quelques kilomètres de la gare. Les avions volent très haut afin d'éviter de se faire abattre par la DCA allemande (Défense Contre Avions).

Plusieurs fois par nuit, des vagues de bombardiers se dirigent vers l'Allemagne. Les sirènes, nous signalant l'approche d'un bombardement, hurlent. Nous dévalons les escaliers quatre à quatre et courons au fond du jardin. Papa Henri a creusé devant le poulailler une profonde tranchée recouverte de terre, le tout caché par des branchages. Quelques hautes marches, taillées dans le sol, permettent de descendre dans cet abri. Nous nous asseyons sur des

petits bancs en bois, avec une étrange impression de sécurité. Il est probable que nous n'étions guère protégés. Un vieux buffet bas contient des boîtes de conserve et des bouteilles d'eau. Papa Henri doit rester courbé pour ne pas cogner sa tête au plafond trop bas. Personne ne bouge. Nous sommes paralysés par la peur. Lorsque les bombes sont lâchées, un bruit de tissu déchiré sèchement se fait entendre. Il semble qu'elles mettent un temps infini à atteindre leur but et exploser. Une dizaine de secondes, en fait.

C'est effrayant car nous ne savons jamais où elles vont tomber. Malgré la peur, nous savons que les armées de libération sont proches. Nous allons bientôt voir disparaître les soldats allemands, ces "doryphores", et revoir enfin nos parents.

Nous dormons souvent habillés, réveillés en sursaut par la sirène qui nous arrache d'un sommeil agité. La nuit, nous n'avons pas toujours le temps d'atteindre l'abri de jardin. Nous nous réfugions alors à la cave où nous retrouvons nos voisins du rez-de-chaussée, la famille Clausse.

Des chaises sont placées là pour les dames. Les hommes restent debout. Papa Ribouleau nous positionnait l'étagage qu'il avait construit pour Rachel et moi. Non loin de nous, des rats furètent au milieu des pommes de terre empilées contre le mur. Je crois que ces bêtes répugnantes inquiètent davantage ma sœur que les bombes qui explosent non loin de nous ! Nous restons entre quinze et trente-cinq minutes, parfois davantage, recroquevillés sur nous-mêmes dans l'obscurité. Quand sonne la fin de l'alerte, nous regagnons l'appartement, soulagés, pour redescendre parfois deux à trois fois dans la même nuit, dès qu'une nouvelle vague d'avions survole Compiègne. Dans la journée, nous voyons passer au-dessus de notre ville des fusées V1 et V2 faisant un bruit assourdissant et très particulier, entre sifflement et bourdonnement. C'est vers la fin de l'occupation que nous apprenons que ce sont des armes de guerre. Ces engins, volant sans ailes, crachent le feu et sont destinés à tuer. Ils se dirigent vers Londres, nous dit-on. Parfois, ils explosent avant d'atteindre leur destination. Nous craignons toujours qu'un tel accident ne se produise au-dessus de notre quartier. La ville de Creil, située à une trentaine de kilomètres de Compiègne, a été pratiquement détruite par les bombardements alliés dont l'objectif était de rendre inutilisable les rampes de lancement de V1 et, plus tard, de V2, stockées dans des carrières avoisinantes.

Début août 1944, les bombardements alliés s'intensifient. Le 5 août, vingt-quatre bombardiers, en quatre vagues successives, lâchent leurs bombes sur le quartier de la gare de Compiègne dans un fracas épouvan-

table. Il est dénombré quatre-vingt-sept points de chute. La ville est plongée dans les ténèbres, noyée dans une fumée épaisse où se mêlent la terre et les cendres sur plusieurs mètres de hauteur. Nous apprendrons plus tard qu'il y a eu trente-sept tués et plus de cent blessés dans les maisons voisines. Des familles entières sont enfouies sous les décombres. C'est la triste rançon de la guerre.

Trois jours plus tard, les avions alliés attaquent le terrain d'aviation de Margny, ce même terrain où avait atterri Hitler après avoir donné l'ordre de détruire le centre-ville de Compiègne. Le lendemain, deux cents internés du camp de Royallieu réparent, sous la garde des SS, les voies ferrées détruites à la suite d'un bombardement récent lorsqu'une escadrille alliée largue une centaine de bombes au même endroit. Les internés tentent de se mettre à l'abri mais les soldats allemands qui les surveillent les en empêchent en leur tirant dessus. Ils tueront une dizaine d'hommes. En tout, une soixantaine d'internés périssent sous les bombes et les balles de fusil. Sous le fracas du bombardement, quelques-uns parviennent à s'enfuir, aidés par des civils courageux.

Les transports par voies ferrées à partir de Compiègne sont temporairement interrompus. Les avions de chasse alliés attaquent les locomotives. Pourtant, le 17 août 1944, les Allemands parviennent à faire partir un dernier convoi. Deux résistants courageux empêchent son départ le 14 août en sabotant les voies de chemin de fer. Les internés de ce convoi sont alors transférés par camion, au carrefour Bellicart en forêt de Compiègne, où les attend le sinistre train. Ce sera le dernier départ. Les déportés sont entassés à plus de cent dans les wagons, comme dans les précédent convois. Ils passent quatre jours sans eau ni air, par une chaleur torride. Parmi eux, de nombreux cadavres. Les survivants de ce transport infernal piétinent les morts. Ils pataugent dans leurs excréments. Très peu atteignent vivants le camp de concentration de Buchenwald. Peu seront encore vivants à la libération du camp le 11 avril 1945, par les troupes américaines commandées par le Général Patton.

Le 25 août 1944⁽¹⁾, un autre convoi est formé mais il est stoppé le 26 août par l'action des cheminots français. Le train est détourné à l'insu des Allemands de la voie de Péronne —Montdidier vers les troupes anglaises. Les gardiens allemands s'enfuient. Les soldats britanniques forcent les portes des wagons et libèrent les déportés.

À Compiègne, c'est la débandade de l'armée allemande en retraite. Ils se sauvent le plus vite possible. Ils volent des bicyclettes sur leur passage pour

(1) Jour de la Libération de Paris

s'enfuir plus rapidement. Papa Henri se fait soustraire la sienne et, indigné, se présente à la Kommandantur pour porter plainte.

– Prenez un vélo devant la porte ! lui répond-on. Abasourdi, il en choisit un au hasard et rentre vite à la maison, réalisant qu'il aurait pu se faire fusiller en accusant l'armée allemande de vol !

Les jours précédant la Libération, les bombardements sont remplacés par un échange de canonnade entre les Américains qui avancent sur la rive gauche de l'Oise et les Allemands qui font retraite sur la berge opposée. Nous sommes au milieu, nous craignons les obus égarés passant au-dessus de nos têtes. Plus personne ne sort de chez soi. Nous vivons vingt-quatre heures sur vingt-quatre à la cave. Nous apprenons par Radio Londres, que nous écoutons chaque soir, et par les tirs d'artillerie incessants que les Forces Alliées sont proches. Les journées s'écoulent et nous paraissent interminables. Quand serons-nous enfin libérés ?

On parle d'une contre-offensive de l'ennemi ? Nous le craignons.

Le 30 août, les Allemands dynamitent des véhicules, des immeubles et des abris où se trouvent leurs caches de munitions. Des Compiègnais sont tués. Papa et maman Ribouleau ont installé des matelas dans la cave où nous passons d'interminables journées et de longues nuits. Il est difficile de dormir dans ce lieu humide et malodorant, avec le peu d'air frais pénétrant par le petit soupirail au ras du trottoir. Nous utilisons des pots de chambre pour les besoins hygiéniques. Nous n'osons plus remonter à l'appartement. Nous n'avons plus de nourriture.

Le 31 août 1944, le silence le plus complet règne sur la ville. Ce jour-là des monceaux de documents, sans doute compromettants pour les collaborateurs, sont brûlés à la mairie et à la préfecture. Le vent souffle par rafales, accompagné de violentes averses de pluie. Puis le soleil fait son apparition. Les canonnades ont cessé. Vers deux heures du matin, nous entendons les claquements secs de coups de fusil. De notre cave, nous distinguons des bruits de pas. Ce ne peuvent être que des soldats ? Les pas sont amortis comme par des semelles de caoutchouc, ce qui nous surprend. Nous sommes habitués, depuis quatre ans, au claquement des chaussures et des bottes de l'occupant. Chacun à leur tour, les adultes se haussent à la hauteur du soupirail situé au niveau du trottoir sur la rue et au ras du plafond de la cave. A qui donc appartiennent ces chaussures ? Qui oserait d'ailleurs sortir à cette heure malgré le couvre-feu ? Nous ne pouvons voir que les souliers, ce qui ne nous permet pas d'identifier ceux qui les portent. Nous nous en doutons cependant.

– Est-ce que ce sont les Américains ? demande René.

– Je ne sais pas. Ça ne peut être qu'eux, chuchote papa Henri.

Nous n'osons pas les interpeller. À l'aube, enfin, ne pouvant plus résister à la curiosité et à l'angoisse, papa Ribouleau décide d'aller aux nouvelles. De la rue, il nous crie : « Ce sont les Américains ! Les Américains sont là ! » À 4 h 45 du matin, les avant-postes de la 28^e division américaine, arrivés par la forêt, entrent dans Compiègne par le boulevard Gambetta, devenu depuis le boulevard des États-Unis. Des chars descendent l'avenue Royale. Des drapeaux se déploient aux fenêtres. Les cloches des églises sonnent à toute volée. Une vaste clameur monte du cœur de la ville et se répand tout alentour.

– Ils sont là ! hurle Marcel.

Les Américains sont là, en effet. Les chars, les camions qui tirent des canons, les jeeps, défilent rue de Paris, à une centaine de mètres de notre immeuble. Nous courons en criant, en pleurant de joie pour les voir passer.

Est-ce possible ? Est-ce un rêve ? Compiègne est libérée le 1^{er} septembre 1944. Les soldats, de la tourelle de leurs chars, de leurs jeeps, de leurs camions, nous jettent des tablettes de chocolat et des chewing-gums, friandises nouvelles pour nous. Nous voulons les toucher, les étreindre, ces soldats qui nous libèrent des monstres nazis. Après plus de cinq ans sous le joug d'un Occupant brutal, cinq ans de misère, de peur, de faim et de désespoir, il est difficile de croire à la liberté.

Des personnes qui se connaissent à peine tombent dans les bras les uns des autres. Chacun épingle sur sa veste ou son corsage des petits drapeaux tricolores confectionnés en cachette durant l'Occupation. La Marseillaise retentit, à chaque coin de rue. Nous sommes bel et bien libérés !

– Léon ! Nos parents ! Ils vont bientôt revenir, me dit Rachel en m'étreignant de toutes ses forces. Nous éclatons en sanglots, incapables de nous contenir plus longtemps. Tant le bonheur nous submerge.

– C'est fini, les enfants, c'est fini, répète Suzanne d'une voix apaisante. Le cauchemar est terminé. Nous allons enfin revivre. Une joie immense nous inonde. Je tremble de la tête aux pieds, secoué par un rire nerveux et des larmes irrépressibles.

Pour la première fois depuis que l'on nous a volé nos parents, le 19 juillet 1942, plus de deux ans déjà, je n'ai plus peur !

Chapitre 16

Ils ne reviendront pas

Des centaines de chars énormes, de jeeps et de camions bondés de soldats américains passent des heures durant. Tous les enfants du quartier courent le long des files interminables de véhicules. Entre les convois se presse une foule en liesse. Compiègne est enfin libérée ! Les Alliés poursuivent leur offensive victorieuse. La guerre touche à sa fin. Mais Hitler s'obstine encore. Peu à peu, la vie reprend et l'espoir renaît. Rachel et moi nous réhabitons lentement à mener une vie normale. Nous ne sursautons plus au moindre bruit suspect et nous n'avons plus à guetter les pas dans la rue ou dans l'escalier ni à craindre les dénonciations. Nous espérons avec une impatience mal contenue le retour de nos parents. Ils vont apparaître, d'un instant à l'autre, sans doute amaigris, malades peut-être, mais vivants. Comment pourrait-il en être autrement ? Nous n'avons pas reçu de leurs nouvelles depuis cette carte si précieuse de Drancy sur laquelle ma mère demandait quelques objets il y a presque trois ans. Pourtant, nous les attendons toujours, nous espérons leur retour.

L'Allemagne nazie n'est pas encore vaincue, nous dit papa Henri. Hitler ne devrait pas tarder à demander un armistice. Les villes allemandes sont bombardées sans relâche. C'est encore trop tôt pour se réjouir. Les trains ne roulent plus. Les routes ne sont pas sûres. Nous avons cependant bon espoir que d'ici quelques semaines, les déportés rentreront chez eux.

Je respire profondément, la joie au cœur, en écoutant papa Henri nous rassurer. Le lendemain de la libération de Compiègne, nous sommes montés dans l'appartement de nos parents, chose que nous n'avions pas faite depuis leur départ. Nous l'avons retrouvé intact. Les meubles, leurs vêtements, quelques albums de photos : tout est là. Avec Rachel, nous avons passé des heures à regarder les photos. Les larmes coulent. J'avais moins de cinq ans quand nous avons été séparés. Je crois me souvenir de mon père, si grand, me semblait-il, si solide, et de ma mère, si jolie, avec sa longue tresse. Leurs visages s'étaient

peu à peu effacés de ma mémoire, mais je les retrouve sur ces photos défraîchies. J'entends leurs voix, leurs rires, les chansons que ma mère me chantait à l'époque où elle était heureuse. Le soir, je suis si impatient de les revoir que je n'arrive pas à m'endormir. Peut-être seront-ils là demain ou après-demain ? Je me demande si j'oserai courir et sauter dans leurs bras. Sans doute seront-ils épuisés par leur long voyage. Je m'approcherai d'eux, tout doucement, j'envelopperai leurs jambes de mes petits bras et je me blottirai là simplement. Nous resterons longtemps serrés ainsi, ma tête levée, à nous regarder, sans parler. Plus tard, je m'installerai sur les genoux de papa, la tête sur sa poitrine et je serai en paix. Il caressera mes cheveux. J'attends ce jour avec impatience. Je l'ai attendu si longtemps. Retrouver mes parents, tel que je me l'imaginais, n'aura été qu'un rêve. J'attendrai ce moment jour après jour. Je l'attends encore et l'attendrai tout au long de ma vie.

Notre oncle Charles Blum, le frère aîné de ma mère, rentre d'Allemagne en avril 1945, cinq ans après avoir été fait prisonnier. Grâce à son faux nom, "Blumi" au lieu de Blum, il a pu échapper à la Shoah. Son emploi chez le menuisier allemand lui a assuré une protection pendant la durée de sa captivité. Il travaillait à l'extérieur du camp, à Cologne, et rentrait chaque soir pour manger et dormir avec les autres prisonniers. Quelques jours avant la libération du camp, qu'il savait imminente, il se cacha dans la grange de son employeur craignant les réactions violentes des soldats allemands vaincus. De retour en France, il se rendit aussitôt à Saint-Quentin, où il avait laissé sa femme et ses deux filles. Il retrouva Hélène, sa nièce, la fille aînée d'Ida Gerbaez, une des sœurs de mon père. Elle lui apprit que sa famille s'était réfugiée au sud de la France, à Lalinde, en Dordogne, depuis 1940 et qu'une grande partie de la famille avait été déportée, personne ne savait où.

Lorsque la France fut envahie par les troupes allemandes, tante Sarah Blum, née Malmed, la sœur cadette de mon père, se rendit à Paris avec sa mère (Boubé) et sa fille Madeleine. De là, elle conduisit la camionnette pleine de marchandises et se dirigea vers le sud de la France sans destination précise. À cette époque, on voyageait très rarement, à moins d'être très aisé financièrement. Elle se procura très difficilement du carburant au cours de ce périple. Elle s'arrêtait dans les fermes pour demander de la nourriture en échange de quelques vêtements. Après deux à trois jours de voyage sur de mauvaises routes, elle décida de s'arrêter en Dordogne. Elle parvint ainsi jusqu'à la petite ville de Lalinde où elle trouva un garage et put dissimuler son véhicule et son contenu. La mairie du village lui obtint un logement. Grâce aux

services de recherche de la Croix-Rouge, elle retrouva sa fille aînée, Rachel, qui avait été évacuée par son école. Tante Sarah, sa mère Rivka (Boubé) et les deux filles partagèrent une seule pièce et survécurent ainsi pendant près de cinq ans en vendant petit à petit les marchandises qu'elles avaient heureusement empilées dans la camionnette au départ de Saint-Quentin. Bien avant la fin de la guerre, oncle Zelman, frère aîné de mon père, accompagné de son fils Jacques, rejoignit tante Sarah Blum. Zelman et sa famille étaient restés à Paris au début de l'Occupation. Lors d'une rafle, Sarah, l'épouse de Zelman, ne pensant pas que les femmes seraient inquiétées, insista pour rester dans l'appartement avec leurs deux filles. Elle envoya son mari et son fils se cacher dans une chambre de bonne de l'immeuble où ils habitaient. La location de cette pièce, au sixième étage, n'était pas connue des autorités. Sarah fut arrêtée le 16 juillet 1942 lors de la Rafle du Vélodrome d'Hiver, connu sous le nom de « Vel' d'Hiv' », avec ses deux filles, Ida et Sonia. Sarah et sa fille Sonia furent déportées par le Convoi n° 13. Ida, à l'âge de treize ans, fut embarquée dans le convoi n° 16 de Pithiviers. Quant à Zelman et Jacques, ils réussirent à passer en zone dite libre et à gagner la Dordogne où ils retrouvèrent tante Sarah Blum. Peu après leur arrivée, ils furent dénoncés. Les gendarmes français les arrêterent et les emmenèrent dans un centre de tri, puis dans le camp de concentration de Rivesaltes où ils restèrent deux mois. Il faisait très froid cet hiver là. Ils étaient parqués dans un ancien entrepôt de locomotives. Ils furent ensuite transférés au camp d'Arles-sur-Tech. Jacques était responsable du nettoyage des bureaux le soir. Sur l'un de ces bureaux se trouvait un carnet de permission de sorties, ainsi que les tampons. Il fabriqua deux faux permis, un pour son père et un pour lui. Son père refusa de partir immédiatement, de peur d'être fusillé. Quant à Jacques, il s'évada sur-le-champ. Il se rendit à Agen, chez un ancien ouvrier de son père, où il resta quelque temps. Puis il se rendit en Espagne, un pays soi-disant "neutre", sous la dictature de Franco. Il surmonta les difficultés rencontrées au passage des Pyrénées aidé d'un passeur en échange d'une somme très élevée. Depuis l'Espagne, il rejoignit les forces alliées en Afrique du Nord. Jacques nous a raconté qu'une femme et sa fille qui faisaient partie de cette marche difficile dans les Pyrénées ne purent continuer tant elles étaient épuisées. Le passeur dû les abandonner dans la montagne. Avant de pouvoir contacter les Forces Alliées, Jacques fut arrêté par les autorités espagnoles et emprisonné pendant deux mois. Il fut libéré par des représentants du consulat américain en échange d'un sac de farine ! Il s'engagea dans l'armée française qui le fit passer au Maroc. Son père, Zelman, avait entre-temps réussi à s'échapper du camp où il était interné, grâce à la

fausse permission de sortie que Jacques lui avait fabriquée. Il rejoignit une nouvelle fois sa sœur cadette à Lalinde, où il resta caché jusqu'à la Libération. Mes autres cousins avaient connu des destins tout aussi mouvementés. Salomon passa les cinq années de l'Occupation dans le sud de la France, dans des maisons d'enfants et de nombreux foyers. Sa mère et son second mari, Joseph Borowicz, furent hélas déportés à Auschwitz-Birkenau en février 1944 par le convoi N° 69, d'où ils ne revinrent pas.

Jean, Georges, Hélène et Maurice, accompagnés de leurs parents, Ida et Abraham Gerbacz (Gerbaez), se cachèrent dans le département du Gers, chez des cultivateurs. Abraham fut arrêté sur le chantier où il travaillait. Une fois encore, ce furent des gendarmes français qui se chargèrent de cette triste besogne. Il fut déporté par le convoi N° 51 en direction de Majdanec. Il n'en revint pas.

Peu après la signature de l'Armistice, Sarah Blum, apprenant par la Croix-Rouge que son mari Charles était revenu sain et sauf d'Allemagne, le rejoignit à Saint-Quentin. Après ces heureuses retrouvailles, oncle Charles se rendit dans le Gers pour récupérer Ida et ses quatre enfants, Hélène, Jean, George et Maurice et les ramener à Saint-Quentin.

Lorsqu'ils furent tous réunis, ils entreprirent des recherches auprès des services administratifs de Compiègne afin de retrouver les autres membres de la famille. On leur indiqua qu'une famille, les Ribouveau, avait caché et protégé, depuis 1942, Rachel et Léon Malmed, sans autres renseignements concernant les autres membres de la famille. Oncle Charles se mit en relation avec papa et maman Ribouveau. Leur première entrevue fut le point de départ d'événements qui bouleverseront radicalement le déroulement de la vie de ma sœur et la mienne.

L'armistice fut signé le 8 mai 1945. Compiègne, comme toutes les villes de France, célèbre la victoire. Les cloches de toutes les églises sonnent à toute volée avec allégresse. Les Compiégnois ainsi que toute la population française est en liesse. On danse dans les rues. On s'embrasse. Une cérémonie se tient à la clairière de l'Armistice, là où Hitler avait été présent à la lecture de la capitulation de la France en juin 1940. Un grand feu tente d'effacer les vestiges douloureux de ces cinq dernières années. René Ribouveau et sa fiancée Cécile rejoignent la foule et dansent place de l'Hôpital Général. Le bonheur illumine les visages. Les années sombres sont derrière nous. Les "doryphores"⁽¹⁾ se sont enfuis. La vie reprend, comme les bourgeons se montrent au printemps.

(1) Les soldats allemands étaient haïs. Trois noms péjoratifs pour les désigner étaient utilisés : les doryphores, les Schleus, les boches.

Pourtant, nos parents ne sont toujours pas revenus. Dès le mois de décembre 1944, oncle Zelman a reçu une fiche de Drancy indiquant que son frère Srul et sa femme Chana, ainsi que Joseph et Madeleine Malmed, avaient été déportés, sans aucune précision sur leur destination ni sur leur sort. Au fil des mois, l'horrible vérité commence à se préciser. Les camps sont maintenant libérés. Le monde entier découvre avec horreur les images des monceaux de cadavres nus empilés dans des fosses, les tas de cendre de corps brûlés, les visages exsangues des morts-vivants ressemblant à des pantins désarticulés, les corps squelettiques et décharnés qu'on a entassé pêle-mêle dans ces horribles charniers que sont les camps : Auschwitz, Majdanec, Mauthausen, Buchenwald, Dachau, Ravensbrück et des dizaines d'autres. La litanie de la barbarie commence sa ronde infernale. Les premiers déportés rentrent au printemps 1945. Ils reviennent d'un autre monde, un enfer inimaginable dont peu connaissaient l'existence. Les familles se pressent dans les gares de la capitale et aux abords de l'hôtel Lutétia, à Paris, devenu un centre d'accueil vers lequel convergeaient les familles à la recherche d'éventuelles informations sur des proches. Les parents de déportés crient le nom des leurs, tendent une photo aux rescapés qui reviennent de l'enfer. Ils écartent ces mains tendues d'un geste fatigué et désespéré. Comment faire comprendre que, là-bas, dans cet ailleurs duquel, par miracle, ils reviennent, il n'y avait ni noms, ni figures humaines. Ils arrivaient; ils disparaissaient. Il y avait seulement des numéros, des bagnards hagards en pyjamas rayés, des ombres vêtues d'oripeaux, des esclaves déshumanisés du, soit disant, Grand Reich.

Personne ne nous a dit ce qu'il était advenu de nos parents. Suzanne et Henri Ribouleau ont tenté des démarches auprès de la Croix-Rouge. Elles sont hélas restées vaines. Je me souviens du regard compatissant des voisins, et des "Pauvres enfants..." murmurés sur notre passage. Ni Rachel ni moi n'évoquions ensemble ces moments douloureux. Nous nous demandions pourtant ce que nous allions devenir si nos parents ne revenaient pas. D'ailleurs, nous ne pensions pas un seul instant qu'ils ne reviendraient pas. La protection de 1942 à 1945 de la famille Ribouleau nous avait toujours semblé provisoire, bien que nous ayons toute leur affection. Nous devenions de plus en plus inquiets au fil des jours. Nous avons fini par cesser d'attendre nos parents, mais sans jamais nous résigner à leur disparition. Je me disais qu'ils ne pouvaient faire partie de ces photos de déportés qui commençaient à apparaître dans les journaux à nouveau publiés. Non, ces automates aux visages émaciés, aux jambes d'où la chair avait disparu, aux crânes rasés, aux yeux enfoncés dans des

cavités profondes ne pouvaient pas être nos parents. Non, impossible ! Nos parents n'avaient pas changé. Ils avaient sans doute été emmenés en Russie. Les rumeurs les plus folles sur le sort des déportés circulaient. Étaient-ils retournés en Pologne, leur pays natal ? Étaient-ils égarés dans les décombres de l'Allemagne en ruines ? Peut-être avaient-ils perdu la mémoire à la suite des sévices subis ? J'ai longtemps conservé cet espoir. Je n'arrivais pas à me résoudre à l'idée qu'ils ne reviendraient pas et qu'ils pouvaient avoir disparu dans des conditions si atroces, si barbares.

Aujourd'hui, de mes parents, il me reste une jolie montre en or à gousset qui a appartenu à mon père. De temps à autre, je la touche, je l'admire en pensant à papa qui l'a portée, qui l'a si souvent remontée et consultée. Mes yeux s'embuent et je la remets dans son étui de cuir, en attendant un impossible retour. De mon père, depuis toujours, je porte la chevalière qui était la sienne. Ma sœur Rachel possède aussi quelques vestiges des biens de nos parents, tout ce qui subsiste d'eux, avec quelques photos prises aux temps heureux. On leur a volé non seulement leur avenir, leurs enfants, leurs cheveux, leurs dents, leur vie, mais on a brûlé leurs corps et peut-être même fertilisé les champs du Reich avec leurs cendres.

Comment pourrais-je jamais accepter une telle fin ?

Le 9 juillet 1947, un acte de disparition, délivré par le ministère des Anciens combattants et Victimes de guerre de France, entérine les faits. Ils sont déclarés "absents" et, à l'issue de cinq ans, un jugement déclaratif de décès est rendu. Nous apprenons incidemment qu'ils ont été déportés le 29 juillet 1942 au camp d'Auschwitz, en Pologne, leur pays de naissance.

Le 27 octobre 2009, soixante-sept ans après la déportation de mes parents, je reçois une lettre du Service international de recherches, à qui je m'étais adressé afin d'obtenir des renseignements sur la disparition de mes parents. Cette lettre me fait savoir que mon père a été immatriculé à son arrivée au camp de concentration d'Auschwitz-Birkenau sous le « numéro 54315 ». Cette correspondance m'indique également qu'il était encore en vie le 1^{er} juillet 1944. Auschwitz fut libéré par l'armée soviétique le 24 janvier 1945, sept mois plus tard. Quant à ma mère, elle n'a pas été immatriculée. On peut penser qu'elle est décédée durant le transport de Drancy à Auschwitz ou gazée et brûlée dès son arrivée. Ils avaient quitté la Pologne, leur pays natal, pour un meilleur avenir. Ils avaient été accueillis dans ce pays chaleureux, la France, où ils avaient vécu dix années de bonheur. Ils s'étaient mariés et avaient mis au monde deux enfants qu'ils adoraient.

Ils ont été brutalement réexpédiés en Pologne comme esclaves. Ils y ont péri

d'une mort ignoble administrée par des assassins d'une sauvagerie qui ne s'explique toujours pas de nos jours.

Chapitre 17

Être juif

J'ai détesté être juif. Je ne comprenais pas, d'ailleurs, ce que signifiait être juif. Je ne percevais pas non plus la différence entre une personne juive et une personne non juive. Je n'en voyais aucune.

Où avais-je entendu dire que les Juifs avaient été responsables de la mort de Jésus-Christ ? Je ne m'en souviens pas. Je ne savais même pas qui était ce "personnage". Quel rapport avait-il avec moi ? Le peuple juif avait dû commettre un crime d'une gravité abominable pour susciter une telle haine, un tel besoin de vengeance inassouvie, apparemment, depuis 2000 ans.

Tout ce dont j'avais conscience, c'est que le simple fait d'être juif avait été à l'origine de l'assassinat de mes parents. J'avais à peine cinq ans lorsqu'ils furent emmenés par des gendarmes. Cet événement restait traumatisant. J'avais eu la chance de retrouver un nid plein d'amour et, après quelques mois, je m'étais enfin habitué à mon nouvel environnement. À l'époque, j'ignorais que mes parents avaient été déportés simplement parce qu'ils étaient juifs. C'est à l'âge de six à sept ans en 1944, lorsque les SS venaient nous arrêter à notre tour, heureusement sans parvenir à leurs fins, que j'ai réalisé que ces mots "Juifs", "Israélites" ou "Jude" signifiaient "mauvaise nouvelle" et même "grave danger". À partir de 1942, nous avons passé presque trois ans dans une peur constante, qui s'amplifia jusqu'à la fin de la guerre. Nous avons échappé aux arrestations, et probablement à la mort, à plusieurs reprises. L'espoir de rester libre et vivant était pratiquement nul. Je me souviens du sac de vêtements que maman Suzanne nous avait préparé au cas où les SS viendraient nous arrêter. Les mots « Juifs, Israélites », auxquels je pensais constamment, étaient désormais associés au malheur, au danger et à la mort. Encore une fois, je me demandais ce que les Juifs avaient commis pour provoquer de telles représailles. Je n'osais pas poser la question.

Quand j'ai su que mes parents ne reviendraient pas, je n'ai plus voulu être associé au mot « Juif ». Je ne souhaitais pourtant pas non plus devenir catholique comme papa et maman Ribouleau, bien qu'ils ne fussent pas pratiquant. Je ne voulais simplement plus être juif. J'avais en aversion l'expression de commisération qui s'affichait sur le visage de ceux qui me regardaient, apitoyés, ou même qui s'adressaient à moi avec de bonnes intentions et sans hypocrisie. Cela me dérangeait. Je voulais être "normal", me fondre dans la masse ordinaire du monde. Je sentais que j'étais "différent", mais pas de la façon qui me convenait. Je n'aimais pas l'expression affligée des adultes me disant: « Pauvre enfant! ». Bien sûr, tous étaient pleins de compassion à mon égard. Mais ces mots me plaçaient dans une situation psychologique désagréable. Je ne m'y suis jamais habitué ni résolu. Je me souviens avoir évité certaines personnes qui prononçaient ces phrases équivoques, empruntées d'une commisération qui me paraissait parfois douteuse.

La guerre finie, je commençais à vivre une vie presque normale. Avec ma sœur, nous attendions toujours nos parents et nous nous demandions ce qu'il adviendrait s'ils ne revenaient pas. J'eus l'occasion de rencontrer d'autres familles juives rescapées. Il en restait très peu à Compiègne. Certaines tenaient un commerce. Nous discussions assez peu de ces horribles événements avec ces personnes, sans doute pour ne pas éveiller les émotions que nous gardions encore cachées. Beaucoup d'entre eux portaient un sentiment de culpabilité d'avoir survécu, alors que nos parents et tant d'autres avaient péri. Lorsque quelqu'un me faisait une remarque sur mes origines juives, je me figeais, j'étais paralysé. Je ne pouvais plus penser, parler, bouger. Je rougissais. J'avais honte. Mais pourquoi? Oui, pourquoi? Durant de nombreuses années, je n'ai pas réussi à me libérer de ce « mal-être ». J'avais maintenant besoin de m'épanouir dans tout ce que j'entreprenais et de prouver que le « pauvre enfant » était capable de construire sa vie comme tout le monde. En matière d'éducation, je n'avais aucun modèle parmi ma famille ou mes amis. Autour de moi, presque tous entraient dans la vie active après le certificat d'études, à 14-15 ans. C'était ainsi à cette époque. Cependant, je songeais à faire des choix, basés sur une compréhension néanmoins très limitée du système éducatif.

Au cours de mon adolescence et durant les vingt huit mois passés sous les drapeaux dans les forces aériennes françaises, je n'ai pas été confronté à l'antisémitisme, sans toutefois me sentir vraiment en sécurité. Par atavisme, je me tenais sur mes gardes. Peu de temps après avoir été démobilisé, en 1963,

j'acceptai une offre d'emploi d'une importante société de production de pneus à Clermont-Ferrand. Cette ville est située dans une très belle région au centre de la France.

L'usage, pour les nouveaux techniciens, était de faire des stages de six à douze mois avant d'être affectés dans l'un des nombreux services d'*engineering*. Parmi les employés travaillant dans le même bureau où j'avais été placé se trouvait un individu âgé d'une trentaine d'années. Il découvrit, je ne sais par quelle circonstance, que j'étais juif. Plusieurs fois par jour, il profitait de ce que nous étions seuls dans le bureau pour susurrer des insultes telles que: "T'es un youpin!", "Sale juif!", "Y'en a un parmi nous!". Lorsque d'autres personnes étaient dans les parages, il se contentait de me regarder avec insistance pour me déstabiliser et me mettre mal à l'aise, ce qu'il réussissait parfaitement bien. J'étais à nouveau paralysé, incapable de réagir. Je n'ai jamais parlé de ces moments pénibles à mon responsable de service. Je pensais qu'il ne s'en soucierait pas et, de plus, je ne voulais pas qu'on sache que j'étais juif. Bien sûr, j'avais tort. Je me suis fait du mal et ai probablement rendu un mauvais service à mon employeur en ne dévoilant pas les agissements de cet employé raciste et minable.

Avec le recul du temps, je suis persuadé que ma décision d'émigrer aux États-Unis fut inspirée par l'espoir que, là-bas, être juif serait accepté, qu'un Juif était une personne comme n'importe quelle autre. Après avoir vécu en Amérique depuis 1964, je sais que mon intuition était juste. Je n'ai jamais eu l'impression que mes origines avaient la même importance qu'en France. Pas une seule fois, depuis mon arrivée aux États-Unis, on ne m'a traité d'une façon différente, sachant que j'étais juif. Avec le temps, les mots « Juif » ou « Jew » en anglais, ont cessé de me paralyser comme cela avait été le cas pendant les vingt-six premières années de ma vie en France.

Lorsque quelqu'un m'insultait en me traitant de "sale Juif" dans mon pays, la France où je suis né, je ne savais quoi répondre. Comment deux mots peuvent-ils être à ce point blessants ? Littéralement, vous savez que vous n'êtes pas "sale". Oui, vous êtes juif. Et puis ? Vous êtes inconsciemment sur la défensive. Vous savez que ces simples mots sont prononcés dans le but de vous blesser. Vous vous demandez également pourquoi quelqu'un tente de vous blesser sans raison ni provocation, de même, avec l'expression "Vous en êtes un", quatre mots en apparence anodins. Le ton, la mimique, le regard et le sous-entendu blessent terriblement lorsque l'on manque de maturité pour être en mesure de réagir avec dignité. Tout cela est dernière moi. Je me sens libéré. Avec mon épouse, depuis de nombreuses années, nous célébrons les fêtes

chrétiennes et juives : Noël, Chanukah, Pâques, Pesach (Pâques juives), la nouvelle année chrétienne et la nouvelle année juive. Je ne suis pas religieux mais je suis attaché aux traditions des miens et à mes racines. Cela a l'avantage que nous célébrons deux fêtes au lieu d'une.

Aujourd'hui, ma honte d'être juif a complètement disparu. Je le revendique au nom de mes parents assassinés, au nom des membres de ma famille, au nom des six millions d'êtres humains transformés en cendre et en fumée, uniquement parce qu'ils étaient nés Juifs. Je n'éprouve plus aucune difficulté à dire : "Je suis juif ". Trois mots que je n'ai pas pu prononcer durant de nombreuses années.

Chapitre 18

Saint-Quentin

Enfin la guerre est finie. On nous dit que nos parents ne reviendront pas. Propos inimaginables, inacceptables et incompréhensibles. Rachel et moi vivions dans l'expectative. Pourrions-nous rester chez papa et maman Ribouleau, que nous considérions désormais comme notre famille ? Pourrions-nous rester dans ce foyer où nous avons vécu au jour le jour dans l'angoisse pendant presque trois ans ? Nous étions devenus si proches les uns des autres. Les événements à venir, que nous ne soupçonnions pas, allaient bouleverser notre destin.

Mon oncle Charles et ma tante Sarah Blum décrétèrent que ma sœur et moi devions aller vivre avec eux à Saint-Quentin. Sans doute jugeaient-ils qu'après avoir découvert le sort horrible qu'avaient subi tant de membres de notre famille, et avoir eux-mêmes échappé à la Shoah, il était de leur devoir de regrouper leurs neveux et nièce devenus orphelins. Les événements et les situations qui se développèrent par la suite démontrèrent que la réunification de la famille ne constitua pas le cours naturel que l'on aurait pu imaginer. Ils avaient retrouvé notre cousin Salomon (Sali) qui avait aussi échappé à l'extermination et vivait alors dans une maison d'enfants de la région parisienne. L'oncle et la tante Blum l'avaient récupéré pour l'intégrer dans la famille, à Saint-Quentin, depuis Noël 1945. Il avait dix ans.

Ni Rachel ni moi ne désirions partir de Compiègne pour nous retrouver avec des étrangers, fussent-ils de notre famille. Je devais avoir à peine trois ans la dernière fois que j'avais vu cet oncle et cette tante. Je n'en gardais aucun souvenir et ne ressentais aucun sentiment d'affection à leur égard. Sans prévenir, ils se présentèrent à Compiègne et exigèrent que Rachel et moi les accompagnions immédiatement. J'étais terrifié. Je revivais le cauchemar de l'arrestation de mes parents. On venait à nouveau nous arracher à ceux que nous aimions. Henri et Suzanne s'opposèrent aux décisions arbitraires des Blum et refusèrent de nous laisser partir contre notre gré. Je m'agrippais à la main de maman Suzanne en tremblant, chaque fois que je croisais le regard

de ma tante Sarah. C'était une femme autoritaire. Elle avait fait preuve de beaucoup de débrouillardise et de ténacité pour survivre pendant la guerre. Elle ne supportait pas que des enfants s'opposent à sa volonté.

– Il y aura un procès, déclara-t-elle sur un ton coléreux en quittant l'appartement. Vous n'avez aucun droit sur ces enfants. Ils nous appartiennent. Ils sont de notre sang. Leur père est mon frère et leur mère est la sœur de mon mari. Quelques semaines plus tard, alors que Rachel et moi sortions de l'école, nous reconnûmes l'oncle Charles sur le trottoir. Il était midi. Mis à part les enfants qui se bousculaient à la porte de sortie, pressés de rentrer déjeuner chez eux, il y avait peu d'adultes. Je fis semblant de ne pas voir notre oncle. Je suivis de près ma sœur qui marchait d'un pas rapide, les yeux fixés sur le sol. Mais il courut à notre rencontre et nous barra le passage. Il m'attrapa par l'épaule : – Tous les deux, vous venez avec moi, nous dit-il avec fermeté, en me tirant vers sa camionnette.

D'une secousse, je me libérai et, avec Rachel, nous nous ruâmes jusqu'à la maison. Il n'essaya pas de nous rattraper. Rachel me répétait constamment d'une voix haletante :

– Vite, Léon ! Vite !

À nouveau, j'étais envahi par la terreur que m'avaient inspirée les soldats allemands. Nous arrivâmes à bout de souffle à la maison. Papa Henri et maman Suzanne, très inquiets de nous voir dans cet état, étaient consternés par cette tentative d'enlèvement.

– Est-ce qu'ils vont venir nous prendre demain ? hoquetai-je entre deux sanglots.

– Non, Léon, calme-toi. Tu es en sécurité, dirent papa Henri et maman Suzanne, abasourdis par cet événement préoccupant.

Je surpris le regard anxieux qu'ils échangèrent et il fut décidé que je ne retournerais pas à l'école cet après-midi là.

À la suite de cet incident, papa Henri alla s'entretenir avec le maire de Compiègne, le baron de Rothschild, un homme bon et juste, et lui expliqua la situation. Je ne sais pourquoi, il ne s'adressa pas à la police. Peut-être avait-il perdu confiance en eux ? Le baron de Rothschild proposa de nous installer, Rachel et moi, chez lui pour quelque temps. Il habitait un grand pavillon aux dimensions et à l'allure d'un petit château à Vieux-Moulin, un très joli village niché au cœur de la forêt de Compiègne, à une dizaine de kilomètres de la ville. Ce séjour dans ce lieu calme et paisible fut considéré par Rachel et moi comme des vacances. Nous n'allions plus à l'école. Nous étions choyés par le couple qui gérait la maison des Rothschild. Nous passâmes plus d'un mois avec eux

à mener une "vie de château". Lorsque nous retournâmes à la maison, une lettre était entre temps parvenue aux Ribouleau les informant que les Blum avaient exigé la tenue d'un conseil de famille, dans le but de nous prendre avec eux. La peur se réinstalla en nous.

Le conseil de famille eut lieu au tribunal de Compiègne un ou deux mois plus tard. Le juge, dominant l'audience, était perché sur son estrade. Assis au premier rang, je devais me tordre le cou pour l'apercevoir. Rachel et moi n'avions pas eu l'opportunité d'exprimer nos souhaits quant à la famille avec laquelle nous désirions vivre. Les mineurs n'avaient pas droit à la parole. Ni Rachel ni moi n'osions interrompre les débats. De temps à autre, je me retournais, inquiet, pour jeter un coup d'œil sur papa et maman Ribouleau, assis derrière nous. Ils avaient mis leurs plus beaux habits. Papa Henri me faisait un clin d'œil ou m'adressait un sourire rassurant. Maman Suzanne était toute pâle et paraissait stressée.

Tante Ida, la sœur aînée de mon père, entretenait de mauvaises relations avec sa sœur cadette Sarah Blum, ce qui était de bon augure. Papa et maman Ribouleau avaient financé son voyage de Saint-Quentin à Compiègne en chemin de fer, sa chambre d'hôtel et ses repas au restaurant. Elle était d'avis que nous devions rester avec la famille qui nous avait sauvé la vie, que nous aimions et qui nous aimait. Mais lorsque le juge lui posa la question, à savoir si elle préférait que les enfants Malmed soient confiés à la famille Ribouleau ou à la famille Blum, tante Sarah, placée près de sa sœur Ida, la menaça en yiddish. Tante Ida sembla très perturbée, apeurée même, par les paroles de sa sœur.

– Silence ! cria le juge, ou je vous fais évacuer ! Il était trop tard. Tante Ida, le teint blême, angoissée, s'exprima d'une voix presque inaudible :

– Ils doivent aller vivre avec la famille Blum, dit-elle.

Non, non, c'est une erreur ! m'exclamais-je à voix basse. Je sentis mon cœur se bloquer. Je ne pouvais plus respirer tant l'angoisse me serrait la gorge.

– Les enfants Rachel et Léon Malmed sont dorénavant à la garde de leurs oncle et tante Charles et Sarah Blum. L'affaire est close, conclut le juge.

Il jeta un regard compatissant aux Ribouleau, qui étaient figés et abasourdis sur leur banc, et sortit. Nous n'avons jamais pu connaître les quelques paroles que tante Sarah avait dites à sa sœur Ida. La "sentence" proférée par le juge fut à l'origine d'un changement radical de notre destin.

Nous sommes revenus au 17, rue Saint-Fiacre, accompagnés par l'oncle et la tante Blum. Ils nous laissèrent à peine le temps de faire nos valises et baluchons. Il nous fallut encore une fois quitter un foyer, ces gens si bons que

j'appelais papa et maman, des personnes si courageuses, qui nous avaient protégés pendant de longues et dures années, pour partir avec des inconnus.

– On vous reverra bientôt, nous promit papa Henri.

– Allons, pressons, disait tante Sarah.

– Mes enfants... murmura maman Suzanne dans un sanglot.

Elle ne put nous en dire davantage. Elle nous serrait contre elle. Oncle Charles, impatient et indifférent à nos émotions, nous arracha pratiquement de ses bras et nous pressa de sortir de l'appartement. Nous étions accablés par le désespoir. Une nouvelle fois, nous revivions une scène d'adieu étrangement semblable à celle du 19 juillet 1942, lorsque des gendarmes étaient venus nous séparer de nos parents.

Nous sommes arrivés à saint-Quentin en septembre 1947. La famille Blum habitait 26, rue d'Orléans, qui prit plus tard le nom de rue Gabriel Péri. C'était une cité florissante de Picardie à mi-chemin entre Lille et Paris. La ville avait été épargnée des bombardements. Les maisons, construites en briques, dataient de la fin de la première guerre mondiale. La demeure de l'oncle et de la tante Blum était vétuste et petite. L'eau courante était installée uniquement dans la cuisine, au-dessus d'un évier où huit personnes devaient faire leur toilette, sommairement, chaque matin, à l'aide d'un seul gant de toilette pour tous que l'on se passait sur le visage. Les salles de bain étaient réservées aux gens riches. Nous étions loin de l'être... Quant aux WC (toilettes), ils se trouvaient dans le coin d'une courette de quelques mètres carrés, où s'ébattaient cinq à six poules piétinant dans leur fiente. La rue elle-même était assez sale. Le caniveau était souvent engorgé par les eaux usées et les détritiques alimentaires, qui attiraient toutes sortes de vermine. Ils s'accumulaient jusqu'à ce que la pluie les évacue. Il n'y avait pas encore de tout-à-l'égout à l'époque. Le confort était inexistant. Huit personnes vivaient dans cette petite maison : l'oncle et la tante Blum, leurs deux filles, Rachel et Madeleine, ma grand-mère paternelle « Boubé », mon cousin Salomon, ma sœur et moi. Il n'y avait pas assez de lits pour tous. J'en partageais un assez étroit avec mon cousin, dans un ancien débarras exigu converti en chambrette.

Lorsque j'eus l'âge de neuf ans, mon cousin Salomon me proposa de m'emmener aux bains-douches municipaux de Saint-Quentin, le samedi. Une serviette et un savon sous le bras, nous faisions la queue par tous les temps, bien souvent à l'extérieur, sur le trottoir. L'attente durait une heure environ tant il y avait de monde. Nous avions vingt minutes pour nous doucher. Pour le reste de la journée, nous étions heureux de sentir l'odeur du "Savon de Marseille". Les bains-douches municipaux étaient hélas relativement chers et nous ne

pouvions nous y rendre qu'une fois par semaine. Nous ne changions de linge de corps qu'une fois par semaine également. Notre grand-mère, « Boubé », une vieille femme, aigrie sans doute par une vie difficile, et possédant un manque inné de compassion, souffrait constamment de rhumatismes. Elle nous demandait souvent, à Salomon et à moi, d'uriner dans une bassine dans laquelle elle trempait ses mains déformées ! Elle jurait que cela soulageait ses douleurs. Cela nous faisait bien rire. Elle ne parlait pas un mot de français. Elle ne s'exprimait qu'en yiddish avec sa fille Sarah. Elle n'adressait jamais la parole à son gendre, avec qui elle était en mauvais termes. On n'a jamais su pourquoi. En revanche, elle accablait d'injures Salomon qu'elle insultait de toutes les grossièretés du vocabulaire yiddish, particulièrement riche sur ce chapitre. Quant à moi, elle m'accusait d'être antisémite car, dès mon arrivée à Saint-Quentin, contrairement à ma sœur qui avait fait semblant d'accepter la situation, je montrais ouvertement mon hostilité et reprochais à mon oncle et à tante Blum, que je méprisais, de m'avoir séparé de mes seconds parents. L'oncle et la tante Blum ne semblaient prêter aucune attention à notre chagrin, à la perte de nos parents, ni à la séparation d'avec la famille Ribouleau. Pensaient-ils aussi aux gains financiers que nous leur apportions comme pupilles de la Nation et enfants de déportés ? Aux meubles de nos parents qu'ils avaient récupérés lors de notre départ forcé de Compiègne ? Ils s'étaient déjà accaparés des biens de la mère de Salomon que sa tante Rachel avait soigneusement cachés et gardés durant la guerre. Ils bénéficièrent également du travail de ma sœur, qui les accompagnait sur les marchés et entretenait également la maison. Oncle et tante Blum ignoraient le sens des mots "affection" et "amour". Ils travaillaient durement tous les deux, il faut le reconnaître. Debout à cinq heures du matin, ils rentraient des marchés à deux ou trois heures de l'après-midi, par tous les temps : pluie, neige ou canicule. Ils revenaient fatigués et retrouvaient une atmosphère de rébellion. Salomon et moi faisions tout ce qui nous passait par la tête pour leur rendre la vie insupportable. Rachel s'était simplement soumise pour vivre en paix. Salomon est mon aîné de deux ans. Il est le fils de Meyer Malmed, le frère de mon père, et de Gela Kibel. Meyer est décédé en 1937 lorsque Salomon avait à peine un an et demi. Sa mère, sans moyen de subsistance, l'avait confié à l'OSE au début de la guerre, qui, pendant près de six ans, l'a caché dans différentes maisons d'enfants, des foyers et une famille d'accueil. À l'exception d'une période difficile à Lourdes, il a toujours été entouré d'enfants et de personnes attentionnées. Il s'est trouvé plutôt heureux dans les différents lieux d'hébergement où on l'avait placé. Il est arrivé dans la famille Blum fin décembre 1945,

pensant n'y rester que quelques jours. Il avait une belle chevelure rousse dont beaucoup, par bêtise, se moquaient. Il était constamment harcelé à l'école, par la famille et les autres enfants à cause de la couleur de ses cheveux. De plus il souffrait d'une incontinence urinaire nocturne. La famille Blum ne l'a jamais emmené en consultation chez un médecin pour tenter d'enrayer cette maladie. Il est possible qu'aucun remède n'existât à l'époque. Aussi mouillait-il les draps presque chaque nuit. Cela provoquait des reproches et des insultes de la part de la tante, de l'oncle et de la grand-mère. Je partageais le même lit, ce qui, compte tenu des circonstances, n'était pas très agréable. J'étais désespéré. Salomon se montrait très gentil avec moi. Chaque soir, il me réconfortait lorsque je laissais libre cours à mon chagrin d'avoir été séparé de la famille Ribouveau. Je considérais que nos oncle et tante nous avaient littéralement kidnappés.

Il restait à Salomon une grande tante, Rachel, qui était en fait la tante de sa mère. Tante Rachel, ainsi l'appelait-on, était une femme adorable. Salomon, qui l'aimait beaucoup, allait déjeuner chez elle chaque dimanche. Il lui rendait aussi visite dans la semaine. Il trouvait auprès d'elle la tendresse et l'amour qui lui manquaient tant chez l'oncle et la tante Blum. Je l'enviais de pouvoir ainsi passer quelques heures chaque semaine auprès d'une personne aimante. Je l'accompagnais parfois dans la semaine. Nous montions l'escalier quatre à quatre au second étage d'un petit immeuble vétuste, à quatre cent mètres environ de notre maison. Nous étions accueillis par une bonne odeur de cire et de gâteaux. Malgré sa pauvreté, elle avait toujours quelque chose à nous offrir, et surtout beaucoup de tendresse et d'encouragement.

Rachel, la fille aînée de l'oncle et de la tante Blum, avait été atteinte, à un très jeune âge, d'une méningite. Elle en restait handicapée. Elle n'avait jamais été à l'école. Sa sœur cadette, Madeleine, une jolie fillette, était également gentille. Ma sœur Rachel, quant à elle, poursuivit durant une année, après le certificat d'études obtenu à 14 ans, des cours de secrétariat commercial dans les spécialités de dactylographie et la sténographie. Dès notre arrivée à Saint-Quentin, il ne fut plus question d'études que les Blum stopperent immédiatement, inutiles selon eux. Seule la rentabilité d'un travail qui ne leur coûtait rien constituait l'essentiel de leurs soucis. Ainsi, Rachel devint la seconde domestique de la maison, avec sa cousine Rachel Blum. Maintenant, elle faisait le ménage, les lessives, le repassage de tout le linge de la maison, sans oublier les travaux de la cuisine. A cela s'ajoutait presque chaque jour de la semaine, l'activité des marchés avec les Blum qu'elle accompagnait sans broncher ni se plaindre. De mon côté, après avoir obtenu le certificat d'études à l'âge de douze ans, je

passai avec succès l'examen d'entrée au lycée. L'oncle et la tante Blum trouvaient que les livres et les frais de scolarité étaient trop élevés et voulaient que je commence à travailler avec eux sur les marchés. Heureusement, papa et maman Ribouleau reçurent une petite somme d'argent du gouvernement français, qu'ils remirent à Rachel. Peu après avoir appris qu'elle allait émigrer aux États-Unis, elle demanda à rencontrer le proviseur du lycée Henri-Martin à Saint-Quentin. Elle lui expliqua notre situation et s'acquitta de tous mes frais de scolarité pour les deux années à venir, pensant que je la rejoindrais aux États-Unis avant l'issue de cette période.



Léon et Rachel à Saint-Quentin, 1948

Chapitre 19

Nouvelle séparation

Quelque temps après la guerre, oncle Charles Blum se rendit aux USA à deux reprises pour retrouver sa sœur Rose. Ils ne s'étaient pas vus depuis vingt-quatre ans. Au retour de son deuxième voyage, il prit Rachel à part et lui annonça :

– Rachel, tu vas partir vivre aux États-Unis chez ta tante Rose. Elle t'attend. Ma sœur devint toute pâle.

– Et Léon ? demanda-t-elle avec angoisse.

– Il te rejoindra plus tard. Tante Rose ne peut accueillir qu'une seule personne pour le moment, dit-il, sans prendre conscience du désarroi causé par ces paroles.

Devinant qu'un événement important allait être débattu, Salomon et moi écoutions à la porte.

J'avais tout entendu. Je me ruai dans la salle à manger où se déroulait la conversation entre mon oncle, ma tante et ma sœur.

– Rachel, non, je ne veux pas que tu t'en ailles ! m'écriai-je, les larmes aux yeux et la rage au cœur.

– De quoi te mêles-tu ? On ne te demande pas ton avis ! Tu n'es qu'un gamin, s'écria tante Blum avec colère.

Elle s'était dressée de toute sa petite taille et me toisait des pieds à la tête avec mépris.

– Rachel partira, dit-elle fermement.

– Vous n'allez pas me séparer de ma sœur, dis-je avec indignation ! Vous m'avez déjà séparé de ceux que j'aime. Rachel me serra contre elle aussi fortement que le jour où des gendarmes étaient venus arrêter nos parents.

– Je ne vous laisserai pas faire ! m'écriai-je.

– Léon, calme-toi, je t'en prie, me dit Rachel.

Il n'y eut aucune discussion possible avec les Blum. Une nouvelle fois, des adultes décidaient de mon sort. Leur décision était irrévocable. Rachel céda à leurs pressions. Elle avait à peine dix-sept ans. Et qu'aurait-elle pu dire ? La

majorité n'était acquise qu'à vingt et un ans. L'atmosphère devint angoissante. – Tu viendras me rejoindre bientôt. Je mettrai de l'argent de côté pour payer ton voyage, me disait-elle, essayant de me reconforter.

– Que vais-je devenir sans toi ? Je n'en peux plus. Je ne veux pas rester ici. Ils me haïssent.

Je ne dormais plus, me tournant et me retournant sans cesse — que je partageais toujours avec Salomon — ce qui finissait par le réveiller. Il était le seul de la famille qui me soutenait et me reconfortait. Rachel essaya plusieurs fois de convaincre mon oncle et ma tante de la garder chez eux ou d'attendre que je puisse l'accompagner.

– Je travaillerai davantage pour subvenir à mes besoins. Je ne peux pas abandonner Léon. Nous avons déjà perdu nos parents. Nous avons été séparés des personnes qu'il considérait comme ses père et mère. Il est très malheureux depuis qu'il est ici. Il ne s'habituerait jamais à vivre avec vous, surtout sans moi. Je dois rester jusqu'à temps qu'il puisse m'accompagner, disait-elle.

Ils se montrèrent inflexibles.

– Ce sont des enfantillages. Tu nous remercieras un jour. Inutile d'insister, répliqua tante Sarah.

Afin d'obtenir un visa, ma sœur devait passer une visite médicale. Comme elle était très maigre, elle espérait que le visa ne lui serait pas accordé. Contre toute attente, elle l'obtint. Au fil des semaines, je me montrais de plus en plus agressif et hostile.

– Vous ne valez pas mieux que les boches ! criai-je un soir, désespéré. Vous me séparez de la seule personne qui reste de ma famille proche et qui m'aime. Il m'était impossible de contenir ma rancœur. Je jurai de me venger de leur comportement stupide et cruel. Oncle et tante Blum m'avaient déjà séparé des Ribouleau pour me forcer à vivre avec eux, dans ce foyer, sans aucun comportement d'affection. Rachel était mon seul appui, ma seule source de bien-être depuis mon arrivée à Saint-Quentin, la seule personne à qui je pouvais parler, à l'exception de mon cousin, lui-même encore plus mal traité que moi. Pendant l'Occupation, j'étouffais sous le poids de la peur. Cette peur avait été remplacée par le découragement et le sentiment d'une profonde injustice.

– Tu reverras Rachel, me disait Salomon pour me rassurer. C'est juste une question de quelques mois. Moi, je suis condamné à rester dans cette foutue maison !

– Je ne sais pas ce que je ferais sans elle, Salomon. Je ne peux pas supporter cette idée, lui répondais-je.

Le jour du départ approchait. Mon angoisse était telle que, replié sur moi-même, je n'arrivais plus à communiquer avec quiconque, pas même avec ma sœur, qui me fixait de ses grands yeux tristes sans plus oser essayer de me rassurer. Je revivais le cauchemar de juillet 1942. Cette fois, ma propre famille était responsable de cette cruelle séparation.

Je n'eus même pas le droit de l'accompagner au Havre où elle devait prendre le bateau. On me dit que le billet de train coûtait trop cher. Nous nous séparâmes sur le quai de la gare de Saint-Quentin. C'était l'hiver. Il faisait très froid ce jour-là. Rachel portait un épais manteau de tissu gris qu'elle s'était acheté pour le voyage avec l'argent envoyé par papa et maman Ribouleau. Par cupidité, oncle et tante Blum n'avaient pas voulu lui acheter des vêtements chauds pour ce long périple, prétendant qu'on lui achèterait une garde robe complète à son arrivée aux USA. Elle m'étreignit de toutes ses forces, le visage baigné de larmes.

– Sois courageux, Léon. Nous serons bientôt ensemble de nouveau. Je t'écirai dès mon arrivée. Écris-moi aussi. Donne-moi souvent de tes nouvelles, me dit-elle.

– Rachel... balbutiai-je.

L'oncle Blum ne montrait aucune émotion. Il pressa Rachel de monter dans le train. Salomon, à qui on avait refusé d'acheter un ticket de quai, était resté un peu éloigné du groupe. Il manipulait machinalement le levier du distributeur de billets d'accès aux quais, payant à cette époque. Ô miracle! Soudain, un ticket tomba gratuitement entre ses mains! Il put ainsi nous accompagner sur le quai. Notre cousin Jean Gerbaez s'était vu confier la tâche d'accompagner Rachel au Havre, le port d'embarquement. La mère de Jean, tante Ida, sœur de mon père, était celle qui avait changé notre destin en témoignant en faveur de la famille Blum.

Le retour à la maison fut horrible. J'étais au bord de la folie. Je devais exercer un effort énorme pour ne pas hurler ma douleur. Je voulais rouer de coups mon oncle et ma tante Blum. Je les détestais tout autant que je haïssais les soldats allemands qui avaient assassiné mes parents.

J'avais alors douze ans; j'ignorais que je ne reverrais ma sœur que quatorze années plus tard.

Rachel s'embarqua le 10 décembre 1949 sur un paquebot anglais, le Queen Mary. Elle était désespérée de me laisser seul, comme une mère qu'on aurait forcé d'abandonner son enfant. Depuis l'arrestation de nos parents, elle avait rempli ce rôle de mère. Pendant le voyage, elle ne cessa de pleurer et songea même à se jeter par-dessus bord. La traversée de l'Atlantique en hiver fut

très éprouvante. Elle avait le mal de mer. Elle se sentait très seule, perdue, bien qu'au milieu de plus d'un millier de passagers. La plupart ne parlaient que l'anglais, langue qu'elle ne comprenait pas. Un jeune homme, qui s'avéra être Juif également, la voyant si malheureuse, finit par lui adresser la parole et lui tint compagnie pendant une grande partie des cinq jours de voyage. Notre tante Rose, sœur de notre mère, et son mari Max Rosenblum se réjouissaient d'accueillir leur nièce inconnue, survivante de leur famille si touchée par la guerre. Ils avaient des photos de Rachel mais craignaient de ne pas la reconnaître parmi le millier de personnes qui débarquaient au port de New York. Ils avaient confectionné une pancarte avec le nom de Rachel et finirent par se retrouver. Les Rosenblum demeuraient à Brooklyn, un des cinq quartiers de la ville de New York.

Rose, Max et Irving, leur fils de vingt-deux ans, leurs filles, Shirley, déjà mariée, et Eileen, âgée de onze ans, accueillirent fort gentiment Rachel. Ils firent de leur mieux pour lui rendre la vie la plus agréable possible. Les premiers mois furent très difficiles pour Rachel qui débarquait dans ce nouveau pays, où tout le monde s'exprimait dans une langue totalement inconnue d'elle. Personne ne parlait français. Heureusement, elle pouvait communiquer avec sa famille en yiddish, langage qu'elle avait appris pendant son séjour à Saint-Quentin. Cependant, le dépaysement et l'isolement l'attristaient. Rien ne lui était familier.

– Tu vas vite t'habituer, répétait Rose pour la reconforter et l'encourager. Tu te plairas ici.

– Est-ce que Léon peut venir me rejoindre ? répétait sans cesse ma sœur.

– C'est impossible pour le moment, notre appartement est trop petit et nous ne gagnons pas assez d'argent pour subvenir aux besoins de deux personnes supplémentaires. D'autre part, nous ne présentons pas de garanties suffisantes pour que le gouvernement accepte que Léon émigre aux USA.

Bien que chacun essayât de l'égayer, Rachel se sentait seule et découragée. Pendant quelques mois, elle ne fit aucun effort pour apprendre l'anglais. Elle m'écrivait souvent et me disait qu'elle avait l'intention de revenir en France, ce qui lui était pratiquement impossible. Elle se sentait coupable de m'avoir laissé seul dans cette famille que je maudissais et qui me le rendait bien. N'acceptant pas de poursuivre des études, bien que la famille Rosenblum l'en encourageât, elle décida de trouver un emploi afin de se constituer une épargne. Elle espérait ainsi soit retourner en France, soit parvenir à réunir la somme qu'exigeaient les services d'immigration pour me faire venir près d'elle. Tante Rose haussait les épaules quand elle l'entendait faire de tels pro-

jets. La tristesse constante de Rachel finissait par la déranger et par peser sur l'entourage familial. Pour ne pas être à la charge de qui que ce soit, Rachel s'engagea comme employée dans une fabrique de chapeaux où travaillait déjà l'oncle Max. Elle n'avait pas besoin de connaître la langue anglaise pour exercer cette activité manuelle. Économiser pour me faire venir était devenu son principal objectif et son obsession.

Le soir de son arrivée chez les Rosenblum, Izzy, un beau jeune homme âgé de dix-neuf ans, vint après le dîner pour faire la connaissance de Rachel. Il travaillait pour Irving, notre cousin, le fils de tante et oncle Rosenblum. Tante Rose avait montré à Izzy une photo de ma sœur. Il était tombé amoureux d'elle sans même l'avoir rencontrée. Il avait trouvé ma sœur très jolie sur la photo. Cependant, quand il fit sa connaissance, elle ne ressemblait guère à l'image de la jeune fille souriante qu'il avait admirée. Elle affichait une mine si triste qu'Izzy en eut beaucoup de peine. Elle était assise à la table de cuisine où elle m'écrivait une longue lettre et ne lui prêta pratiquement aucune attention. Il prit l'habitude de lui rendre visite chaque jour. Il lui parlait en yiddish. Rachel lui confiait ses angoisses à mon sujet. Comment me faire venir ? Izzy et sa famille n'étaient pas des gens aisés non plus. Ils ne pouvaient pas l'aider. Tous partageaient sa peine et la soutenaient de leur mieux. Izzy commença à lui apprendre l'anglais. Il l'emmena voir le parc d'attractions de Coney Island, situé à une vingtaine de kilomètres. Il venait d'acheter une Ford "Modèle A" pour soixante dollars. Il était très fier de sortir avec cette jolie jeune fille dans sa belle voiture bleue deux tons, décapotable. Les visites journalières se poursuivirent. Ils prirent l'habitude de se voir les week-ends. Ma sœur découvrait enfin l'Amérique, ou plus précisément New York ! Elle découvrait également le bonheur de se sentir aimée. Elle entrevoyait la possibilité de fonder un foyer et de ne plus être à la charge de quiconque.

Le jour de son anniversaire, le 29 avril 1950, Izzy lui offrit en cadeau de fiançailles un médaillon en or avec une étoile de David dans un bien joli boîtier ciselé avec art, à l'intérieur duquel une photo pouvait être placée.

– Izzy, marions-nous, lui dit-elle.

– Je n'ai que dix-neuf ans. Je ne gagne que quinze dollars par semaine. Comment pourrions-nous payer le loyer et nous nourrir ? lui répondit-il. Cependant, si tu trouves un loyer qui nous permette de nous installer, on se mariera. Les larmes aux yeux, mais de joie cette fois, elle consentit à cette tâche, certaine de réussir.

– Dès que nous serons mariés, peut-être pourrions-nous entreprendre les démarches pour faire venir Léon, dit Rachel avec enthousiasme, nous voyant

bientôt réunis.

À la suite d'un ralentissement des affaires chez notre cousin Irving, Izzy dut quitter son emploi. Il trouva rapidement une autre situation plus avantageuse, avec un salaire de trente dollars par semaine. C'était, pour l'époque, une rémunération relativement correcte. Les revenus du travail de Rachel, ajoutés à ceux d'Izzy, étaient maintenant suffisants pour régler le montant d'un petit loyer et assurer la nourriture de chaque jour.

Ils se marièrent le 24 décembre 1950, un an et neuf jours après l'arrivée de ma sœur aux États-Unis. Ils logèrent chez une dame âgée, adorable, avec qui ils partageaient la cuisine. Cette dame était si heureuse d'avoir de la compagnie qu'elle ne leur demandait qu'un loyer très modéré, la moitié de ce qu'elle aurait pu en obtenir. Quatre mois après le mariage, Rachel était enceinte. Lorsqu'elle atteignit son septième mois de grossesse, Izzy fut convoqué par les services de l'armée. À cette époque, les USA étaient en guerre avec la Corée du Nord. La grossesse de Rachel le dégagea de toute obligation militaire. Leur fille aînée Anita naquit le 19 janvier 1952. À la suite de cet événement heureux, ils entreprirent les démarches afin de me faire venir aux États-Unis. Déception, les services d'immigration américains jugèrent leurs revenus trop faibles pour faire aboutir cette démarche.

Après le départ de ma sœur, je sombrai dans un profond désespoir. Ma colère était si intense qu'il me fallait à tout prix l'exprimer d'une façon ou d'une autre. Je refusai de continuer à aider les Blum sur les marchés du jeudi à Laon et du samedi à Saint-Quentin. Je n'avais plus à cœur non plus de poursuivre mes études. Le professeur principal du lycée me convoqua pour me demander ce qui m'arrivait. De bon élève, j'étais devenu médiocre. Il savait que j'avais des problèmes de famille et se montra très compréhensif envers moi.

– Pensez à votre avenir, Malmed. Vous êtes en train de le compromettre, me dit-il.

Je m'enfermai dans un mutisme obstiné. J'étais incapable d'exprimer à ce professeur, un brave homme qui voulait m'aider, combien je souffrais, seul, écrasé par les séparations d'avec ceux que j'aimais. Je haussai les épaules, je ne pouvais répondre à ses questions de peur de me mettre à pleurer. Après les cours, au lieu de rentrer à la maison et d'étudier, j'allais au café jouer au baby-foot.

Mon cousin Salomon et moi confectionnions des cigarettes avec de l'herbe séchée que nous trouvions sur les terrains vagues. Ces cigarettes, si on peut les appeler ainsi, nous rendaient très malades. Quand mes moyens financiers

me le permettaient, j'achetais des "Kraven", des cigarettes anglaises conditionnées en paquet de cinq. Je restai près de trois ans et demi chez l'oncle et la tante Blum. Salomon avait été mis à la porte. Il avait quinze ans. Il continua de poursuivre ses études au centre d'apprentissage de Saint-Quentin. Pendant les périodes de classe, il était interne au lycée Henri-Martin pour y dormir et prendre ses repas. Avec l'aide de la communauté juive de Saint-Quentin, il logeait dans une chambre d'hôtel, plutôt une mansarde, au moment des vacances scolaires. J'avais maintenant quatorze ans. Je me sentais très seul, ne parlant pratiquement à personne à la maison. Poussé à bout, je finis par me révolter. Je compris que je devais prendre mon destin en main. Personne, autour de moi, ne pouvait m'aider à me sortir de ces sables mouvants dans lesquels je m'enlisais de jour en jour. Les lettres affectueuses et réconfortantes que je recevais de Rachel ainsi que de papa Henri ne suffisaient plus. Je veux retourner à Compiègne, répétais-je chaque soir ! Et puis quoi encore ? hurlait oncle Charles, excédé.

Chaque jour, je l'accueillais avec la même phrase. C'étaient les seules paroles que je leur adressais. Ma tante se mettait à crier et à tempêter en yiddish. On m'avait pris mes parents, on m'avait séparé de ma famille d'adoption, on m'avait arraché à ma sœur, ma seconde mère. Qui me restait-il ? À l'exception de Salomon, que je ne voyais pratiquement plus, il n'y avait personne qui puisse m'apporter un semblant de chaleureuse amitié.

– Je suis leur prisonnier, me plaignais-je à mon cousin lorsque l'on se rencontrait. Ils n'ont pas le droit de me garder contre mon gré. Je vais m'enfuir. J'écrivais de longues lettres aux Ribouveau qui, impuissants, m'assuraient que je serais toujours le bienvenu chez eux, mais ils ne pouvaient pas intervenir. Légalement, ils n'avaient aucun droit.

– Si tu continues ainsi, tu finiras à l'orphelinat, me menaçait la tante Blum, le visage déformé par la colère.

– Je m'évaderai ! répondis-je en hurlant. Et puis, ajoutai-je, pourquoi vous ne me mettez pas à la porte comme vous l'avez fait avec Salomon.

Un jour, l'idée me vint de contacter le président de la communauté juive de Saint-Quentin. Je rencontrai Monsieur Zilberberg, un homme bon, posé, d'une vive intelligence, en qui j'avais confiance. Je lui expliquai ma situation et je conclus :

– Voilà deux ans que ma sœur est partie. Elle n'a pas réussi à me faire venir auprès d'elle. Je veux retourner chez les Ribouveau. Ce sont mes seconds parents. Ils m'aiment et je les aime. Ils nous ont sauvé la vie au risque de la

leur et de celles de leurs deux fils pendant la guerre. Ils sont prêts à m'accueillir. Aidez-moi, le suppliai-je, sinon je vais devenir fou ou je vais m'évader. – Écoute, mon garçon, sois patient, me dit-il. Je vais m'entretenir de ta situation avec les membres de notre communauté et nous trouverons une solution satisfaisante. Tiens-toi tranquille en attendant.

Il tint parole et ne tarda pas à inviter l'oncle et la tante Blum à un entretien. – Cet enfant a quatorze ans. Il sait ce qu'il veut. Il est très malheureux. Mettez-vous à sa place. Pourquoi vouloir vous obstiner à garder Léon à tout prix, chez vous ? Mes collègues et moi-même vous recommandons de le laisser retourner à Compiègne. C'est là qu'il veut vivre. Vous avez fait votre devoir envers ses parents, leur expliqua-t-il.

Il les convainquit. Le soir même, mon oncle et ma tante m'annoncèrent que j'étais libre de partir vivre chez les Ribouveau. Une joie immense me submergea. J'aurais voulu sauter par-dessus les toits !

Pour la première fois depuis presque quatre ans, je me sentais libre et heureux. Mon calvaire St-Quentinois qui prenait fin, me sembla avoir duré une éternité. J'allais avoir 14 ans.

Chapitre 20

Les gendarmes

Durant mon séjour de trois ans et demi à Saint-Quentin, j'avais eu le bonheur de revenir à Compiègne durant les vacances scolaires. J'attendais ces moments avec grande impatience, mais également avec angoisse à la pensée d'avoir à retourner à Saint-Quentin. Je retrouvais mes seconds parents qui m'accueillaient à bras ouverts. Papa Henri et maman Suzanne me considéraient comme un de leurs fils. Nous savions, les uns et les autres, que ces moments étaient de courte durée, que ce bonheur d'être à nouveau ensemble semblait n'être qu'un mirage. Je me jetais pratiquement hors du train lorsqu'il arrivait en gare. Papa Henri et maman Suzanne m'attendaient sur le quai. Nous nous embrassions, sans rien dire, gagnés par l'émotion. Nous nous étions écrit maintes fois pendant les mois de séparation. Nous évitions d'aborder le sujet de ma vie misérable à Saint-Quentin afin de savourer les heures, trop vite envolées, que nous partagions.

À la fin de la guerre, l'organisation des Aérostiers fut démantelée. Papa et maman Ribouveau perdirent leur emploi. Le métier de cordier, qui était celui de papa Henri, avait pour ainsi dire disparu. Henri et Suzanne se souvinrent alors des conseils de mon père qui, avant son arrestation, leur avait souvent dit qu'ils seraient plus heureux de travailler à leur compte. Mon père avait ajouté qu'il les aiderait s'ils se décidaient un jour de changer de métier. Papa n'était plus là pour tenir sa promesse. Joseph Epelberg, l'ami de mes parents devenu aussi ami de la famille Ribouveau – ce même Joseph qui avait courtisé sans succès ma mère à son arrivée en France – les encouragea à suivre les conseils de papa et à se lancer dans le commerce. Il les présenta aux quelques anciens fournisseurs de mon père qui avaient survécu à la guerre. En apprenant que papa et maman Ribouveau avaient risqué leur vie et celle de leurs fils pour sauver les nôtres, ils leur avancèrent autant de marchandises qu'ils souhaitaient, sans paiement immédiat. Ils les paieraient lorsque la marchandise serait vendue. Ils purent ainsi démarrer leur affaire commerciale avec des moyens financiers très modestes. Ils n'avaient aucun fonds d'investissement

de toute façon. D'autres fournisseurs, mis au courant de leur admirable comportement, se joignirent aux premiers, si bien qu'ils bénéficièrent de conditions commerciales privilégiées durant plusieurs années. Ils n'avaient pas de magasin. Ils travaillaient sur les marchés, exactement comme l'avaient fait mes parents avant la guerre. Il semblait y avoir une continuité, un lien secret, entre les Ribouleau et les Malmed, comme si ces derniers, à leur tour, protégeaient ceux qui avaient si courageusement et généreusement sauvé leurs enfants.

Papa Ribouleau avait débuté sa carrière de commerçant en utilisant la petite remorque dans laquelle ma sœur et moi prenions place pendant la guerre pour nous rendre aux étangs de Saint-Pierre. Sur des parcours de quinze à vingt kilomètres, papa Henri pédalait avec force, trainant sa remorque chargée de marchandises, par tous les temps, jusqu'à Verberie, Béthisy et Compiègne. Après une dure et bonne année, il acheta sa première automobile, une "Chenard et Walker", qu'il fit modifier en camionnette par un carrossier. Quelques autres voitures utilitaires suivirent, puis enfin un camion Renault connu sous l'appellation de « Mille Kilos ». Apparemment, ce véhicule était capable de transporter mille kilos de marchandises. C'était un camion de couleur grise complètement fermé, adopté par la plupart des commerçants forains. Papa et maman Ribouleau vendaient des vêtements pour hommes : pantalons, vestes, costumes, bleus de travail, chemises, et l'hiver des canadiennes. Ils avaient une clientèle fidèle, qui leur permettait de vivre décemment. C'était un métier particulièrement éprouvant. Ils se levaient chaque matin de très bonne heure pour se rendre sur les marchés des environs, dimanche inclus. Une fois sur place, il fallait monter le « barnum », une structure en tubes de fer recouverte d'une toile de bâche. Cette installation permettait d'étaler la marchandise et de la protéger contre les intempéries. L'hiver, la température était si basse et l'ajustement de ces tubes si précis qu'il était difficile de les manipuler avec des gants. Les barres de fer gelées collaient aux doigts nus. Il fallait ensuite décharger approximativement mille kilos de marchandise de la camionnette et la disposer sur l'étalage, l'installer avec soin pour attirer les clients. En fin d'après-midi, on recommençait la manœuvre inverse. Lorsque j'étais là, maman Suzanne restait à la maison, et, très heureux, j'accompagnais papa Henri sur les marchés. Je l'aidais à déballer, vendre et remballer. J'étais très heureux d'être utile. Je me sentais dans mon élément, ce qui n'était pas le cas lorsque je devais suivre les Blum dont la cohabitation m'était insupportable. Avec papa Henri, je me sentais en famille. Je retrouvais Compiègne et ses environs, des figures familières,

des personnes que j'avais connues durant mon enfance. Les anciens voisins venaient prendre de mes nouvelles.

– Alors, Léon, te voilà presque un homme, me disaient-ils. Comment va ta sœur ? As-tu des nouvelles ?

Je me redressais ; j'avais environ treize ans. Je serrais des mains. Je ne me plaignais pas des conditions de vie difficiles qui étaient les miennes à Saint-Quentin. Je n'aimais pas, d'ailleurs, que l'on s'apitoie sur mon sort. L'expression « pauvre enfant », qui m'était encore parfois décernée par des personnes bien compatissantes, me dérangeait.

Un jeudi, nous étions au marché de Verberie. J'étais derrière l'étalage, attendant les clients. Je baillais à me décrocher la mâchoire. Il était encore tôt. Papa Henri était devant l'étalage. Il conversait avec deux gendarmes auxquels je ne prêtais pas d'attention particulière. Je ne les connaissais pas. Je remarquai cependant que, de temps à autre, ils se tournaient dans ma direction et me regardaient. Sans doute devaient-ils parler de moi. Peut-être papa Henri leur racontait-il notre histoire et s'apitoyaient-ils sur les événements dramatiques qui avaient été les nôtres. Papa Henri me fit signe. Je lui jetai un coup d'œil interrogateur.

– Léon ! Viens ici, mon grand, me dit-il d'un ton affectueux.

Je passai sous l'étalage pour éviter de le contourner et me rapprochai des trois hommes. Ils s'étaient tus. Les deux gendarmes me fixaient d'un air étrange. Ils semblaient gênés. Ils étaient très grands ; c'était l'impression que j'avais devant la plupart des adultes. L'un d'eux se racla la gorge, la tête inclinée vers moi.

– Allons, petit, serrons-nous la main, dit-il.

Je commençai docilement à lever mon bras, lorsque papa Henri murmura :

– Ce sont les messieurs qui ont...

Avant même qu'il ne termine sa phrase, j'avais compris. Je me figeai, horrifié. Je devinais qui ils étaient. J'étais transporté au 19 juillet 1942, je revoyais la scène : ma mère en pleurs, mon père hagard, ces deux gendarmes, sanglés dans leur uniforme, impassibles, qui leur ordonnaient de se dépêcher, tandis que Rachel et moi, nous nous accrochions à maman. Il se passa un long moment, qui me parut interminable : dix, vingt ou trente secondes tout au plus, à affronter le regard de ces hommes qui avaient arrêté mes parents, ce qui avait eu pour conséquence de les conduire à la mort. Je dévisageais celui à qui j'avais commencé à tendre la main avec tant de haine. L'émotion était forte. J'étais paralysé, incapable de bouger. Je ne savais que faire, sinon regarder cet homme et lui cracher mon mépris au visage. Cependant, je n'arrivai

pas à prononcer le moindre mot. Je sentais la fureur monter en moi tout en m'efforçant de la contenir. La rage m'envahissait. Je ne voulais absolument pas pleurer devant eux. Je les haïssais comme je n'avais probablement jamais haï personne auparavant. Je ne comprenais pas comment papa Henri m'avait soumis à une telle épreuve. Il aurait dû éviter cette confrontation. Comment pouvait-il entretenir une conversation avec des personnes qui avaient collaboré avec l'ennemi et contribué à la mort de nos parents ? Ce ne sont que des lâches, pensai-je. J'étais très déçu et furieux contre papa Henri. Je serrais les poings, prêt à exploser, à crier, à les bourrer de coups, à les humilier. J'en étais incapable.

Soudainement, je leur tournai le dos et partis. Je marchai à travers les rues de Verberie, abattu par le chagrin et par la rage. Je ne savais plus où j'étais. J'errai une ou deux heures durant, dans le seul but de mettre le plus de distance possible entre eux et moi. Ils étaient complices de la déportation de mes parents. Que pouvaient-ils comprendre ? Pouvaient-ils ressentir l'immense douleur qui était la mienne et que je porterais en moi jusqu'à la fin de mes jours ? Je ne pouvais pas pardonner.

Il fallait que je revienne, pourtant. Je me décidai enfin à rejoindre papa Henri. Je voulais parler avec lui de cette confrontation inopportune mais je ne voulais pas l'embarrasser. Il ne me dit rien. Son visage était triste, contrarié et agité par toutes sortes d'émotions, mais il se tut. Curieusement, nous n'avons jamais évoqué ensemble cette rencontre. Je n'ai jamais revu ces gendarmes. J'ignore ce qu'ils sont devenus. Je me suis demandé et me demande encore s'ils avaient été poursuivis par le remords et s'ils avaient regretté leur participation active à l'arrestation de si nombreux innocents et ce qui s'en était suivi. Ils avaient été complices des desseins meurtriers de l'ennemi. Après la guerre, aucun de ces policiers collaborateurs, à ce que je sache, ne fut inquiété quant à sa participation à la déportation de plus de soixante-dix mille personnes innocentes de tout crime et à l'assassinat de la plupart d'entre eux. Pourquoi ont-ils obéi aveuglement aux ordres de l'occupant ? Ont-ils eu peur de perdre leur travail ? Auraient-ils pu avertir mes parents qu'ils connaissaient si bien et qui leur avaient rendu maintes fois service ? Or, ils n'ont rien fait de tel. Ils ont obéi à des ordres iniques sans manifester la moindre velléité de désapprobation. Ils se sont lâchement soumis. Lorsque je suis en France, encore aujourd'hui, il m'est difficile de voir des gendarmes sans songer à leur collaboration avec l'ennemi pendant l'Occupation. Je me demande si cela pourrait se reproduire aujourd'hui ? Le fait que ces représentants de la loi n'aient pas été sanctionnés, ni même questionnés, à ma connaissance, est

un triste exemple pour les futures générations des représentants de l'ordre et me laisse un sentiment de profonde injustice. Après de longues années silencieuses sur le comportement de l'État français pendant la deuxième guerre mondiale, le président de la République Jacques Chirac a prononcé, enfin, les paroles courageuses que j'espérais entendre depuis des décennies :

"Ces heures noires souillent à jamais notre histoire et sont une injure à notre passé et à nos traditions.

Oui, la folie criminelle de l'occupant a été, chacun le sait, secondée par des Français, secondée par l'État français.

La France, patrie des Lumières, patrie des Droits de l'homme, terre d'accueil, terre d'asile, la France, ce jour-là, accomplissait l'irréparable."

Papa Henri était un homme très respectueux des autorités. Je suppose que ces deux gendarmes souhaitaient me serrer la main pour se donner bonne conscience et effacer le passé, comme si ce simple geste suffisait à guérir les blessures. Il n'a pas osé refuser. Il ne voulait pas créer de problèmes avec des représentants de l'ordre. Il a cru bien faire. Je regrette de ne pas lui avoir posé la moindre question sur ce malheureux incident! J'aurais dû lui en parler. Le silence persista, hélas. Nous nous aimions et, par pudeur, ou peut-être par manque de courage, nous évitions d'aborder tout ce qui pouvait réveiller de mauvais souvenirs. Papa Henri et maman Suzanne pensaient que je devais aller de l'avant et ne pas rester prisonnier de ma douleur et de mon passé. Moi-même, je désirais par-dessus tout oublier. Trop d'émotions me submergeaient chaque fois qu'un mot ou qu'un geste me rappelaient cette douloureuse période de ma vie. J'avais décidé de fermer la porte du passé. J'ai verrouillé mon cœur, mes pensées et jeté la "clé" aussi loin que possible. Il s'est écoulé une soixantaine d'années pour que je me rende compte que le temps n'avait pas cicatrisé mes blessures. Je dois accepter de revenir en arrière, de me confronter à mes souffrances toujours vives, jamais guéries. Peut-être vivrai-je enfin une existence plus sereine jusqu'à son terme. Il est bien dommage que je n'ai pas entrepris cet ouvrage lorsque papa et maman Ribouleau étaient encore parmi nous. Ils ne sont plus là pour répondre aux nombreuses questions que je n'avais osé leur poser de leur vivant et qui resteront à jamais sans réponse.

Cette rencontre avec les gendarmes n'entacha jamais mes relations avec papa Henri. Nous sommes revenus à la maison silencieusement. Nous étions tous les deux bouleversés par cet incident. Je ne sais pas s'il parla de cet incident

avec maman Suzanne. Je suppose que oui, mais elle n'y fit jamais la moindre allusion. La suite de mes vacances se passa très vite, trop vite à mon gré. Je continuai à accompagner papa Henri sur les marchés. J'avais le cœur battant chaque fois que j'apercevais l'uniforme honni. La dernière semaine de vacances s'acheva. Il me fallait retourner à Saint-Quentin. Rachel n'était pas encore partie aux États-Unis et j'avais hâte de la retrouver, même si mon cœur se déchirait à l'idée de quitter mes parents d'adoption.

Papa Henri me reconduisit à la gare, sans Suzanne qui, sans doute, cachait son émotion à la maison. Le train était déjà à quai. Je m'arrachai aux bras de papa Henri et montai dans mon compartiment, bouleversé par ma peine. Je collai mon front contre la vitre et regardai s'éloigner la silhouette si familière et le bon sourire qu'il me réservait toujours. Je pensais alors qu'il s'écoulerait probablement quelques mois avant que je puisse à nouveau recevoir quelques fragments de bonheur à Compiègne. Leur constante affection à mon égard et à celui de ma sœur, malgré la malveillance des Blum, me réconfortait.

— Reviens vite, Léon, m'avait dit maman Suzanne en m'embrassant. Cette maison est la tienne.

Chapitre 21

Retour à Compiègne

C'est aux vacances scolaires, en juillet 1951, que je retournai à Compiègne. Cette fois-ci, je prenais un train qui me ramenait enfin et définitivement où je voulais vivre. Mon cœur battait fort lorsque j'aperçus papa Henri et maman Suzanne sur le quai. Tous deux arboraient un sourire radieux. Je me précipitai dans leurs bras, abandonnant derrière moi ma valise remplie pêle-mêle de vêtements et d'objets divers avant de quitter Saint-Quentin. Je savourais ce moment attendu depuis trois ans et demi. Je ressentais un malaise à l'idée de laisser mon cousin Salomon seul, dans sa misérable chambre d'hôtel. Il avait été un appréciable soutien pendant ces années de désespoir, accentuées par le départ de Rachel. Le bonheur me rendait muet. J'allais vers mes quatorze ans. Depuis le départ de ma sœur, j'étais rapidement passé de l'enfance à l'adolescence. Les épreuves des dix années précédentes m'avaient rendu méfiant, parfois farouche, mais aussi plus volontaire. Je regardais papa Henri et maman Suzanne avec affection, mais aussi avec inquiétude. Allaient-ils vraiment me garder ? Ne me renverraient-ils pas un jour chez les Blum ? Après tout, pourquoi se chargeraient-ils de moi, alors que leurs deux fils étaient mariés ? Je garde un souvenir ému du mariage de René Ribouleau et Cécile Goret. Ils étaient si beaux et si heureux. Leur amour l'un pour l'autre dura jusqu'à la fin de leur vie. Quant à Marcel, le frère cadet, il avait rencontré Gilberte, sa future épouse, dans une réunion des Jeunesses ouvrières. Ses parents habitaient Nampcel, un village situé à une trentaine de kilomètres de Compiègne. Gilberte travaillait chez le docteur Kaufman qui, par miracle, avait survécu à la Shoah. Leur mariage fut célébré le 29 novembre 1947, à Nampcel. Ce fut également une belle et grande fête. Papa et maman Ribouleau avaient déménagé depuis notre départ pour Saint-Quentin. Ils s'étaient installés au 82, rue Saint-Joseph, une voie fort longue montant de la place de l'Hôpital jusqu'à la forêt de Compiègne. C'était une jolie villa, en retrait du trottoir, séparée de la rue par une courette avec un grand parterre de fleurs que papa Henri entretenait à la perfection. Sur la fenêtre du premier étage, où se trouvait la chambre qui allait être la mienne, un bac

suspendu était garni de géraniums. Le devant de la maison était si bien décoré que les Ribouveau gagnèrent quatre années consécutives le prix des Maisons fleuries de Compiègne. Ma chambre était vaste et claire, avec un imposant bureau et, comble du confort, un cabinet de toilette attendant pour moi seul. Je n'en croyais pas mes yeux ! Après mon séjour à Saint-Quentin où nous vivions à huit dans un espace plus que restreint et où je devais partager un petit lit avec mon cousin, je baignais dans le luxe et l'opulence. Je retrouvai soudain le calme, ainsi que le sentiment d'être le bienvenu au milieu de ces gens simples et bons. Mon émotion était intense.

– Allons, mon garçon, allons, c'est fini, tu es maintenant chez toi, me dit papa Henri.

– Viens prendre ton goûter. Je t'ai préparé une tarte aux cerises du jardin, ta préférée, ajouta maman Suzanne.

Les quatre dernières longues et dures années semblèrent s'effacer sur ces simples mots. Je les suivis docilement jusqu'à la cuisine où je pris place devant une appétissante part de tarte que je dévorai. Papa Henri m'emmena ensuite visiter la maison. La porte d'entrée donnait sur un couloir où était placé un porte-manteau et où nous accrochions nos vestes, imperméables et autres vêtements. La chienne Yolti, un bouvier des Flandres, bien dressée, nous apportait à chacun nos chaussons dès qu'on entra dans la maison, ce qui ne manquait pas de nous faire rire à chacune de ces occasions. La cuisine était à gauche du couloir et la salle à manger à droite. Près de la cuisine, au rez-de-chaussée, se trouvait la chambre de papa et maman. Au milieu, un escalier conduisant à l'étage donnait sur deux chambres à coucher et le cabinet de toilette. J'ouvris ma valise et disposai les photos de mes parents et de Rachel. Une grande fenêtre s'ouvrait sur le jardin où papa Henri cultivait des pommes de terre, des salades, d'autres légumes et de belles fraises qui vous faisaient saliver, ainsi que des fleurs pour maman Suzanne. Il y avait un cerisier qui produisait chaque année en abondance des fruits délicieux dont maman Suzanne fourrait ses clafoutis. Entre la cuisine et le jardin, des cages à oiseaux étaient installées sous la véranda. Les serins chantaient à tue-tête. Cette maison reflétait le bonheur !

Pourtant, la réadaptation ne fut pas si simple. J'avais pris de très mauvaises habitudes ces quelques années, après le départ de Rachel. Je m'étais mis à fumer, à fréquenter les cafés où je jouais au baby-foot et à négliger mes études. En revenant à Compiègne, j'étais bien décidé à saisir l'opportunité qui m'était offerte et à repartir "du bon pied", comme on dit. Je jetai mes dernières cigarettes. Comme je ne voulais pas être une charge trop lourde pour

papa et maman Ribouleau, je décidai de les accompagner sur les marchés aux alentours de Compiègne lorsque je n'étais pas en classe. Chaque jour de marché, nous partions à sept heures et revenions vers quatorze heures. Le samedi était une longue journée de travail. Nous rentrions à dix-neuf heures. J'avais donc très peu de temps pour étudier et profiter de mon adolescence. J'aidais également papa Henri au jardin. Je participais aux travaux d'entretien de la villa. J'appris à fabriquer des parpaings pour la construction d'un mur de clôture entourant la propriété. Je craignais toujours que ce ne soit pas suffisant. Je voulais tout faire pour les remercier de l'affection qu'ils me témoignaient. J'avais été tellement perturbé entre l'arrestation de mes parents, le départ forcé de Compiègne, mon séjour misérable à Saint-Quentin et la séparation d'avec ma sœur que j'avais perdu toute notion de sécurité, même au sein d'une famille qui m'aimait. Je craignais toujours qu'ils ne se lassent de ma présence et me renvoient à Saint-Quentin ou dans un orphelinat, comme les Blum avaient menacé de le faire.

Papa et maman Ribouleau étaient toujours très gentils avec moi. Leur affection n'avait pas de limite. Maman Suzanne me conseillait sur les vêtements que je portais. Elle me faisait confectionner des vestes et des pantalons par sa couturière, Madame Pinel, qui habitait de l'autre côté de la rue. Bien qu'elle fût issue d'un milieu très modeste et qu'elle eût reçu très peu d'éducation, maman Suzanne avait un goût très sûr et m'a transmis sa passion de tout ce qui est beau. Avec papa Henri, je me sentais heureux. Nous avions de fréquentes discussions "philosophiques" lorsque je l'accompagnais à la pêche, à la belle saison, une ou deux après-midi par semaine. Sans doute à cause de ce qu'on appelle le retour d'âge, maman Suzanne avait un caractère plus vif et emporté et pouvait se mettre en colère sans grande raison. Ses colères visaient essentiellement papa Henri. Cependant, je me sentais responsable et m'éclipsais dans ma chambre en espérant que la paix se rétablirait vite. Je lui rendais le plus de services possibles pour la décharger de ses tâches quotidiennes. Je ne sortais pratiquement jamais avec des amis, comme le faisaient les jeunes garçons de mon âge, excepté quelques rares dimanches en fin d'après-midi où j'allais au cinéma avec un camarade d'école. J'étais toutefois heureux et satisfait. À la rentrée scolaire de 1951, j'intégrai la classe de 3^e au lycée Pierre-d'Ailly, situé près du château de Compiègne. Je fus aussitôt très dépaycé. Il ne régnait aucune discipline dans cet établissement. Les élèves de tous âges fumaient dans la cour de récréation. Les professeurs ne semblaient pas très enthousiasmés par l'enseignement qu'ils dispensaient. Je me sentis perdu dans ce lycée si différent de celui de Saint-Quentin où la discipline était

très stricte. Je passai une année entière à tenter, en vain, de me motiver pour étudier. J'avais entendu dire que l'école Hersan avait une excellente réputation pour la préparation au BEPC (Brevet d'Études du Premier Cycle) que je voulais à tout prix obtenir. Je m'y présentai. Le directeur de cette école, Monsieur Gibereau, qui était aussi professeur de mathématiques, me prit bientôt sous sa tutelle et m'aida à rattraper mon retard.

Malheureusement, je n'ai jamais eu l'occasion de le remercier en tant qu'adulte. J'avais été très surpris qu'il s'intéresse à moi. Il me donna des cours particuliers sans rémunération tous les jeudis. Il arriva à m'inculquer le goût des mathématiques que je craignais auparavant. J'ai eu la grande joie, grâce à "l'Internet", de retrouver son fils et son petit-fils soixante années plus tard, lors de l'inauguration du mémorial du camp d'internement de Royallieu en février 2008. Que devais-je faire maintenant ? Les marchés, comme papa et maman ou Marcel ? M'orienter vers la poursuite des études ? Personne, dans la famille, n'avait été au-delà du certificat d'études, à l'exception de Cécile, la femme de René Ribouleau. Marcel, quant à lui, avait pris des cours de comptabilité après le certificat d'études. Aucun adulte ne pouvait me conseiller. J'étais cependant déterminé à poursuivre mes études et optai pour le centre d'apprentissage de Compiègne. Je décidai de me spécialiser dans le dessin industriel en mécanique. Je pensais que je pourrais facilement trouver un emploi dans cette voie. Je désirais secrètement entrer à l'Université mais je n'osais pas abuser de la générosité de papa et maman Ribouleau. Dès que j'obtins mon diplôme, je trouvai un emploi aux Ponts et Chaussées de Compiègne. Avec un agent technique, mon travail consistait à faire des relevés topographiques de terrain pour le tracé des routes, des canalisations du tout-à-l'égout, de l'eau, du gaz et de l'électricité pour les lotissements à venir. Le travail était relativement intéressant mais sans aucun avenir, me semblait-il.

En outre, comme j'étais le plus jeune, les deux employés de bureau âgés d'une cinquantaine d'années m'envoyaient à l'épicerie faisant face au bureau pour les ravitailler en bouteilles de vin rouge. Ils cachaient ces bouteilles dans un tiroir de leur bureau, à portée de la main. Cette corvée honteuse, qui m'était imposée lorsque je n'étais pas à l'extérieur pour mon travail, me pesait. J'avais le sentiment de contribuer à la déchéance de mes deux collègues. Je craignais évidemment d'être surpris par notre directeur lorsque je revenais avec les bouteilles, que je dissimulais de mon mieux sous mon veston. Qu'aurais-je pu lui dire ? Comment expliquer que ce n'était pas pour moi ? Aurais-je pu lui révéler que ses deux hommes de confiance buvaient

au bureau ? Heureusement, je n'ai jamais été surpris dans cette activité particulièrement dégradante.

Ces conditions de travail n'étaient pas encourageantes pour l'épanouissement de ma vie professionnelle. Je pris donc la décision de démissionner après avoir postulé dans une entreprise compiégnnoise produisant toute sorte de matériel mécanique sophistiqué, dont des machines très complexes pour la fabrication de bouteilles en verre. Je fus engagé comme dessinateur industriel au bureau d'études où travaillaient une quinzaine de personnes. Le travail me plaisait. Je pouvais enfin appliquer ce que j'avais appris au cours de ma scolarité. La discipline était très stricte. Nous n'avions pas le droit de nous parler, à moins que ce ne soit pour le travail. Si une conversation durait plus de quelques minutes, le chef de bureau, les sourcils froncés, venait à notre emplacement de travail et nous demandait si nous avions besoin d'aide. L'atmosphère était pesante. Je réalisai vite qu'il me serait difficile de passer ma vie dans une ambiance aussi contraignante. Les plus anciens, qui avaient entre quarante et cinquante ans, ne semblaient pas particulièrement épanouis. L'un d'eux me conseilla de quitter au plus vite cette carrière. Je compris alors que le seul moyen de m'en sortir était de reprendre mes études. J'avais dix-huit ans. J'étais un jeune homme réservé. Je ne cherchais pas à montrer mes ambitions par crainte qu'on ne me reproche mes origines juives. Je m'inscrivis à l'université de Paris et obtins à l'issue de deux années d'études le diplôme de technicien supérieur. Je me rendais à Creil, une ville située à trois quart d'heure de train de Compiègne, deux fois par semaine : le mercredi soir à dix huit heures pour être de retour vers minuit, ainsi que toute la journée du samedi.

Peu après, je fus promu au service des devis. J'étais heureux de me diversifier. J'entrepris pendant deux ans d'étudier au CNAM (Conservatoire National des Arts et Métiers) à Paris où je suivais des cours le mercredi soir de dix-neuf à vingt-et-une heure et le samedi toute la journée.

À l'âge de vingt ans, je fus appelé sous les drapeaux pour effectuer mon service militaire d'une durée de dix-huit mois, qui se prolongea à vingt-huit mois. À cette époque, la France était en guerre, enlisée en Algérie depuis plusieurs années. En tant que Pupille de la Nation, je fus exempté de service en Algérie. Je fus affecté sur des bases aériennes en France. On m'envoya d'abord à la base de l'armée de l'air, située au camp de Royallieu, à Compiègne. Ironie du sort, dans ce camp même où plus de cinquante-mille internés avaient souffert et espéré, avant de partir, un matin, une valise ou un baluchon à la main, vers une destination inconnue où la plupart trouveraient l'esclavage et la mort. J'étais affecté dans le bâtiment où, coïncidence étrange, quarante-huit ans

plus tard, en février 2008, je viendrais témoigner devant un groupe de personnes et évoquer la mémoire de mes parents et de la famille Ribouleau. Cela s'est passé à l'occasion de l'inauguration du mémorial de l'Internement et de la Déportation à Royallieu, en février 2008.

Passer de la vie civile à la vie militaire me fut particulièrement pénible. J'avais à nouveau perdu mon indépendance. Nous étions quarante par chambrée. Nos lits se touchaient pratiquement. Nous venions tous de milieux différents, certains de familles riches, d'autres de familles modestes et d'autres encore étaient pratiquement misérables. La plupart d'entre nous avaient vingt ans. L'un d'entre nous était âgé de vingt-six ans. Il avait différé son service militaire afin de poursuivre des études supérieures, avec le souhait de devenir prêtre. Il fallut s'habituer à porter un bleu de travail, à obéir aux ordres, parfois contradictoires, qui régissaient notre vie : se lever, se laver, manger et se coucher à heures fixes. Après l'extinction des feux, à vingt et une heures, les conversations allaient bon train. Un titi parisien nous raconta un soir en pleurnichant qu'il avait violé une jeune fille à la sortie d'un bal de banlieue. Il n'aurait jamais avoué ce méfait en plein jour mais l'obscurité aidait à échanger des confidences très intimes. Pendant la journée, « il roulait des mécaniques ». Dès que la lumière était éteinte, on peut dire qu'il se confessait, nous demandait des conseils pour sortir de la médiocrité et se bâtir un avenir meilleur. Un autre camarade de chambrée, issu d'un milieu aisé, lui promit de l'aider. Je doute cependant qu'ils se soient jamais revus. Ce jeune homme recevait des colis qu'il partageait avec nous : champagne, caviar, pains exotiques, fruits confits et autres friandises. Nos discussions tournaient souvent autour de la sexualité ! Il nous racontait que des femmes mariées, amies de sa mère et bien plus âgées que lui, l'invitaient dans des hôtels luxueux à Paris. Il nous assurait que garder ses chaussettes pour faire l'amour était particulièrement excitant ! Celui qui avait pour vocation d'être prêtre nous dit avoir renoncé à sa vocation mais qu'il comptait rester « puceau » jusqu'à sa nuit de noces, si toutefois il se mariait. Je suis persuadé que ces échanges d'idées entre des jeunes gens de milieux sociaux aussi différents nous ont ouvert l'esprit. Pendant ces quelques premiers mois de notre service militaire, nous étions tous égaux. Quant à moi, j'écoutais et parlais peu. Je gardais pour moi les événements qui avaient marqué mon enfance et mon adolescence. Je taisais mes origines juives.

Je fis ensuite un stage de six mois à Rethel, une petite ville des Ardennes située entre Reims et Charleville. Je fus affecté à l'école de transmissions de l'armée de l'air. Ensuite, on me transféra sur les bases aériennes de Tours et

d'Orléans où j'étais rattaché au bureau des Transmissions. Il y avait très peu à faire et je m'ennuyais énormément. Je perdais un temps précieux. Je pensais à mes études et à tout ce que j'aurais pu accomplir si j'avais été libre. La guerre d'Algérie n'en finissait pas. Il y avait beaucoup d'attentats en France. Dès que je quittais la base militaire, bien que le règlement l'interdisait, je m'habillais en civil. Je fus enfin libéré après vingt-huit longs mois.

Peu après ma libération, je me mis en quête de trouver un nouvel emploi. J'acceptai un poste dans une importante manufacture de pneus située à Clermont-Ferrand. Avant de partir servir sous les drapeaux, j'avais rencontré ma future épouse, Sylviane, à l'occasion du mariage d'une cousine de la famille de papa Henri. Sylviane exerçait la profession de couturière. Elle travaillait comme vendeuse-retoucheuse dans un magasin de vêtements pour dames à Blois. Nous nous sommes mariés le 21 mars 1961. Notre fils Olivier naquit le 15 septembre 1962 à l'hôpital Saint-Joseph de Compiègne où j'étais moi-même né vingt-cinq années plus tôt. J'étais présent au moment de sa venue au monde. Je pensais à la joie que mes parents auraient éprouvée à la naissance de leur petit-fils. Je me voyais les étreindre dans ce moment exceptionnel et partager avec eux mon bonheur. Notre nom de famille survivrait. Bien souvent, lorsque mes enfants étaient encore petits, je songeais à ce qu'ils auraient pu ressentir si nous étions brutalement séparés comme Rachel et moi l'avions été vingt ans plus tôt. Ils ne devaient jamais connaître la souffrance qui avait été la nôtre.

À Clermont-Ferrand, nous vivions dans un bel appartement que nous avait fourni la société pour laquelle je travaillais. J'avais été affecté dans un bureau de stagiaires. J'avais pour mission de concevoir une machine à nettoyer l'excédent de caoutchouc provenant de la vulcanisation des valves de pneus. Les usines avaient plus l'apparence d'une prison que celle d'une entreprise. De grandes portes en fer s'ouvraient sur une cour à 7 h 45 pour laisser entrer le personnel. À huit heures, elles se refermaient pour ne s'ouvrir à nouveau qu'à midi. Le même rituel se reproduisait à 13 h 30, jusqu'au moment de la sortie. Tout était très spécialisé, cloisonné. Je souhaitais m'orienter vers le commerce. Je m'adressai aux services commerciaux et demandai à être muté aux États-Unis. On me répondit que je devais être patient et que, peut-être, dans quelques années, ce serait possible.

Je continuais de correspondre régulièrement avec Rachel. Le téléphone n'était disponible qu'au bureau de poste et coûtait alors très cher. Nous nous écrivions à peu près tous les quinze jours. Je m'installais à la table de la salle à manger avec mon stylo "Parker", dont j'étais très fier. Dans ses lettres, ma

sœur me parlait de son mariage, de ses enfants, de sa famille aux États-Unis, du travail de son mari, de ses projets et de la maison qu'ils venaient d'acquérir. Elle m'avait raconté aussi son douloureux combat contre la tuberculose. Elle avait alors vingt ans et sa fille Anita dix-huit mois lorsqu'elle était entrée à l'hôpital Rockefeller Institute, à New-York, en octobre 1953. Elle y est restée une année. Après dix mois, elle avait été autorisée à rentrer chez elle chaque week-end mais Izzy, son mari, devait porter un masque pour s'approcher d'elle. À l'époque, il n'existait aucun traitement. Les seuls remèdes étaient le repos complet et une bonne hygiène de vie. Cet hôpital avait créé un pavillon spécial où Rachel avait été placée, dédié à la recherche d'une thérapie contre cette terrible maladie. Elle survécut, ce qui fut un soulagement pour tous. Nous échangeons des photos. Nous arrivions ainsi à maintenir un lien des plus précieux en poursuivant nos vies de chaque côté de l'Atlantique.

En 1963, quatorze ans après son départ, Rachel revint en France accompagnée de son mari, Izzy. Ils avaient confié leurs deux filles, Anita et Hélène, à des amis. Comme nous habitons Clermont-Ferrand et que leur avion atterrissait à Orly, près de Paris, à neuf heures du matin, nous étions partis la veille avec notre fils Olivier, âgé d'un an, pour les accueillir. À peine arrivés à l'aéroport, on nous annonça que les bagagistes s'étaient mis en grève ce matin-là et que tous les avions étaient déroutés. Le leur se poserait à Bruxelles ! Déçus, nous regagnâmes Compiègne où maman Suzanne nous annonça que Rachel avait téléphoné. La compagnie aérienne les mit dans un car à destination de Paris. On les débarquerait à Soissons où Marcel et papa Henri étaient déjà partis les rencontrer. Il faisait très beau. J'étais si impatient de revoir ma sœur et son mari, inconnu encore, que je m'installais, pour quelques heures, sur le trottoir, rue Saint-Joseph, afin de guetter leur arrivée.

– Pourvu qu'ils n'aient pas une crevaïson... Pourvu qu'ils n'aient pas une panne... Pourvu qu'ils n'aient pas un accident... me répétais-je en consultant ma montre à intervalles de plus en plus fréquents.

Finalement, à bout de nerfs et sans aucune nouvelle, je rentrai dans la maison pour me raser. Nous nous étions levés de très bonne heure et je n'avais pas pris le temps de le faire. Après m'être rasé un côté du visage, j'entendis des cris de joie :

– Léon ! Les voilà ! Ils sont là !

J'essayai vite la mousse de mon visage et dévalais l'escalier. La voiture de Marcel, une Frégate Renault, s'arrêta devant la maison. Les portes s'ouvrirent. Je vis descendre une très jolie jeune femme, très élégante dans un tailleur bleu, portant des gants blancs un peu défraîchis. Nous nous dévisa-

geâmes une ou deux secondes avant de nous jeter dans les bras l'un de l'autre. Quatorze années s'étaient écoulées sans nous voir ni entendre le son de nos voix. Les larmes ruisselaient sur nos visages. Je serrais Rachel contre ma poitrine. L'émotion me submergeait. Je ne trouvais rien à lui dire. Je prononçai enfin son prénom et presque incrédule.

– Rachel! C'est bien toi? Je ne rêve pas?

– Non, Léon, je suis là, je suis revenue. Un grand jeune homme souriant se tenait un peu en retrait. Il m'embrassa gauchement et m'adressa quelques paroles en anglais. C'était Izzy, le mari de ma sœur, que je reconnus grâce aux photos que j'avais reçues. Je ne comprenais pas ses propos et ne réussis pas à prononcer la moindre phrase. Aucun mot en anglais ne me venait à l'esprit. Rachel traduisait. Tout le monde pleurait, riait et, finalement, quelqu'un dit :
– Rentrons à la maison!

Les quelques semaines passèrent très vite. Nous avions tant de choses à nous raconter, quatorze années à combler. Bien sûr, les souvenirs du passé affluaient. Nous évoquâmes longuement l'arrestation de nos parents et la période si difficile de la guerre, la vie exécrationnelle à Saint-Quentin et notre séparation. Nous nous rendîmes ensemble rue Saint-Fiacre et revîmes, le cœur serré, l'appartement de nos parents où ils avaient été arrêtés, ainsi que celui de la famille Ribouleau qui nous avait recueillis et où nous avions vécu pendant la guerre. Ces deux logements étaient maintenant libres. L'appartement de la famille Clausse, au rez-de-chaussée, était occupé par de nouveaux propriétaires qui nous accueillirent très chaleureusement. Ils nous invitèrent à visiter les deux étages, la buanderie, les caves et le jardin. Nous nous rappelâmes l'abri que papa Henri avait construit devant le poulailler, au fond du jardin. Nous retrouvâmes intact le tas de fumier où Marcel avait enterré une mitrailleuse récupérée d'un avion abattu dans un champ voisin ainsi que le billot de bois d'où le canard sans tête s'était envolé en nous laissant sur notre faim! Tant de souvenirs affluaient! Nous parlions de nos parents, de leur gentillesse, de l'amour qu'ils nous portaient, de la famille Ribouleau, des voisins. Afin de profiter au maximum de leur séjour en France, Izzy, le mari de Rachel, voulait absolument découvrir Paris qu'il ne connaissait qu'à travers les émissions télévisées aux USA, quelques prospectus publicitaires et ce que Rachel lui en avait dit. Cette ville était, d'après ce qu'il en avait entendu dire, la plus belle au monde. Rachel et moi souhaitions aussi revoir notre cousin Salomon. Il habitait maintenant à Alençon, en Normandie. Lorsqu'il apprit que Rachel était en France, il n'hésita pas un instant à venir nous rejoindre à Paris. Nous

avons tant de souvenirs en commun. Il y avait tant à se dire. Ensemble, Rachel, Salomon et moi, nous nous comprenions. Nous pouvions évoquer nos vies, si chaotiques, vécues pendant la guerre et l'après-guerre, sans la moindre gêne. Le besoin d'en parler était intense. Nos retrouvailles furent particulièrement émouvantes. Rachel, son mari Izzy, Salomon, mon épouse Sylviane et moi étions très animés. La journée passa à une vitesse foudroyante. Nous sommes venus nous recueillir au mémorial de la Déportation du Juif inconnu proche de la cathédrale Notre-Dame. Puis ce fut la tour Eiffel, le Sacré-Cœur, une promenade sur la Seine en bateau-mouche et enfin, le soir, un restaurant, sur cette magnifique avenue des Champs-Élysées. C'est avec beaucoup d'émotion, à cause de cette séparation de quatorze ans, que Salomon nous quitta. À la demande de Rachel, nous allâmes également rendre visite à la famille Blum à Saint-Quentin. Ma sœur était heureuse et fière de leur présenter son mari et de leur montrer son bonheur, comment, elle s'était épanouie et avait bien réussi sa vie. Je n'étais pas retourné à Saint-Quentin depuis douze années. Je leur en voulais encore de m'avoir séparé de la famille Ribouleau. Je fis de mon mieux pour me comporter avec civilité et dissimuler ma rancœur. J'étais heureux du bonheur de Rachel malgré les mauvais souvenirs de notre séjour à Saint-Quentin et de son départ forcé aux USA. J'emmenai ensuite Rachel et Izzy à Blois rencontrer les parents de Sylviane. De là, nous sommes allés camper dans le Cher. Les illuminations du château d'Azay-le-Rideau étaient de toute beauté et nous impressionnèrent tous. Nous avons visité Clermont-Ferrand et sa région. Le mois fut vite écoulé. Rachel me décrivit en détails sa vie aux États-Unis. Elle n'avait pas perdu l'espoir que je la rejoigne là-bas.

Izzy aimait beaucoup la France. Il n'avait jamais quitté les États-Unis avant ce voyage. Les moyens très modestes de ses parents ne lui avaient pas permis de voyager. Il était très curieux de nature et nous bombardait littéralement de questions que Rachel nous traduisait. J'appris ainsi à mieux connaître mon beau-frère. C'était un inventeur. Sans avoir suivi de longues études supérieures, il avait réussi brillamment sa vie professionnelle. Il me parlait souvent de ses projets, qui m'intéressaient énormément. Nos connaissances se complétaient. Il insistait pour que je quitte la France et vienne les rejoindre aux USA. Il savait que c'était le vœu le plus cher de son épouse. Il pensait également qu'un avenir plus prometteur nous était réservé là-bas. Comme il avait raison ! Mes perspectives d'avenir dans cette société où j'étais employé, et même en France en général, me semblaient limitées. Je l'écoutai attentivement. Cependant, je ne promis rien. Après leur départ, Sylviane et moi

en reparlâmes sérieusement à maintes reprises. L'ambiance tendue et stagnante régnant dans cette société de Clermont-Ferrand, ainsi que la présence de l'employé antisémite qui prenait plaisir à m'embarrasser, en me narguant avec des propos injurieux, pesèrent-elles dans ma décision ? Je me rendais également compte qu'il me serait difficile d'évoluer dans l'industrie française de l'époque, régie par un système archaïque, sans l'aide de personnes influentes. Je ne m'imaginais pas passer ma vie à attendre une promotion, une augmentation annuelle de salaire aléatoire, l'évolution lente de ma carrière, les vacances, la retraite. J'observais mes collègues de bureau : j'étais frappé par l'apathie de la plupart d'entre eux et par l'absence d'intérêt et de curiosité pour leur travail.

J'avais besoin de me passionner pour mes activités, d'élargir mes horizons, d'avoir accès à davantage de liberté et de participer, à ma mesure, au développement de l'entreprise. J'avais également envie de vivre près de ma sœur après une si longue séparation. La décision d'émigrer s'imposa progressivement dans nos esprits. Sylviane était à nouveau enceinte. Nous avions un bel appartement, des meubles modernes, neufs, de bons amis, une Renault R4 neuve. L'Auvergne était une région très agréable avec ses montagnes, ses belles randonnées, sa neige, l'hiver. C'était une décision difficile à prendre que de quitter cette vie "bourgeoise", alors que nous étions installés dans notre petit confort, pour nous lancer vers l'inconnu. Finalement, nous acceptâmes l'offre d'Izzy et Rachel de nous aider à émigrer aux États-Unis, excités par l'attrait de l'aventure et l'espoir d'une vie nouvelle dans un nouveau monde.

Chapitre 22

Un nouveau départ

Nous embarquâmes sur le paquebot « France », au port du Havre, mi-février 1964. C'était la seconde traversée de ce magnifique navire. Le volume de nos bagages et le coût élevé des billets d'avion, comparé au prix de transport par bateau, nous firent prendre la décision de faire le voyage par voie maritime. La perspective de passer cinq jours en mer sur ce luxueux transatlantique était très séduisante. Nous n'avions aucune idée de ce qui nous attendait. Le paquebot « France » était très impressionnant par sa taille. À l'embarquement, c'était la cohue des grands départs. Les familles s'embrassaient, les larmes inondaient les visages. Nous tenions fort serrées les mains de notre fils Olivier. Il avait dix-huit mois. Daniel Monier, notre beau-frère, nous avait accompagnés jusqu'au Havre afin de prendre livraison de notre Renault R4 que nous lui avions vendue. Il était reparti la veille de notre départ. J'avais déjà dit au revoir à tous ceux qui m'étaient chers, en particulier à papa Henri et maman Suzanne. Ils avaient eu du mal à approuver notre décision. Ils comprenaient mon désir d'améliorer notre chance de réussite et de me rapprocher de Rachel. Toutefois, il leur était bien difficile d'accepter que je parte si loin, pensant sans doute que nous ne nous reverrions plus. Je me souvenais de leur consternation silencieuse lorsque je leur avais annoncé mon départ, dix-huit mois auparavant, pour aller nous installer à Clermont-Ferrand, une ville industrielle, située à mi-chemin entre Paris et la Méditerranée, un trajet de plus de huit heures en voiture, à l'époque. Il leur était difficile de comprendre que je puisse démissionner d'un emploi qu'ils considéraient comme exceptionnel, dans une société offrant un avenir stable. Un emploi, en France, se gardait pratiquement à vie. Abandonner une bonne situation était interprété négativement. Ma décision les avait surpris. J'avais le cœur serré en pensant à eux. Je revoyais le pli soucieux sur le front de papa

Henri lorsque je l'avais quitté :

– J'espère que tu ne commets pas une erreur, mon garçon, m'avait-il dit.

Il avait embrassé Olivier en ajoutant, avec un soupçon de reproche :

Pourvu que cet enfant s'habitue à sa nouvelle vie.

Maman Suzanne avait pleuré en me serrant dans ses bras. Auprès d'eux, comme en filigrane, je revoyais, en pensée, mes parents, éternellement jeunes. Ils restaient solidement attachés à ma mémoire. Auraient-ils approuvé mon départ ? Sans doute auraient-ils été heureux de nous savoir réunis, Rachel et moi. En France, je laissais derrière moi des gens qui m'étaient chers, mais également tant de souvenirs douloureux, les fantômes des gendarmes qui avaient arrêté les miens, brisé ma vie et mon bonheur d'enfant, la blessure jamais refermée de la séparation et de la mort horrible de mes parents, ainsi que les années malheureuses à Saint-Quentin. Il me semblait qu'en quittant ce pays où j'avais souffert, je fermais une porte sur un passé que je voulais oublier. Une nouvelle vie m'attendait. Que serait-elle ?

La traversée de l'Atlantique ne fut pas de tout repos. Notre cabine, située à l'arrière du navire, au-dessus des stabilisateurs, s'avéra très bruyante. Une heure avant le départ, un message, diffusé par haut-parleur, avertit les accompagnateurs des passagers de quitter le navire. Le personnel était aux petits soins avec nous. Nous n'étions pas habitués à ce service luxueux. Tout ce qui aujourd'hui nous semble naturel était alors hors de notre portée. Il y avait une piscine, plusieurs bars, des salons de lecture, un cinéma. Nous aurions pu profiter de toutes ces distractions si les conditions météorologiques l'avaient permis. La traversée fut très pénible. Notre première nuit, du Havre jusqu'à Londres, où le bateau fit escale, fut plus que mouvementée. La mer était déchaînée. Malgré les dimensions immenses du paquebot, nous ressentions durement les effets de la tempête. À l'arrière, dans notre cabine, nous étions particulièrement secoués. Les vagues semblaient être aussi hautes que des immeubles de quatre à cinq étages. Mon épouse Sylviane, qui était enceinte, était très malade et moi-même guère plus vaillant. Dans la journée, nous nous rendions sur le pont sur lequel nous nous déplaçons avec difficulté, nous agrippant au bastingage pour nous écrouler, à bout de forces, dans un transat au milieu du navire, où le tangage et le roulis étaient moins prononcés ! Quand nous en avions le courage, nous tentions d'atteindre la salle à manger. Nous avons manqué un bon nombre de repas. Notre fils Olivier, qui passait ses journées à la garderie, était épargné par le mal de mer. Compte tenu de ces mauvaises conditions, les conversations avec d'autres passagers

étaient réduites au minimum. Nous étions impatients que cette traversée difficile s'achève. Ni mon épouse ni moi n'étions jamais allés aux États-Unis auparavant. Nous avions seulement vu des photos et quelques films, sur lesquels figuraient des gratte-ciel et des petites maisons comparable à celle de ma sœur. Il était difficile d'anticiper ce que nous allions découvrir sur place. Enfin, le 22 février 1964, cinq jours après notre départ, vers cinq heures du matin, la Statue de la Liberté se profila à l'horizon. Je fus ébloui. Aucune photo, aucun film ne peuvent rendre la majesté et la beauté de cette immense statue, offerte par la France aux États-Unis. Elle représentait pour moi l'Amérique et le symbole même de la liberté. À cet instant, je pensai avoir compris pourquoi j'avais désiré quitter la France. Sans doute cherchais-je de bonnes raisons pour justifier notre décision d'émigrer. Je me sentais prisonnier de mon identité juive. L'administration française qui avait collaboré, qui avait livré mes parents à l'ennemi, le sale type qui m'avait harcelé à Clermont-Ferrand, me rappelaient sans cesse ce que je laissais derrière moi. J'espérais retrouver ces Américains que j'avais vus en France à la Libération, ces hommes décontractés, vêtus de vêtements kaki, mâchant du chewing-gum, dont les chaussures glissaient sans bruit sur les pavés des rues de Compiègne, à l'aube du 1^{er} septembre 1944. Cette image restait très précise dans mes souvenirs. Notre navire passa sous le gigantesque pont Verrazano qui relie les îles de Manhattan et de Staten Island. Il était alors en construction et nous pouvions voir le ciel à travers les éléments de sa charpente. L'arrivée dans le port, le contrôle de police et la récupération des bagages prirent une bonne partie de la matinée. Nous attendîmes, nous sembla-t-il, de longues heures avant de pouvoir débarquer. Je me haussais sur la pointe des pieds pour tenter d'apercevoir, au-delà de la file de passagers, Rachel et Izzy venus nous accueillir. Nous nous précipitâmes dans les bras les uns des autres. Presque une année s'était écoulée depuis leur voyage en France. Nous nous embrassâmes de nombreuses fois avant d'entasser nos volumineux bagages dans leur break. Outre nos vêtements, les jouets d'Olivier, quelques tableaux, des photos et de la vaisselle ayant appartenu à mes parents, et que papa et maman Ribouleau avaient conservés précieusement, nous avions même apporté un vélomoteur "Mobylette" pour Izzy ! Il faisait très froid. La neige, tombée la veille, était déjà sale dans les rues de New York. Les nombreux piétons semblaient très pressés. Les taxis jaunes klaxonnaient impatiemment. Ma première impression ne fut pas celle que j'avais imaginée. J'étais assez déçu. Dès que nous sortîmes de New York, nous découvrîmes des rues bordées d'arbres et de jolies maisons, séparées de la rue par une pelouse enneigée, sans clôture. Le ciel

était bleu. Cela nous changeait du temps habituellement gris et pluvieux de Clermont-Ferrand en hiver.

Rachel et Izzy habitaient à New Hyde Park, une petite ville située à une quarantaine de kilomètres de New York. Nos nièces, Anita et Hélène, âgées respectivement de douze et huit ans nous attendaient impatiemment à la maison. On leur avait rebattu les oreilles à notre sujet ! Anita avait accepté de nous céder sa chambre pour quelques semaines, ce qu'elle regretta bientôt ! Les deux filles observaient avec étonnement ces émigrés venus d'un autre monde. Elles s'occupèrent immédiatement de leur cousin Olivier qu'elles trouvaient adorable. Il était habillé à la française avec un joli manteau de couleur bleu pâle et un chapeau assorti. Mon épouse Sylviane n'avait qu'une hâte : pouvoir s'allonger et se reposer après cette traversée éprouvante. Elle était fort embarrassée de ne pas parler anglais et se sentait déjà isolée, loin de son pays et des siens. Seule Rachel pouvait communiquer avec elle. Les voisins, les amis et la famille qui avaient entendu parler de nous depuis tant d'années, étaient très curieux de nous rencontrer. Mon anglais était pauvre et différent de l'américain. Je craignais de me rendre ridicule. Nous ne comprenions pas ce qui se disait, ce qui ajoutait à notre dépaysement et à notre désarroi.

Très vite, nous rendîmes visite à notre tante Rose qui avait accueilli Rachel quinze ans plus tôt ainsi qu'à notre cousine Eileen et son mari Irwin. Nous découvrions toute une partie de la famille qui nous était inconnue. Nous étions reçus partout comme d'importantes personnalités. Partout, nous étions très impressionnés par les beaux meubles et surpris par le sofa et les chaises recouverts d'une protection de plastique transparent qui les rendait très inconfortables. Tout nous paraissait étrange et nouveau.

Un ami de Rachel et Izzy, Eddie, nous invita chez lui. Il conduisait une Cadillac. Devant mon ébahissement à la vue de cette énorme et spacieuse voiture que j'avais admirée sur des revues françaises, il me proposa de la conduire. Ce fut une expérience agréable dont je garde encore aujourd'hui le souvenir. Je me promis d'en acheter une le jour où je serais en mesure de le faire. Je ne tins pas cette promesse ! Quelques jours après notre arrivée, je commençai à travailler. Mon beau-frère Izzy m'avait obtenu un travail chez un fabricant de tondeuses à gazon où lui-même était directeur de développement des nouveaux produits.

Après un mois passé chez Rachel et Izzy, nous nous installâmes dans un appartement à quelques kilomètres de ma sœur, à la fois heureux d'être chez nous et angoissés de nous retrouver seuls dans ce nouveau pays où tout était si différent. Notre environnement de France, auquel nous étions solidement

habitué, nous manquait énormément. Le loyer de cet appartement coûtait quatre fois plus que celui que nous payions à Clermont-Ferrand alors qu'il était bien moins agréable, sombre et assez vieux. En quelques semaines, nous avons pu le garnir et le décorer avec des meubles d'occasion que des amis de Rachel et Izzy nous donnèrent. Une fois par mois, la voirie de la ville de New Hyde Park collectait les objets de grande taille usagés. Proche de la maison de ma sœur, j'aperçus sur un trottoir un matelas qui me semblait presque neuf. Je le ramenai vite et l'entreposai dans son garage. Après avoir écouté Rachel énumérer toutes les maladies que nous risquions de contracter avec cette acquisition, je m'en débarrassai vite! Nous découvrîmes bientôt que notre appartement était infesté de cafards. Ils apparaissaient le soir sur le comptoir de la cuisine. Ils étaient si rapides que, dès que la lumière était allumée, ils disparaissaient et nous nous demandions si nous n'avions pas des hallucinations. Nous fîmes désinfecter. Après quelque temps, ces petits monstres réapparurent. Elles avaient trouvé refuge chez nos voisins qui, peu après, eurent également l'idée de désinfecter leur appartement ce qui a eu comme conséquence de les amener à nouveau chez nous.

Après avoir acheté une voiture d'occasion et payé deux mois de location, il ne nous restait pratiquement plus d'argent.

Sylviane restait la journée entière dans l'appartement, sans la moindre amie et dans l'incapacité de communiquer avec qui que ce soit, à l'exception de Rachel qui venait régulièrement la voir. Elle était maintenant enceinte de six mois et ses visites chez le médecin étaient pénibles, à cause de la barrière linguistique. Il était difficile de ne pas regretter d'avoir quitté la France. Sylviane mit au monde, à la suite d'un accouchement pénible, une petite fille qui décéda quarante-huit heures après sa naissance. Le rêve américain tournait au cauchemar. Tant de changements à intégrer, un nouveau pays, une langue étrangère, des mœurs différentes et cet heureux événement qui, par le décès de notre enfant, s'était transformé en tragédie. Je me surpris à songer qu'un tel drame ne se serait pas produit en France. Peut-être n'avions nous pas compris ce que le médecin nous avait indiqué, ou inversement. Peut-être la détresse de Sylviane avait-elle entraîné ce décès. Toutes ces questions sans réponses me harcelaient.

Heureusement, mon travail me plaisait énormément. Assez souvent, je me déplaçais dans les usines du "Midwest", au centre des États-Unis, où j'étais responsable de la mise en production des produits que nous avons développés dans notre bureau d'études. J'apprenais vite la langue, les mœurs, les façons de communiquer et perfectionnais ma formation. Mais lorsque je ren-

trais à New York, tout me paraissait à nouveau sombre et triste, bien différent de ce que j'avais imaginé avant d'émigrer. Il nous était impossible d'envisager notre retour en France. Nous n'avions pas d'argent. D'autre part, après avoir été séparé de ma sœur pendant tant d'années, il m'était difficile de penser à une nouvelle séparation.

L'adaptation fut bien plus difficile que je ne l'avais prévue. Tout était différent : la langue, la nourriture, les façons de voir et de penser. Notre voiture d'occasion tombait constamment en panne. Je passais mes week-end à la réparer. Nous regrettions nos amis. Je me demandais si nous parviendrions jamais à nous habituer à cette nouvelle existence et à traverser le fossé "abyssal" qui nous séparait des Américains et de leur façon de vivre. Chaque soir, nous regardions la télévision. Il nous a fallu plusieurs mois avant de commencer à comprendre et à pouvoir suivre une émission. L'anglais que j'avais appris en France était bien différent de celui qui était parlé aux États-Unis. Je me sentais également coupable d'avoir abandonné la famille Ribouleau. Leur chagrin me perturbait. Ils n'avaient pas exprimé clairement leur désapprobation mais, bien sûr, je l'avais perçue. Dès mon arrivée, je leur écrivis une longue lettre et pris l'habitude d'envoyer un courrier par semaine. Papa Henri ne me répondait pas. Son silence me rendait encore plus triste. Le sentiment de culpabilité me tourmentait. Enfin, après quelques mois, il m'adressa à son tour une première lettre que je lu plusieurs fois avec grand plaisir et soulagement. Ce fut le début d'un échange mensuel de courrier qui dura jusqu'à la fin de sa vie. Durant cette période, sans doute pour me rassurer ou compenser un manque, je mangeais continuellement. Je n'étais jamais rassasié. Mon beau-frère Izzy me fit entrevoir que, dans un délai d'un ou deux ans, j'aurais l'apparence d'un tonneau ! Heureusement, cette prédiction ne s'est pas réalisée. Un des premiers samedis après notre emménagement dans notre nouvel appartement, alors que mon épouse et moi passions devant la vitrine d'une pâtisserie, nous ne pûmes résister à l'attrait des gâteaux. Nous attendîmes avec impatience la fin du déjeuner et le moment de déguster le dessert. Le gâteau fort tentant était si sucré qu'il nous fut impossible d'en venir à bout ! La pâtisserie américaine n'était en rien comparable à la pâtisserie française.

C'est particulièrement dans mon travail que j'appréciais la différence de mentalité. Je me sentais libre de suggérer, de discuter, de contester, de faire des erreurs, de prendre des initiatives. On me faisait confiance. Dans les sociétés françaises auxquelles j'avais été associé régnait une atmosphère pesante de soumission à la hiérarchie. Je savourais ce sentiment de me sentir libre et de pouvoir utiliser au mieux mes capacités.

Une année passa vite. Malgré les nombreuses difficultés à nous familiariser et à apprécier ce nouveau pays.



Corinne, Sylviane, Léon et Olivier, Hicksville, New York, 1967

Chapitre 23

Le rêve américain

Au fil des mois, nous nous sommes habitués progressivement à notre nouvelle vie. L'anglais restait toujours difficile à assimiler. Nous suivions tant bien que mal les émissions et les films diffusés à la télévision. Je décryptais les gestes, les mimiques, je me raccrochais à un mot, saisi au vol, que je traduisais triomphalement à Sylviane. J'interprétais le journal télévisé, sans trop de difficulté, satisfait de constater mes progrès au fur et à mesure que les semaines s'écoulaient. Mon épouse faisait beaucoup d'efforts également pour apprendre une langue qui lui avait été totalement étrangère. Nous commençons enfin à pouvoir communiquer, ce qui nous donna l'opportunité de nous entourer de nouveaux amis. Sylviane sortit peu à peu de son isolement, ce qui me soulagea. Pratiquement un an après la venue au monde de notre première fille qui n'avait, hélas, vécu que deux jours, naquit Corinne, le 6 mai 1965. Cette fois, heureusement, l'accouchement, très contrôlé, se déroula sans le moindre problème. Corinne était un très joli bébé. Tout le monde l'admirait. Nous étions comblés de joie et de fierté. Nous avions tant de chance d'avoir une fille, comme nous le souhaitions si intensément.

– Elle a tes yeux ! s'écria Rachel, à la clinique.

– Pas du tout ! C'est le portrait craché de sa mère ! rétorqua Izzy. C'étaient les discours affectueux habituels de ces moments exceptionnels de bonheur.

Je pensais surtout à ma mère. Elle aurait été si heureuse d'avoir une petite-fille qu'elle aurait aimé tenir dans ses bras, lui chanter des berceuses en yiddish, comme elle l'avait fait pour nous. J'avais le cœur serré en songeant qu'on avait privé mes parents de cette grande joie, voir naître leurs petits-enfants et voir leur famille s'agrandir. J'étais totalement accaparé par mon travail. Mon beau-frère Izzy perfectionnait un modèle de tondeuse à gazon permettant de tondre et de collecter l'herbe coupée d'une façon particulièrement efficace. C'était une innovation. À mon arrivée dans la société, Izzy m'avait confié des responsabilités qui me permettaient d'apprendre de nouvelles

technologies. Mon travail était passionnant.

Nous habitions toujours dans l'appartement dans lequel nous avions emménagé à notre arrivée aux États-Unis, à Floral Park, Queens, un arrondissement de la ville de New York. Nous désirions réaliser un nouveau rêve : acheter une maison. Pendant deux ans, nous avons vécu avec un budget limité afin d'accumuler les fonds nécessaires pour le paiement de base. Nous sortions très peu, à l'exception de quelques promenades dans les parcs alentours. Chaque dimanche après-midi, nous nous consacrons à notre passe-temps favori : peindre des tableaux numérotés. Il s'agissait d'esquisses imprimées en noir et blanc représentant un paysage, une maison ou un bateau. Les dessins étaient découpés avec des contours variés de un à deux centimètres carrés. Chaque forme correspondait à une couleur différente. Une table indiquait la couleur à utiliser. Après des heures de travail studieux, nous obtenions un tableau de « maître » ! Si l'on peut dire... Pour améliorer notre situation financière, je donnais, le soir, des cours de français à des familles qui projetaient de se rendre en France et désireuses d'acquérir une base minimum de vocabulaire.

De nouveaux amis français, installés aux États-Unis depuis plusieurs années, nous invitèrent à déjeuner à Hicksville, une petite ville située à une quarantaine de kilomètres de notre appartement. La région nous enchantait. Les maisons étaient semblables à celles de New Hyde Park où ma sœur avait la sienne. Les prix nous parurent abordables. Après avoir réfléchi et nous être assuré de la qualité des écoles, nous décidâmes de nous installer dans cette région si agréable. En juillet 1966, nous emménagions dans "notre" maison ! Nous étions situés à une courte distance des écoles maternelle, primaire et secondaire. Devant la maison, une pelouse d'une dizaine de mètres de largeur nous séparait du trottoir et, contrairement aux coutumes européennes, elle n'était entourée d'aucune clôture. À l'arrière, une autre belle pelouse d'une quinzaine de mètres de profondeur était limitée par une barrière. Afin d'éviter l'entretien de la pelouse devant la maison, les anciens propriétaires avaient remplacé le gazon par des gravillons blancs. L'herbe poussait malgré tout entre les petits pierres. Je passai de nombreux week-ends à extirper ces "petits cailloux" un par un afin de restaurer la pelouse.

Nous étions fiers et heureux de notre réussite. Nous avions réalisé notre rêve en deux ans. Nous formions un couple heureux. Nous avions deux beaux enfants, une maison, une belle voiture Ford et un bon travail. Que demander de plus ?

Onze années s'étaient écoulées depuis notre arrivée aux États-Unis. Ma sœur et moi décidâmes d'inviter maman et papa Ribouleau à nous rendre

visite. À notre grande joie, ils acceptèrent. En 1975, ils arrivèrent aux États-Unis par avion et restèrent deux semaines. Notre première initiative fut de leur faire connaître nos familles et nos amis. Nous visitâmes New York, les plages de Long Island, les parcs et les centres commerciaux. Rachel et Izzy les emmenèrent à la synagogue qu'ils fréquentaient pour assister au service religieux du week-end. Ils furent présentés à toute la communauté juive. Le choriste entonna un hymne religieux sur l'air de la Marseillaise. Papa Henri, très ému, se leva et garda la main sur le cœur pendant la durée du chant. Les participants furent si surpris et si touchés que, contrairement à l'usage, ils applaudirent. Plus de trente ans plus tard, certains habitués de la synagogue se souviennent encore de cet événement.

Les jours passèrent très vite. J'allais à la pêche avec papa Henri tandis que maman Suzanne tricotait ou faisait le tour des boutiques avec Sylviane. J'avais l'impression de remonter le cours du temps. Je me revoyais au bord de l'Oise, des années plus tôt, avec papa Henri pêchant le gardon ou l'ablette et maudissant les péniches lorsqu'elles naviguaient trop vite, ce qui effrayait les poissons. Nous étions à nouveau heureux, réunis comme autrefois, même si nous nous retrouvions sur un si lointain continent.

Sylviane, qui parlait désormais convenablement l'anglais, recherchait un emploi et avait contacté pour cela une compagnie aérienne française. Elle y fut engagée en 1970 comme hôtesse d'accueil. Notre fille venait d'atteindre ses six ans. Sylviane fit venir l'une de ses sœurs qui accepta de nous aider à nous occuper des enfants. Cependant, après quelques mois, celle-ci préféra son indépendance et prit un emploi dans un restaurant français de New York. Nous dûmes chercher une autre personne pour nous aider.

Nous profitons des vols à tarif préférentiel dont bénéficiait Sylviane afin de passer des week-ends de deux à trois jours en France avec papa et maman Ribouleau qui nous recevaient toujours à bras ouverts. Durant quatre années consécutives, Olivier et Corinne se rendirent chez eux pour les grandes vacances. Les séjours se passaient au Viviers, près de Blois, où papa et maman Ribouleau, avaient une maison de campagne. Papa Henri aimait beaucoup cette région où il était né. Nos enfants perfectionnaient ainsi leur français et faisaient connaissance avec la grande famille Ribouleau et leurs amis. Aux États-Unis, il était difficile d'obtenir qu'ils s'expriment autrement qu'en anglais, simplement parce qu'ils ne voulaient pas se différencier de leurs camarades.

Retour à 1966. J'avais émigré avec ma famille depuis dix-huit mois seulement. On me proposa une nouvelle fonction, que j'acceptai. Aux États-Unis, au

début de sa carrière, afin d'améliorer ses connaissances et ses revenus, il est conseillé de se diversifier et de ne pas hésiter à changer d'emploi. J'occupais désormais un poste d'ingénieur de développement dans une société produisant des arroseurs de pelouse. Je fus rapidement promu au poste de directeur de production. J'avais vingt-neuf ans. Je craignais de ne pas être à la hauteur de mes nouvelles fonctions. Je me rendis rapidement compte que mes connaissances des produits et des fournisseurs me permettaient d'accomplir cette tâche avec efficacité. Je passais de nombreuses heures à mon travail, six jours par semaine. J'étais heureux, persuadé que mes efforts seraient bénéfiques à notre famille. Quelque deux ans plus tard, on me proposa de développer une nouvelle compagnie spécialisée dans la haute technologie informatique, financée par un investisseur français désireux de s'implanter aux États-Unis. Notre compagnie réalisa rapidement des produits très avancés. Ces responsabilités me plaisaient énormément. Je continuai à consacrer de nombreuses heures à mon travail. Lorsque je rentrais tard le soir, mes enfants étaient souvent couchés. J'ouvrais doucement la porte de leurs chambres et les embrassais délicatement afin de ne pas les réveiller.

Dans mon for intérieur, je pensais qu'un Compiégnois d'origine modeste, qui aurait sans doute passé sa vie à végéter dans une entreprise française, était maintenant "Executive Vice Président Directeur Général" d'une compagnie américaine ! Cela me comblait de fierté.

Je travaillais pour le bonheur de ma famille, j'en étais persuadé.

Hélas, j'étais aveugle. Je ne réalisais pas qu'un fossé se creusait entre mon épouse et moi. Ou si je l'ai pressenti, je ne voulais pas y croire.

Un soir dans le courant de l'année 1976, Sylviane, le visage fermé et crispé, m'annonça abruptement qu'elle voulait que nous nous séparions. Il se passa quelques secondes avant que je ne saisisse le sens de sa phrase qui m'assomma littéralement. Le sang se vida pratiquement de mon visage.

– Que dis-tu ? balbutiai-je.

Je la regardai, complètement abasourdi. Elle s'était levée. Elle marchait de long en large nerveusement.

– Je veux que nous divorcions.

– Divorcer ? Mais... pourquoi ? dis-je.

J'étais atterré. Le ciel me tombait sur la tête. J'aimais mon épouse, j'adorais mes enfants. Je ne pouvais concevoir de vivre sans eux. Tout s'effondrait autour de moi.



Rachel, maman Suzanne, Léon, papa Henri, New York, 1975

– Je ne t'aime plus. C'est fini entre nous. me dit-elle.

Nous étions mariés depuis quinze ans.

Tout tournait autour de moi. J'étais dévasté, déchiré, abasourdi, sous le coup de ce cataclysme. Avec le recul du temps, je me suis rendu compte que je l'avais vu venir mais refusé d'y croire. Non, ce n'était pas possible.

Mes parents avaient disparu du jour au lendemain. On m'avait séparé brutalement de mes parents adoptifs. On m'avait séparé de ma sœur alors que je n'étais encore qu'un enfant. Comment pourrais-je survivre à l'épreuve aussi redoutable d'une nouvelle rupture ? Mon épouse et mes enfants faisaient partie de moi-même. Le destin s'acharnait contre moi en m'arrachant à tous ceux qui m'étaient chers.

– Essayons pour nos enfants, demandai-je.

– C'est trop tard, répliqua Sylviane.

– Je t'en prie, lui dis-je encore...

J'insistai tant et tant que nous convînmes de consulter un spécialiste des problèmes conjugaux. Le psychiatre que nous avions choisi était un homme d'une soixantaine d'années, qui avait beaucoup d'expérience. Nous le consultations parfois seuls, parfois ensemble. Je lui confiai ma phobie des séparations. Je n'avais jamais abordé ce sujet avec quiconque auparavant. Le psychiatre était très intéressé par le récit de ma vie. Je lui expliquai à quel point j'étais prêt à tout faire pour sauver mon mariage et éviter une rupture. Il me sembla, après quelques mois, que notre situation s'améliorait. À notre profonde tristesse, notre psychiatre décéda subitement. Nous interrompîmes de ce fait la thérapie. Moins d'un an après le décès de notre "psy", Sylviane demanda à nouveau la séparation.

– Léon, me dit-elle, je n'éprouve plus d'amour pour toi. Je te rends très malheureux. Tu ne le mérites pas. Tu es assez jeune pour refaire ta vie. Mieux vaut nous séparer.

Cette fois-ci, il n'y avait plus d'échappatoire. J'étais catastrophé, désespéré. Dans mes activités professionnelles, je pouvais résoudre des difficultés techniques et des affaires complexes et pourtant j'étais incapable de trouver une solution aux nôtres. Ce problème était le plus important de ma vie, à ce moment précis. Les nuits sans sommeil se succédaient. L'angoisse, que je dissimulais le mieux possible durant mes activités, m'étouffait.

Comment annoncer à mes enfants, qui avaient quatorze et douze ans, que nous n'habiterions plus ensemble ?

Un dimanche après-midi, j'emmenai Olivier déguster une glace dans une boutique où nous avions coutume de nous rendre, les soirs d'été, tous en

famille. Je lui expliquai maladroitement, en bégayant, que sa mère et moi allions nous séparer. Les mots me manquaient. Un spasme d'angoisse m'empêchait de respirer. Je retenais mon émotion et cherchais des explications simples et rassurantes à lui donner. Je refis le même parcours avec Corinne. Sans doute choqués et apeurés, mes enfants ne me posèrent pas la moindre question. Je sentais, avec douleur, leur chagrin, leur crainte du lendemain, à travers leurs regards et leur silence — et peut-être un sentiment de culpabilité. Je leur promis de toujours les aimer et d'être toujours là pour eux.

J'approchais de la quarantaine. Je consacrai mes week-ends et pas mal de soirées à chercher un logement, sans conviction. Pourquoi devais-je partir ? Je ne cessais pas de chercher à comprendre les raisons d'un tel dénouement. Je ne voulais pas quitter mes enfants qui étaient ce que j'avais de plus cher au monde et qui souffriraient de mon départ. Ces pensées me hantaient jour et nuit. Il fallait pourtant partir. Je ne voyais pas d'alternative. Finalement, j'emménageai dans un meublé, au rez-de-chaussée d'une maison proche de la mer, appartenant à un couple très compréhensif et très aimable, d'une cinquantaine d'années. Ainsi je pourrais passer les week-ends avec mes enfants sur la plage voisine.

Je n'avais jamais vécu seul. Mon travail était si accaparant que j'en arrivais à oublier mes soucis pendant la journée. Mais, le soir, je devais affronter la solitude et, bien souvent, le désespoir. Mes amis mariés évitaient d'avoir, dans leur cercle d'amis, une personne dans ma condition. Je ne pouvais compter que sur ma sœur et mon beau-frère. J'appris à vivre seul, à cuisiner grâce aux recettes que maman Suzanne m'envoyait de France. Je fis quelques connaissances. C'était une nouvelle vie, bien différente de celle que j'avais imaginée à mon âge. Mon foyer me manquait. Mes enfants me manquaient. Je désirais les aider à faire leurs devoirs, leur lire une histoire avant qu'ils ne s'endorment, d'entendre les péripéties de la journée. Je me remémorais notre maison souvent peuplée d'amis le week-end. Je passai le plus de temps possible le week-end avec Olivier et Corinne. Nous allions au théâtre, je les emmenais faire du patin à glace l'hiver et du bateau à voile l'été. Un dimanche après-midi, d'une façon très soudaine et imprévisible, une bourrasque de vent retourna notre petit voilier alors que nous étions, heureusement, dans le port ! Nous fûmes rapidement secourus.

Je souffrais terriblement de la solitude. Les quelques rencontres que j'avais faites ne duraient jamais longtemps. Je me posais toutes sortes de questions sur ma vie avec Sylviane. L'avais-je vraiment aimée ? Certes oui. Mais que savais-je de l'amour, à vingt-trois ans, lorsque nous nous étions mariés ?

Nous étions si jeune lors de notre première rencontre, au mariage d'une cousine éloignée. Elle avait dix-sept ans. J'en avais dix-neuf. Je l'avais trouvée très jolie dans sa robe blanche de demoiselle d'honneur. Sylviane habitait Blois et moi Compiègne, ce qui représentait un long voyage pour nous réunir. Nous nous écrivions fréquemment.

Au retour de mon service militaire, ses parents, des personnes fort gentilles, nous avaient encouragés à nous marier. Je ne me sentais pas prêt à affronter une si importante responsabilité. J'avais demandé à Sylviane de nous éloigner l'un de l'autre pour quelque temps. Mais je finis par céder aux pressions de ma future femme et de sa mère.

Désormais, je ne voulais plus souffrir et subir les affres d'une séparation éventuelle avec une nouvelle compagne et être soumis à de nouvelles et traumatisantes déceptions. J'étais pratiquement convaincu que je ne rencontrerais jamais une femme qui puisse répondre à mes attentes, bien qu'au fond de moi, une minuscule lueur d'espoir restât en veille.

Je venais de tirer quelques cinglantes leçons de cette tragique expérience. L'amour, ce n'est pas "seulement" assouvir un désir sexuel, ni mener une vie confortable, ni même de fonder une famille. L'amour, c'est quelque chose de profond, de sublime. C'est cela tout à la fois, et bien davantage encore, comme j'eus le bonheur de le découvrir plus tard.



Olivier, Corinne, New York, 1973



Patricia et Léon Malméd, le jour de leur mariage, Las Vegas, 1981

Chapitre 24

Le bonheur, enfin

Nous sommes en 1979. Sylviane et moi sommes divorcés depuis deux ans déjà. Afin de rester à proximité de mes enfants, je choisis de résider près de Hicksville, là où ils habitent. Je vis toujours dans le petit appartement où j'avais emménagé après notre séparation. Les enfants passent la plupart des week-ends avec moi. Le reste du temps, je vis seul. Les rencontres que j'avais faites me confirmaient qu'il me serait très difficile, voire impossible, de jamais trouver une compagne, voire une épouse, qui puisse m'accompagner une vie durant. Je m'accommodais tant bien que mal de cette situation. Je préférerais affronter la solitude plutôt que de m'engager dans une relation de couple non satisfaisante.

Le docteur Maurice Gunsberger, d'origine française, était le pédiatre de mes enfants depuis 1966. Il était installé près de Hicksville. Il visitait les bébés à l'hôpital où une jeune infirmière, Patricia, exerçait son activité. Au fil du temps, ce médecin et moi étions devenus de bons amis. Lui-même était divorcé de sa première femme. Il s'était remarié. J'avais été son garçon d'honneur lors de son second mariage. Nous nous rencontrions régulièrement. Un jour, le téléphone sonna. Je décrochai, sans me douter que cette communication allait bouleverser le cours de mon existence.

– Léon ? C'est Maurice, me dit mon ami. Accepterais-tu de rencontrer une collègue de travail, infirmière, qui travaille à la maternité de l'hôpital ? Elle est également divorcée. J'aimerais te la présenter.

– Oui, pourquoi pas ? répondis-je, sans conviction et sans lui poser la moindre question.

Deux ou trois jours plus tard, il me rappela. Il me fit part de la réticence de Patricia Guerra à lui confier son numéro de téléphone, qu'il finit cependant par obtenir. Il me conseilla de vite l'appeler avant qu'elle ne change d'avis. Le soir même, je décidai de tenter de la contacter. Une voix douce me répondit. Je me présentai aussitôt. Je perçus l'hésitation de mon interlocutrice et, craignant qu'elle ne raccroche sans m'écouter, je me mis à parler avec volubilité. Notre

conversation dura plus d'une heure. Je finis par lui demander, avec autant de délicatesse que de crainte, si elle accepterait de me rencontrer. J'attendis sa réponse avec angoisse. Au bout d'un temps qui me parut infiniment long, elle y consentit.

– Y a-t-il une soirée qui vous conviendrait ? lui demandai-je aussitôt.

– Je suis très occupée ces jours-ci, me dit-elle.

– Oui, je comprends. Puis-je vous rappeler la semaine prochaine ? lui proposai-je.

Notre conversation avait été naturelle, simple, et intéressante. Sa voix m'avait envoûté. Je pensais qu'il y avait peu de chance pour qu'elle m'accorde vraiment ce rendez-vous.

Le samedi suivant, Maurice et sa femme m'avaient invité pour célébrer le quatrième anniversaire de leur fils. Il faisait un temps superbe. Tout le monde était à l'arrière de la maison, près de la piscine, lorsque j'arrivai. Après avoir dit bonjour à mes amis, je me rendis à la cuisine pour me servir un verre d'eau. À ce moment, quelqu'un sonna à la porte d'entrée. J'étais seul dans la maison. J'allai ouvrir. Sur le seuil, se tenait une jeune femme, très belle, accompagnée d'un petit garçon qui devait avoir trois ans. Elle était entièrement vêtue de blanc : uniforme, bas, chaussures et coiffe. Je pensai qu'elle était la gouvernante de cet enfant dont les parents devaient être des amis de la famille. Littéralement subjugué par sa beauté, je restai sans voix. Elle-même me fixait sans rien dire. Elle était si ravissante ! Comme j'aurais aimé prendre la place du petit garçon et sentir sa main dans la mienne ! Nous nous regardions sans échanger la moindre parole.

– C'est elle, dit une voix qui me parut très lointaine. Je ne comprenais pas.

– C'est elle, répéta la même voix.

– Elle ? Qui, elle ? Qui me parlait ? J'étais en extase. Je revins lentement à moi et tournai la tête. Maurice s'adressait à moi :

– C'est Patricia, la jeune femme dont je t'ai parlé, me dit-il.

Je la regardai à nouveau à la dérobée, sans oser rompre le silence. J'étais incapable de prononcer le moindre mot. Elle se détourna et s'adressa à Maurice. Je finis par comprendre que le petit garçon s'appelait James et qu'il était son fils. Après plusieurs minutes d'ébahissement, je réussis à m'arracher à mon hébétude et à bégayer quelques paroles à peine audibles.

– Quelle surprise ! Je ne m'attendais pas à vous rencontrer aujourd'hui. Quel bonheur !

Peu après, je lui demandai : êtes-vous toujours disponible un soir de cette semaine ?

– Oui, c'est possible, répondit-elle avec une certaine hésitation.

– Est-ce que mercredi prochain vous convient ? lui demandai-je.

À mon enchantement, elle accepta avec le même sourire qui m'avait fait fondre il y avait quelques minutes. Il me fait le même effet encore aujourd'hui. Ce soir-là, je rentrai chez moi, ébloui par cette rencontre, en me demandant si je ne l'avais pas rêvée. Jusqu'au mercredi suivant, je vécus dans un état de semi-inconscience, partagé entre l'impatience et l'inquiétude. Je m'attendais chaque jour à recevoir un coup de téléphone de sa part m'annonçant qu'elle ne pourrait pas venir.

Je manquais terriblement de confiance en moi dans ce domaine si complexe des relations amoureuses.

Enfin, le mercredi soir arriva. J'étais nerveux, impatient. Je sursautais au moindre bruit. Dix-huit heures ; dix-huit heures quinze ; dix-huit heures trente ; dix-huit heures quarante-cinq. Devais-je l'appeler pour lui rappeler notre rendez-vous ? Je n'osai pas. À dix neuf heures, j'entendis une voiture s'arrêter devant la maison. Je me précipitai à la fenêtre et regardai à travers les rideaux. J'aperçus une magnifique jeune femme sortant de son véhicule. Elle était bien différente de la jeune femme que j'avais confondue avec la "gouvernante" rencontrée quatre jours plus tôt avec sa coiffe et son uniforme blanc chez mon ami. Était-ce elle ? Je n'en étais pas vraiment sûr. On frappa à la porte. J'allai ouvrir et, perplexe, je demandai à la "beauté" qui était devant moi :

– Êtes-vous Patricia ?

S'était-elle trompée de maison ? Elle était beaucoup trop belle. Elle s'aperçut de mon désarroi, de mon trouble.

– Ma sœur Patricia n'a pas pu venir, me dit-elle. Elle en était si gênée qu'elle m'a demandé de la remplacer. J'espère que cela ne vous dérange pas ?

Je restai quelques secondes, stupéfait, à la dévisager et à assimiler ce qu'elle venait de dire. Certes, les deux sœurs se ressemblaient à ce point qu'on aurait pu penser qu'elles étaient sœurs jumelles. Je lui demandai d'entrer. J'étais éberlué. Comment Patricia avait-elle pu se faire remplacer par sa sœur sans me prévenir ? J'étais assez perplexe.

– Je m'appelle Maria, me dit la jeune femme d'une voix douce, très semblable à celle de sa sœur Patricia.

Elle se montra charmante et aimable tout au long du dîner. Elle s'extasia devant mes préparatifs : charcuterie, crevettes fourrées au crabe, une salade

mixte, des fromages et une tarte aux pommes maison. Elle fut encore plus impressionnée lorsque je fis la vaisselle, à la fin du dîner, refusant son aide. Peut-être n'avait-elle encore jamais vu un homme faire la vaisselle ?

– Léon, vous êtes si gentil. Il faut que je vous fasse un aveu...

Elle me regardait avec des yeux pétillants de malice.

– Je suis bel et bien Patricia! Vous ne m'aviez pas reconnue et cela m'a amusée de vous induire en erreur. Pardonnez-moi.

Une vague de bonheur me submergea soudain avec une telle force que je pus à peine retenir mon émotion. C'était le coup de foudre!

Patricia était originaire de Colombie. Elle avait émigré aux États-Unis avec ses parents en 1957, à l'âge de six ans. Ils avaient vécu une dizaine d'années à Queens, un des arrondissements de la ville de New York, lieu même où Sylviane et moi avions demeuré lors de notre arrivée aux USA, avant de nous installer à Hicksville en 1966. Son père exploitait un commerce de machines à coudre. Patricia était la deuxième d'une famille de dix enfants. Elle avait appris très tôt à aider sa mère dans les travaux ménagers et à prendre soin de ses frères et sœurs. Elle était infirmière, un métier qu'elle aimait. Lorsque nous nous sommes connus, elle travaillait à la maternité, où elle s'était liée d'amitié avec le docteur Maurice Gunsberger lors de ses visites. Elle était divorcée depuis deux ans. Son fils, James, avait trois ans. Nous prîmes très vite l'habitude de nous voir souvent. Peu de temps après notre rencontre, je dus m'absenter cinq semaines. Il s'agissait d'un voyage d'affaires particulièrement important prévu depuis quelques mois. Je devais me rendre dans différents pays d'Europe. J'étais persuadé que je ne la retrouverais pas à mon retour. Je partis la mort dans l'âme. Avec espoir, je lui avais communiqué, avant mon départ, la date et le numéro de mon vol de retour. À mon arrivée à l'aéroport, elle était là. J'explosais de joie. Elle était rayonnante. Elle se jeta à mon cou en riant et je l'étreignis de toutes mes forces. Je savais que j'avais enfin trouvé ce bonheur que j'avais si longtemps cherché les quarante premières années de ma vie. Il était simple, évident, sincère. J'étais amoureux. Quelques mois plus tard, nous décidâmes de vivre ensemble. Au bout de quelque temps, nous fîmes l'acquisition d'un appartement proche de l'hôpital où travaillait Patricia. Ainsi pouvait-elle s'y rendre à pied. Patricia, depuis son divorce, était retournée vivre chez ses parents où huit de ses frères et sœurs vivaient encore. J'avais préparé une belle chambre pour James, que j'étais disposé à considérer comme mon fils. Je lui avais construit un lit avec des tiroirs pour qu'il puisse ranger ses jouets. Je lui avais installé un poste de télévision. Les murs étaient peints avec le motif de Tom et Jerry. Je savais combien

il lui serait difficile de changer de foyer. Je fis tout mon possible pour l'accueillir avec chaleur et affection. Il était habitué à être choyé et gâté par ses grands-parents, ses oncles et ses tantes. Il fut assez perturbé de se retrouver seul avec sa mère et moi. Je désirais qu'il soit heureux et qu'il me considère comme son père. J'avais moi-même aimé deux pères et deux mères. James se montra très réticent. Sans le vouloir, je l'avais contraint à quitter un milieu où il était heureux. Il s'écoula beaucoup de temps avant qu'il ne commence à manifester de l'affection à mon égard. Je considérais James comme mon fils, au même titre que mes deux enfants. Quelque temps plus tard, il exprima le vœu de porter mon nom de famille.

Cela faisait maintenant huit mois que nous nous connaissions. Bien que nous partagions un bonheur sans nuage, je n'envisageais pas de me remarier. Je craignais une nouvelle déception. Je doutais surtout de moi-même. À ma grande stupéfaction, un jour de février 1981, Patricia me demanda à brûle-pourpoint :

– Veux-tu être mon mari, Léon ?

Je restai muet, paralysé, incapable de prononcer le moindre mot tant ma surprise était grande, ne sachant si je devais sourire, rire ou pleurer ! Je ne m'attendais pas à une telle demande. Je la pris dans mes bras sans répondre et la serrai très fort avec tendresse contre moi. Des larmes de joie ruisselaient sur mon visage. Je n'étais pas prêt à dire « oui ». Lorsque j'émergeai, le lendemain matin, d'une nuit presque blanche, je lui demandai :

– Est-ce que tu étais sérieuse hier ? Ta demande en mariage tient toujours ? Veux-tu vraiment que nous nous mariions ?

– Plus que jamais. Acceptes-tu de m'épouser ? me redemanda-t-elle.

– Oui ! Je t'aime éperdument, répondis-je, très ému.

Nous aurions voulu convier le monde entier à notre mariage ! Après de nombreuses discussions de projets grandioses, nous décidâmes de nous unir très simplement. À la suite d'un colloque professionnel, notre mariage se déroula dans la plus stricte intimité le 3 avril 1981 à Las Vegas, dans la « Candle Light Chapel », devant un juge de paix, en présence de deux témoins qui nous avions loués, c'était l'usage, pour les dix à quinze minutes qu'a duré la cérémonie de mariage.

Patricia et moi sommes ensuite partis pour un long week-end au Grand Canyon, dans l'État de l'Arizona. Alors que Patricia conduisait et que nous nagions dans le bonheur, sans prêter la moindre attention à la limitation de vitesse, elle doubla une voiture de police. Les sirènes se déclenchèrent ins-

tantanément! Nous nous arrê tâmes sur le bas côté, confus et embarrassés.

– S'il vous plaît, nous venons de nous marier. Nous sommes si heureux. Ne nous donnez pas une contravention en ce beau jour, implorai-je.

Nous voyant, Patricia en robe blanche et moi en costume blanc, un bouquet de fleurs entre nous deux, le policier sourit avec indulgence et nous dit d'un air qu'il voulait sérieux :

– Soyez prudents, tous les deux. Ce serait dommage que vous ayez un accident le jour de vos noces. Il nous laissa repartir, après nous avoir fait promettre de respecter la limitation de vitesse.

– Oui, oui, c'est promis! nous écriâmes nous en chœur.

Peu de temps après notre mariage, je me décidai enfin à raconter à Patricia mon douloureux passé. Jusqu'alors, je n'avais pas encore réussi à évoquer l'arrestation et la déportation de mes parents, ni les huit années qui avaient suivi. Je lui expliquai comment la famille Ribouveau nous avait sauvés, ma sœur et moi; comment nous avions reçu l'affection et l'amour dont nous avions naturellement besoin pour surmonter cette douloureuse tragédie. Patricia m'écoutait, bouleversée. Je pouvais difficilement contrôler mon émotion. C'était la première fois que je me replongeais dans les souvenirs de mon enfance et de la guerre depuis mon arrivée aux États-Unis, exception faite des confidences partagées avec le psychiatre que j'avais consulté pour sauver mon mariage avec Sylviane.

– J'aimerais que tu rencontres ma famille Ribouveau en France. Ce sont les personnes les plus généreuses et les plus courageuses que je connaisse. Sans eux, Rachel et moi ne serions pas là, lui dis-je.

Nous nous rendîmes à Compiègne. Patricia ne s'était jamais déplacée à l'étranger, à l'exception de la Colombie, son pays natal. Ce séjour en France fut pour elle une merveilleuse découverte. Elle conquist toute la famille Ribouveau qui l'adopta d'emblée. Tous l'adoraient. Papa Henri et maman Suzanne me félicitèrent chaleureusement d'avoir si bien reconstruit ma vie avec une seconde épouse, si belle et si agréable.

– Tu as trouvé une perle, mon garçon, me dit papa Henri, en me serrant affectueusement dans ses bras.

– Tu mérites ce bonheur, ajouta maman Suzanne avec un grand sourire.

Un an environ après avoir emménagé à Plainview, j'acceptai une offre d'emploi d'une compagnie californienne. Je m'étais rendu à plusieurs reprises dans l'ouest des États-Unis pour mes activités professionnelles et je souhaitais vivre en Californie depuis de nombreuses années. Patricia démissionna du poste qu'elle occupait à la maternité. En janvier 1982, nous nous installâmes

à Los Gatos, proche de la "Silicon Valley", dans un appartement très agréable. Corinne ne tarda pas à nous rejoindre pour poursuivre ses études à l'université de San José. Olivier, mon fils, avait achevé les siennes à l'Université de Buffalo. Il vint vivre également avec nous, le temps de trouver un emploi et de voler de ses propres ailes. Nous avions tous nos enfants avec nous. Le « week-end », en été, nous allions ensemble camper, faire du rafting ou de la planche à voile. L'hiver, c'était le moment des belles journées de ski dans les superbes montagnes des "Sierra", à trois ou quatre heures de notre maison. En 1985, nous déménagions à San José, à quelques kilomètres de Los Gatos. James, huit ans, notre benjamin, trouva dans ce nouveau quartier de nombreux enfants de son âge. Une piscine fut construite dans le jardin. Une petite chienne, Cookie, compléta la famille. Au fil des ans, trois chats, une tortue, un rat, un serpent blanc avec des anneaux noirs, des canaris composèrent une charmante ménagerie dans notre maisonnée. Parfois, je cachais dans mes cheveux le rat, pour effrayer Patricia. Lorsque nous voyagions, nous avions le plus grand mal à caser ces gentilles bêtes, en particulier le rat que tout le monde craignait. Nous eûmes l'idée, un jour, ne pouvant le placer, de l'emmener clandestinement avec nous à New York lors d'un séjour chez ma sœur et son mari. Le rat resta caché dans le sac à mains de Patricia pendant toute une semaine. Pensez donc ! Jamais Rachel et mon beau-frère n'auraient accepté la présence de cet invité indésirable !

James remplaça son serpent par deux canetons de quelques jours. L'un d'eux ne survécut pas à une baignade dans une bassine ! Étrange destinée pour un canard. Son frère — ou sa sœur ? — que l'on avait baptisé Daphné, grandit très vite. Il faisait lui aussi partie de la famille et prit l'habitude, dès que je rentrais de mon travail, de taper du bec sur la porte vitrée donnant sur la terrasse. Il savait que je sortirais bientôt pour aller me baigner dans la piscine. Il me suivait comme si j'étais sa mère. Il nageait chaque soir près de moi. Cependant, il ne contrôlait pas ses besoins ! Nous finîmes par le confier à un ami qui avait une ferme. Daphné se lia d'amitié avec un cheval et une chèvre qu'il considéra comme ses nouveaux parents. Il les suivait dans la pâture. Il vécut dans cette ferme près de deux ans avant de prendre son envol avec un groupe de canards sauvages. J'imagine qu'il lui est arrivé bien d'autres aventures au cours de sa vie.

Pour garder la forme, Patricia et moi adhérâmes à un club de sport. Nous nous y rendions, chaque samedi. En semaine, le soir, nous participions à des séances de danse sportive. Mais cela ne nous suffisait pas. Nous nous inscrivîmes dans un club de patinage. Après quelques mois, nous chaussons nos

patins à roulettes et nous allions tourbillonner sur la piste pour des tangos et des valse. Il nous arrivait même de participer à des compétitions. Lors de l'un de mes premiers cours, alors que j'apprenais à me déplacer en arrière, je suis tombé le derrière dans une bassine qui avait été placée sur la piste de danse afin de récupérer l'eau de pluie du toit percé ! J'en avais été quitte pour un bon bain de siège...

Notre vie était pleine de petites et de grandes joies que nous partagions ensemble. James grandissait. Corinne avait terminé ses études. Elle travaillait maintenant pour une compagnie médicale.

Mon travail m'accaparait toujours énormément. Je m'étais orienté, puis spécialisé, dans l'industrie de la haute technologie, destinée au stockage des données numériques. Deux ans après notre installation en Californie, on me confiait la vice-présidence de notre société. J'animais fréquemment des conférences aux États-Unis, en Europe et en Asie. Mes déplacements dans le monde étaient très fréquents. Je m'inquiétais de laisser Patricia seule, si souvent, avec James, Corinne et notre ménagerie. Je n'avais pas oublié les déboires de mon premier mariage. Ils restaient présents dans ma mémoire. Je ne voulais pas revivre un drame de même nature. Patricia ne se plaignait pas. Elle comprenait que mes activités professionnelles étaient importantes pour moi. La joie, le bonheur, l'émerveillement d'être réunis demeuraient aussi intenses qu'aux premiers jours de notre union.

Patricia s'occupait d'une œuvre de bienfaisance dont le but était d'apporter une aide aux enfants déshérités. Lors d'un dîner organisé pour lever des fonds, elle gagna le premier prix de la tombola, qui était une semaine de vacances dans une maison située au sud du Lac Tahoe, à l'est de San Francisco. Elle se rendit dans cette maison, assez proche du lac, avec James et une amie accompagnée de ses enfants. Je vins la retrouver en fin de semaine. Le temps était splendide. L'air embaumait de la délicieuse odeur des sapins. Le lac entouré de hautes montagnes était et est toujours d'une belle couleur bleue. C'est à regret que nous quittâmes, le jour de Pâques, ce lieu enchanteur. Peu après le départ de la maison, mon attention fut attirée par une agence immobilière.

– Arrêtons-nous là un moment, dis-je à Patricia. Je suis curieux de connaître les prix des maisons dans cette magnifique région. Ce matin-là, je ne m'étais pas rasé. Je portais un blue-jean un peu fatigué. L'agent immobilier me toisa des pieds à la tête avec un air dubitatif. Je n'avais pas l'apparence du client idéal !

– J'aimerais visiter quelques maisons au bord du lac, lui dis-je.

– Ecoutez, je suis tout seul aujourd'hui. Ces maisons ne sont sans doute pas

dans vos moyens. Je vous conseille un de ces magnifiques mobil-homes. Regardez donc ces photos, me dit-il.

– Nous ne recherchons pas un mobil-home, lui dis-je. Vous devez avoir une ou deux maisons à nous montrer ? insistai-je.

Nous ne voulions pas prendre le temps de chercher une autre agence immobilière.

Il leva les yeux vers le plafond pour manifester son ennui. Il fit entendre un profond soupir, signifiant qu'on le dérangeait.

– Je n'ai pas beaucoup de temps. Je ne peux vous montrer qu'une maison, nous dit-il.

Celle qu'il nous fit visiter nous plut énormément. Elle jouissait d'une vue imprenable sur un lagon communiquant avec le lac, sur les montagnes et des espaces magnifiques à couper le souffle. On pouvait voir la station de ski de « Heavenly Valley », à trois ou quatre kilomètres de là. Cette maison nous parut d'un prix raisonnable. Nous étions « enthousiasmés ».

– Qu'en penses-tu ? demandai-je à Patricia.

– Tu as vraiment l'intention d'acheter une maison ici ? me demanda t-elle.

– Euh... Pourquoi pas ? répondis-je.

Par acquit de conscience, chaque week-end qui suivit cette première découverte, nous nous rendîmes à Tahoe pour visiter des dizaines d'autres maisons. Après deux mois de recherche, nous nous décidâmes pour la première qui nous plaisait toujours autant. Cette fois-ci, l'agent immobilier nous accueillit avec un comportement bien différent de celui qu'il avait manifesté à notre première rencontre. Il est vrai que j'avais amélioré mon apparence. J'étais rasé et je portais un pantalon propre !

Mon rêve de posséder une maison au bord de l'eau avec une jetée où je pourrais garder un bateau se réalisait enfin. Tahoe reste pour moi un havre de paix. Les montagnes sont si belles, en toutes saisons. Depuis cinq à six ans, je me suis pris de passion pour le vélo que je pratique plusieurs fois par semaine. De temps à autre, j'aime m'arrêter au milieu des champs et contempler la nature. Tout est calme. Les vaches paissent paisiblement dans les prés. Les collines sont vertes l'hiver. Faute de pluie en été, elles se métamorphosent en immenses tapis dorés. Elles se couvrent de fleurs dès le début du printemps, J'apprécie le silence. Je reste de longs moments à admirer le paysage. Je suis pleinement heureux, en harmonie avec toute cette beauté qui m'entoure. Je suis reconnaissant à ceux qui m'ont permis de rester en vie. Cette vie qui m'a apporté tant de joies après une enfance si perturbée. Lorsque de tels instants de bonheur me touchent, je songe à mes parents qui ont enduré une enfance

si malheureuse. Ils ont trouvé une mort si effroyable après seulement dix années de bonheur. Comme ils auraient été fiers de ma victoire sur la vie ! Je pense encore souvent à ma famille disparue, à tous ceux qui, victimes de la barbarie nazie, n'ont jamais connu comme moi ce sentiment de plénitude. Leurs images et leur souffrance m'accompagnent.

Mes enfants avaient grandi. Ils étaient des adultes maintenant. Corinne travaillait pour une compagnie spécialisée dans la fabrication de "micro-cathédres". Elle organisait des séminaires où se réunissaient des médecins et des ingénieurs. C'est ainsi qu'elle fit connaissance de son futur mari. Deux ans après leur rencontre, ils se marièrent en septembre 1995, à "Pebble Beach", lieu magnifique et fort agréable. Le vin d'honneur fut servi sur une terrasse qui offrait une vue splendide sur la côte rocheuse de Californie. Patricia et moi avions préparé un montage de diapositives des enfances de Corinne et de son mari. Durant la présentation, nous chantâmes "Times of Your Life" ce qui se traduit par "Périodes de votre vie". De ce mariage naquit Jake, notre second petit-fils. Mon fils Olivier, après avoir terminé ses études à l'université de Buffalo, complétées par une année scolaire à l'université de Grenoble, décida de voyager pendant quelques mois en Europe avant de nous rejoindre en Californie. Il fut engagé par un important fabricant d'ordinateurs dans la "Silicon Valley". Il y resta dix ans. En 1994, alors qu'il faisait du canoë sur les rapides de la région, il rencontra une jeune fille, sa future femme, qu'il épousa en juin 1996. Comme Olivier était passionné de courses automobiles, le gâteau de mariage avait l'apparence d'un bolide de course. Rayce, notre premier petit-fils, naquit en 1997, et Rhyder, son frère, en 2002. La naissance de mes petits-enfants fut pour Patricia et moi un moment très émouvant. Mon anxiété, dans la salle d'attente de la maternité, était plus forte que celle de mon fils Olivier ! Je ressentis un immense bonheur dès que je vis Rayce. Mes parents me manquaient énormément. Ce fut le cas également lors des naissances de mes autres petits-enfants. Quel bonheur auraient-ils vécu, mes chers parents, s'ils avaient pu être présents ? Grâce à leur courage, papa et maman Ribouleau avaient sauvé une famille entière.

Lorsque mes petits enfants atteignirent l'âge de quatre ans, je me mis à redouter pour eux le moindre danger. Je me demandais ce qu'ils deviendraient s'ils perdaient leurs parents. Qui pourrait les protéger, les élever, les aimer ? Qui accepterait une telle responsabilité de nos jours, même en temps de paix ? À travers eux, je revivais mon enfance, tellement différente de la leur. Je pense encore à mon cousin Charlot qu'on avait arrêté et enfermé dans un train pour y mourir de la façon la plus odieuse, écrasé, assoiffé, terrorisé sans doute, à

moins qu'il n'ait survécu au voyage jusqu'à Auschwitz pour finir asphyxié dans une chambre à gaz ou jeté vivant dans une fosse. Il m'arrivait parfois de quitter la pièce brusquement, lorsque je jouais avec mes petits-enfants, pour aller cacher mes émotions, bouleversé par ces bribes du passé qui resurgissaient à l'improviste.

En 1998, à l'âge de soixante et un ans, j'occupais une fonction de haut niveau et de grandes responsabilités dans une entreprise importante spécialisée dans le stockage de données numériques sur semi-conducteur. J'aimais beaucoup mes activités professionnelles. Durant ma carrière j'ai rarement pensé à la retraite. Lors d'une visite médicale annuelle, le médecin que je consultais chaque année, à peu près du même âge que moi, me fit part de sa décision de prendre progressivement sa retraite. Il me demanda si j'envisageais de me retirer à mon tour. Inquiet, tout à coup, je lui demandai :

– Est-ce que j'ai un problème médical ?

– Non, non, Léon. Au contraire, vous êtes en excellente santé. À notre âge, il n'est pas possible de savoir combien de bonnes années il nous reste à vivre. Je vous conseille cependant de réduire vos activités professionnelles et de profiter de votre bonne santé et de vos proches.

Sa recommandation me parut très sage. Quelques mois plus tard, après y avoir réfléchi et en avoir longuement discuté avec Patricia, je décidai de ralentir mes activités professionnelles dans l'année qui suivait. Je me retirai partiellement des affaires en janvier 2000.

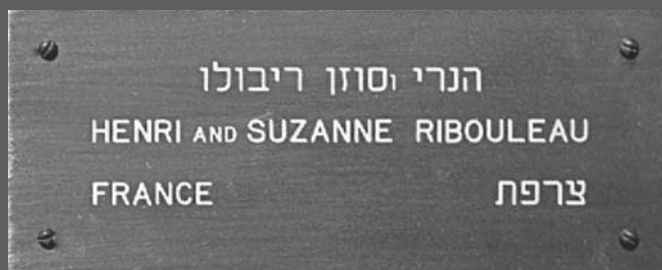
Je m'habituais vite à ma nouvelle existence. J'appréciais d'être libéré d'horaires contraignants, des problèmes techniques, des problèmes de production, des problèmes de concurrence, de la pression des chiffres de vente et des objectifs à satisfaire. J'avais assez d'occupations pour chaque jour de l'année, dont plusieurs sports en été et hiver. Plusieurs compagnies me demandèrent de rejoindre leur conseil d'administration. Cela me permettait de rester en contact avec le monde des affaires.

En 2003, sur les conseils d'un ami qui habitait dans le voisinage, je débutais une passionnante activité cycliste. Les premières sorties furent difficiles ! Je restais à la traîne sur ma vieille bicyclette de course. Un ami me prêta un vélo plus moderne et plus léger. Muni de cette bicyclette, mes progrès furent rapides. J'avais des ailes ! J'en achetai une neuve, bien plus légère. Je devins très vite mordu de "la petite reine". Maintenant, je parcours plus de cent kilomètres par semaine. Heureusement, mon épouse aime également ce sport. Cette activité nous fait découvrir de magnifiques régions.

Je m'intéresse également au montage sur ordinateur de vidéos de famille et

de groupes. Les jours, les semaines, les mois et les années se succèdent à un rythme qui semble s'accélérer. Aujourd'hui, j'ai la chance d'avoir vécu plus de deux fois l'âge de mes parents. Ils sont restés éternellement jeunes, figés dans mes souvenirs, à travers les quelques photos qu'il me reste d'eux et que je conserve précieusement.

Le bonheur qui est le mien aujourd'hui est une revanche sur leur tragique destin.



*La plaque commémorative au pied de l'arbre sur l'Allée des Justes
à Yad Vashem, Jérusalem, 1979*



Médaille remise par l'ambassadeur d'Israël à Paris en 1978

Chapitre 25

Les Justes

En 1969, ma sœur Rachel et son mari Izzy se rendirent en Israël. Alors qu'ils visitaient le musée Yad Vashem, ils remarquèrent une section intitulée « Les Justes des Nations ». Ils avaient vaguement entendu parler des « Justes ». Fort intéressés, ils demandèrent des renseignements. Ils apprirent que le titre de « Juste des Nations », emprunté aux textes talmudiques, avait été attribué, au long des générations, à toute personne non juive ayant manifesté une attitude positive et amicale envers les Juifs et à tous ceux qui avaient porté secours à un Juif sans chercher à en retirer un avantage matériel. Ils apprirent également que l'État d'Israël décernait le titre de « Juste des Nations » aux non-Juifs qui, pendant la seconde guerre mondiale et la Shoah, avaient aidé des Juifs en péril au risque de leur propre vie, sur la foi des témoignages des personnes sauvées, de témoins oculaires, de documents fiables. Rachel se tourna vers Izzy et exprima avec fermeté :

– Les Ribouleau sont des Justes ! Nous devons faire le nécessaire immédiatement afin qu'ils obtiennent cette distinction.

Elle exposa aussitôt notre histoire, avec force détails, à la directrice du centre Yad Vashem à Jérusalem. Celle-ci lui donna la marche à suivre. Une commission de trente-cinq membres était chargée de désigner les Justes. Chaque dossier était soumis à une procédure complexe, pouvant prendre plusieurs années. Compte tenu de l'âge avancé de papa et maman Ribouleau, la directrice promit d'aider à accélérer les démarches.

Le soir même, très excitée, Rachel m'appela au téléphone pour me confier cette remarquable nouvelle :

– Il y a une allée des Justes au musée Yad Vashem à Jérusalem. Chaque personne ayant l'honneur de recevoir la distinction de Juste y plante un arbre. Son nom est gravé sur une plaque posée au pied de cet arbre. – Ne leur dis rien pour le moment, ajouta-t-elle, cette démarche peut-être longue.

– Rachel, c'est formidable ! lui dis-je, emballé. Le courage et le dévouement des Ribouleau vont être enfin reconnus officiellement !

Longtemps après que papa et maman Ribouleau ne seraient plus des nôtres,

cette plaque et cet arbre resteraient témoins de leur courage et de leur générosité pour l'éternité.

J'étais si excité par cette bonne nouvelle que je ne dormis pas très bien la nuit qui suivit. J'espérais depuis longtemps qu'ils soient reconnus, honorés — mais je ne savais encore de quelle façon. Je revivais le matin où nos parents nous avaient confiés à la famille Ribouleau. Ces bons voisins que nous connaissions à peine nous avaient ouvert leur porte, si bravement, sans poser la moindre question. Que serions-nous devenus sans ces personnes exceptionnelles ? Quels autres auraient risqué leur vie en recueillant deux enfants juifs ? Qui aurait nourri pendant trois ans deux bouches supplémentaires à une époque de privation et de délation ? Chacun cherchait d'abord à survivre. Les Ribouleau avaient tenu leur promesse de prendre soin de nous, parce qu'ils étaient courageux et naturellement bons. Nous protéger était pour eux une chose naturelle, et même un devoir sacré. Maman Suzanne et papa Henri abordaient très rarement le sujet de leur incroyable action. Lorsque quelqu'un les questionnait sur leur acte héroïque pendant les années de guerre, ils répondaient invariablement, un peu embarrassés :

— C'était normal. Nous n'aurions pas pu agir autrement. Nous ne méritons pas de remerciements.

Il fallut attendre deux ans avant que le dossier, examiné par la commission des Justes, soit accepté. Le 13 novembre 1977, papa et maman Ribouleau étaient reconnus comme « Justes des Nations » par l'État d'Israël. Je leur appris cette nouvelle par téléphone. Un silence embarrassé suivit mes propos.

— Léon, ce n'était pas la peine. Nous n'avons rien fait d'extraordinaire, me dit papa Henri.

— Non, rien d'extraordinaire, l'interrompis-je, la gorge serrée, vous avez seulement sauvé deux enfants de la déportation et de la mort, au péril de vos vies ainsi que de celles de René et de Marcel. Vous nous avez donné l'amour et l'affection dont nous avions tant besoin. Vous avez payé le loyer de l'appartement de nos parents pendant près de trois ans, persuadés qu'ils reviendraient. Cela n'a-t-il vraiment rien d'extraordinaire ?

Des études ont été conduites afin de déterminer des caractéristiques communes aux « Justes ». Certains étaient croyants, d'autres pas. D'autres avaient des engagements politiques ou un tempérament altruiste, peut-être un esprit d'aventure qui les poussait à réagir et à défier la démence apocalyptique nazie. Les témoignages ont révélé que de nombreux « Justes » étaient originaires de milieux intellectuels, tandis que d'autres avaient noué, avant la guerre, des relations amicales avec des Juifs. Les Ribouleau n'entrent dans



*Suzanne Epelberg, Suzanne et Henri Ribouleau, Joseph Epelberg
à l'ambassade d'Israël à Paris, 1978*



Papa Henri, maman Suzanne, le consul d'Israël en France, 1978

aucune de ces catégories.

Ils étaient des gens simples et bons, ayant fait ce qu'ils considéraient comme leur devoir. Ils ont certes dû avoir peur durant ces trois années, peur d'une dénonciation, peur de ne pas pouvoir nous nourrir, peur pour leurs fils, peur de ne pas pouvoir se chauffer, peur de perdre leur travail et peur de ne pas pouvoir tenir leur promesse envers nos parents. Ils n'ont jamais regretté leur engagement. Ils ne nous ont jamais fait ressentir que notre présence était pour eux une charge lourde à porter.

La remise de la médaille des « Justes » eut lieu à Paris, à l'ambassade d'Israël, en octobre 1978.

Ni Rachel ni moi n'avons assisté à cette cérémonie, ce que je regrette encore aujourd'hui. Catherine (la fille de Marcel), Suzanne et Joseph Epelberg représentaient les deux familles. Quelque temps plus tard, ma sœur et moi avons invité papa et maman Ribouleau à nous rendre à Jérusalem. Marcel nous accompagna. Mon beau-frère Izzy a réalisé un film retraçant notre séjour en Israël et leur passage à l'Institut Yad Vashem. À l'aéroport de Tel Aviv, Hélène, la fille cadette de Rachel, qui travaillait à cette époque dans un kibboutz, nous attendait avec son fiancé. Les images du film suppléent les souvenirs de la cérémonie. Le 5 septembre 1979, nous nous rendons tous au mémorial Yad Vashem. Papa Henri a sa casquette vissée sur la tête, il la retirera pour planter l'arbre ; Maman Suzanne, en tailleur et chapeau. Ils sont l'image de la bonté. Tous deux, surgis d'un passé lointain, semblent appartenir à une époque révolue. Je suis ému devant l'entrée du mémorial. Maman et papa Ribouleau se taisent, gênés de se trouver là, sous un chaud soleil qui rend lourds et probablement inconfortables leurs vêtements endimanchés. Nous remontons lentement l'allée des Justes. Elle est, de part et d'autre, bordée d'arbres parfaitement alignés, dont les ombres s'allongent sous nos pas. Devant chaque arbre, une plaque porte le nom des Justes qui l'ont planté. Nous voyons des noms français, hollandais, belges et de bien d'autres pays d'Europe.

– Tout à l'heure, il y aura le vôtre, dis-je avec beaucoup d'émotion à papa et maman.

– L'arbre poussera et nul n'oubliera jamais ce que vous avez fait pour nous, renchérit Rachel.

Papa Ribouleau, mal à l'aise, soulève sa casquette. Il marche en silence jusqu'au bâtiment où doit avoir lieu la cérémonie en présence de deux consuls de France, d'un rabbin, d'un Cantor et de quelques autres personnalités de l'institut Yad Vashem. Le Cantor entonne un hymne religieux. Maman

Suzanne a gardé ses lunettes noires car elle a récemment souffert d'un problème oculaire. Quant à papa Henri, il se tient très droit, presque au garde-à-vous. L'émotion est à son comble. Le rabbin lit une prière en français alors que nous nous tenons en demi cercle devant une flamme qui symbolise l'éternité. Je serre dans mes mains celles d'Henri et de Suzanne, mais également celles, invisibles, de mes chers parents disparus, de mon petit cousin Charlot dont les petits doigts, me semble-t-il, s'agrippent aux miens et de tous les membres de ma famille, mes oncles et tantes et leurs enfants qui ont péri, victimes de la démente nazie. Nous formons un cercle, une chaîne des vivants et des disparus dont nous imaginons les rires et les voix aimantes. J'essaie de ne pas penser à leurs souffrances mais à cet amour qu'ils nous ont accordé pendant quelques brèves années, lorsqu'ils étaient vivants. Aujourd'hui, nous rendons hommage à ceux auxquels ils nous ont confiés. Rachel prend à son tour la parole ; mon émotion m'empêche de parler lors de ce moment solennel. Nous nous dirigeons ensuite, tous ensemble, vers l'emplacement où papa Henri et maman Suzanne déposeront l'arbre. Un trou creusé est prêt à le recevoir. Ils le remplissent de terre avec des gestes lents et délicats. Marcel et Rachel prennent le relais. Je termine la tâche. L'arbre est petit, comme le jeune enfant que j'étais quand on m'a volé mes parents.

C'est un Karob, nous dit-on. Nous l'arrosons soigneusement. Je me tourne vers maman Suzanne pour lui demander ses impressions :

– Tout est merveilleux, répond-elle en nous remerciant.

– Oui, c'est une magnifique journée. Je tiens à remercier Messieurs les Consuls et les personnalités présentes, ajoute papa Henri.

Leurs propos sont simples, à l'image de ce qu'ils ont toujours été. Cet arbre minuscule qui porte leur nom grandira au fil des ans. Il incarne la bonté et la loyauté de ces deux personnes admirables. Je songe à mes parents qui avaient placé en eux toute leur confiance. Dans leur détresse, ont-ils seulement soupçonné jusqu'à quel point leurs voisins tiendraient leur promesse ? Sans doute en auraient-ils tiré un grand soulagement emprunt de sérénité s'ils l'avaient su. Mes parents sont décédés sans doute en pensant à Rachel et à moi, sans jamais avoir le réconfort et l'apaisement de nous savoir vivants.

Puis les membres de l'institut Yad Vashem nous prennent tous en photo devant l'arbre. Ces images seront conservées dans les archives du musée. La cérémonie s'achève dans une salle où les Ribouleau reçoivent un diplôme d'honneur. On remet à Marcel un livre en français sur l'Holocauste, ainsi que

des insignes pour lui et pour son frère René, qui n'a pas pu nous accompagner. Papa et maman Ribouleau signent le livre d'or. Ils cherchent encore leurs mots pour remercier une dernière fois toutes les personnalités présentes.

Notre séjour en Israël se poursuit durant une semaine. Nous visitons Jérusalem, Tel Aviv, Massada, la Mer Morte et celle de Galilée, le Golan, plusieurs sites religieux ainsi que le kibboutz où travaille Hélène, la fille cadette de ma sœur. Israël m'a frappé par sa petite taille, comparée aux grands espaces américains auxquels je suis habitué. Les plages sont splendides et les rues vivantes. Les terrasses des cafés sont animées. Les rues de Jérusalem sont pavées de pierres de la région, extraites des carrières environnantes. Les même pierres servent également pour la construction d'immeubles, comme cela se faisait il y a des dizaines de siècles. Sans être religieux, il est impressionnant de penser que nous sommes en Terre Sainte, berceau des trois grandes religions monothéistes. Tant d'Histoire nous entoure.

Une partie de moi-même est restée à Yad Vashem, dans les racines de ce petit arbre, planté par les mains de papa et maman Ribouleau. Cet arbre, devenu gigantesque après trente ans, reflète la force et le courage dont ils ont fait preuve durant les années sombres de la guerre. Il est dit :

« Quiconque sauve une vie sauve le monde entier »

Cette phrase est gravée sur la médaille que Catherine, leur petite-fille, a conservée. Aujourd'hui, nous sommes treize descendants de Srul et Chana Malmed. Les Nazis, malgré leur puissante armée aux desseins diaboliques, n'ont pas réussi à nous exterminer. Nous avons échappé à la Solution Finale. Au-delà des Malmed, c'est l'âme de l'humanité que les Ribouleau ont préservée et qu'ils nous ont transmise en héritage.



*Maman Suzanne
et Papa Henri plantent
l'arbre des Justes,
Yad Vashem,
Jérusalem, 1979*



*Léon, Rachel,
l'arbre des Justes,
Yad Vashem,
Jérusalem, 1979*



*Léon près
de l'arbre des Justes,
Yad Vashem,
Jérusalem, 1982*



*Rue piétonne, à Compiègne, dédiée à Henri et Suzanne
pour leur acte de courage.*

Chapitre 26

Derniers adieux

Les années passent hélas vite. En 1979, Henri et Suzanne ont respectivement soixante-dix huit et soixante-treize ans. Rachel et moi mettons tout en œuvre afin que le monde entier salue leur courage et reconnaisse leur immense générosité. Je me décide à écrire au président de la République française de l'époque, Monsieur Valéry Giscard-d'Estaing, afin de lui demander d'accorder la Légion d'honneur ou tout autre distinction honorifique aux Ribouleau. Je reçois une réponse laconique de la préfecture de l'Oise me notifiant son refus :

« L'action accomplie par les intéressés, aussi remarquable soit-elle, se situe à une période trop éloignée pour bénéficier d'un avis favorable. »

Cette lettre administrative, dénuée de toute humanité, m'exaspère. Je me jette sur le papier et laisse libre cours à ma colère :

« Dans un monde aussi dénué de sens moral et d'obligations envers autrui, il me semble être un devoir de distinguer ceux qui, par leurs actes, ont donné un exemple peu commun de courage, de ténacité et d'honnêteté au risque de leur propre vie. Je ne puis croire que la France ait oublié la seconde guerre mondiale. Je ne puis croire que la France considère cette guerre comme une période trop éloignée et se désintéresse de ceux qui y ont participé dans l'ombre au péril de leur vie. »

Je me réjouis de savoir qu'un bon nombre de Français anonymes, par leurs actes courageux dénués d'intérêt sinon celui de servir, ont préservé l'honneur et la dignité de la France. Cette fois, la réponse est plus circonstanciée mais m'oppose le même refus sous un différent prétexte :

« Les Ribouleau n'entrent pas dans le cadre de l'attribution de la Légion d'honneur, pas plus que dans celui de l'Ordre national du Mérite. »

En ce qui concerne la « Médaille pour Actes de Courage et de Dévouement », cette personne me cite un extrait d'une circulaire précisant qu'il doit être mis un terme à l'attribution de cette médaille, en récompense de services rendus au cours de la seconde guerre mondiale :

« En effet, si l'octroi d'une distinction honorifique à une date peu éloignée

de celle des faits qui l'ont motivée présente un intérêt psychologique certain, il n'en est plus de même lorsque cette distinction est décernée après plusieurs années. »

Je regrette qu'on n'ait pas mis en parallèle la décoration, bien méritée d'ailleurs, de la Légion d'honneur attribuée à d'anciens soldats de la première guerre mondiale plus de quatre-vingt ans après la signature de l'Armistice du 11 novembre 1918. La France est un pays où de nombreux fonctionnaires, à tous les échelons de la hiérarchie, ont collaboré pendant près de cinq ans avec l'ennemi. Ces mêmes personnes sont celles qui ont cautionné l'assassinat de mes parents ainsi que de dizaines de milliers d'autres innocents. Ces représentants du gouvernement français ont refusé d'attribuer la Légion d'honneur ou même une autre distinction à une famille qui, par son courage, a sauvé « l'honneur » de la France ; au prétexte que quarante ans s'étaient écoulés... Que sont devenus ces fonctionnaires français qui ont souillé l'honneur de la France et qui, pour la plupart, n'ont jamais été inquiétés ? Ils ont pu reprendre le cours de leur tranquille existence, occupant les mêmes fonctions, comme si les vies qu'ils avaient contribué à détruire n'étaient qu'une parenthèse vite oubliée, un détail de l'histoire.

Comment mon correspondant peut-il considérer que cette récompense est « trop éloignée » et « sans intérêt psychologique » .

Il faudra attendre encore vingt ans pour que les « Justes de France » aient droit à leur place au Panthéon. La ville de Compiègne, en 2008, se souviendra d'Henri et de Suzanne Ribouleau et dédiera à leur nom une allée proche du mémorial de l'Internement et de la Déportation du camp de Royallieu.

Malgré leur courage et leur bonté, ils ne sont pas immortels.

Le premier qui nous quittera sera René, le fils aîné d'Henri et Suzanne. Il avait pris sa retraite de la SNCF en avril 1978. À peine dix ans plus tard, le 23 octobre 1987, il décède d'un cancer, au terme d'une longue et douloureuse agonie. Son décès terrasse papa Henri et maman Suzanne qui ne peuvent accepter l'idée que leur fils parte avant eux. L'état de santé de papa Henri se dégrade visiblement. À chacun de mes séjours en Europe, deux à trois fois par an, je passe quelques jours avec eux. Je trouve papa Henri de plus en plus faible et amaigri à chacun de mes séjours. Entre temps, nous poursuivons notre correspondance mensuelle. J'ai quelques difficultés à déchiffrer son écriture. Lors de ma dernière visite, je remarque qu'il a constamment froid. Il reste des heures assis dans la cuisine, le dos collé au radiateur. Lorsque nous nous séparons, j'ai si peur de ne pas le revoir vivant... De retour aux États-Unis, je suis inquiet.

J'appréhende une mauvaise nouvelle. Je sais que papa Henri approche de la fin de ses jours. La pensée de ne pouvoir lui dire adieu le moment venu me déchire. Depuis de nombreuses années, je redoute cette ultime et inéluctable séparation. Quelques semaines plus tard, effectivement, je reçois un appel de Marcel. Sa voix tremble à l'autre bout du monde.

– Léon, me dit-il, papa est très malade; il a eu une hémorragie cérébrale.

– Que disent les médecins ? demandai-je.

– Ils ne savent pas. Son état est stationnaire. Peut-être se remettra-t-il, mais pour le moment, il ne peut pas parler.

Les mots me manquent. Je reste hébété, le combiné dans la main, dans l'incapacité de prononcer la moindre parole de réconfort. Je finis cependant par me ressaisir.

– J'appellerai maman Suzanne. Embrasse-les pour moi, lui dis-je, la gorge nouée.

Je raccroche, brisé par l'émotion. Des larmes, que je ne peux retenir débordent. Heureusement, le lendemain, les nouvelles sont plus rassurantes.

– Ne t'inquiète pas mon petit, me dit maman Suzanne. Il est solide. Il commence à récupérer, il va mieux.

En effet papa Henri retrouve l'usage de la parole après quelques jours. Il sort bientôt de l'hôpital et réintègre son domicile. Deux mois angoissants s'écoulaient avant que je ne reçoive un nouvel appel téléphonique de Marcel.

– Cette fois, c'est grave, Léon, me dit-il. Papa a eu une autre hémorragie cérébrale. Il est dans le coma.

– J'arrive. Je veux le revoir vivant, lui dis-je avec anxiété. Le lendemain, Patricia m'accompagne en France. Dès que nous arrivons à Compiègne, nous nous rendons au chevet de papa Henri. Il est allongé sur le lit d'hôpital, les yeux ouverts, dans une sorte de fixité prémonitoire. Il est dans l'impossibilité de communiquer avec qui que ce soit. Je ne sais pas s'il nous reconnaît ou s'il nous entend. Je presse doucement sa main entre les miennes. Aucune réaction de sa part.

– Papa, c'est moi, Léon, lui dis-je tendrement.

Patricia, qui a énormément d'affection pour papa Henri, pleure de l'autre côté du lit. Nous restons une bonne partie de la soirée auprès de lui, parlant sans cesse et pensant naïvement que nos paroles pourront le sortir du coma. Mais il ne donne aucun signe encourageant. L'infirmière, qui passe le voir de temps à autres, nous affirme qu'il nous entend. Nous le quittons tard ce soir-là.

Le lendemain matin, nous apprenons qu'il est décédé peu de temps après

notre départ, comme s'il avait attendu que nous lui rendions visite une dernière fois avant de quitter ce monde. Bien que nous nous soyons préparés à ce départ, ce fut très douloureux. Nous l'avons accompagné presque jusqu'à son dernier souffle. Des souvenirs de mon enfance affluent. Je suis anéanti par le chagrin. Avec la famille, nous préparons les obsèques qui ont lieu à l'église de la Victoire, trop petite pour accueillir les parents, les nombreux amis et les personnalités. Au cours du service religieux, je prends la parole pour rendre un dernier hommage à cet homme simple et bon qui aura été mon père durant plusieurs décennies. Je crains de céder à l'émotion ; je demande à Frédérique, son arrière-petite-fille, de rester à mes côtés et de prendre le relais au cas où je ne pourrais finir mon allocution. Je parviens cependant à l'issue de mes paroles d'adieu. Je suis apaisé d'avoir pu lui rendre personnellement mon profond respect. Au cimetière, je salue une ultime fois papa Henri que j'ai tant aimé et à qui je dois la vie. Il avait quatre-vingt-quatre ans. Une grande période de mon existence s'en est allée avec lui.

Papa était parti. Qu'allait devenir maman Suzanne ? Allait-elle pouvoir vivre seule dans cette grande maison ? Après mon retour aux États-Unis, je l'appelais plusieurs fois par semaine. Papa lui manquait énormément. Elle trouvait les journées bien longues. En 1990, elle décida de quitter la demeure où elle avait vécu près de quarante-cinq ans et emménagea dans une résidence pour personnes âgées, près du château de Compiègne. Ce fut pour elle un déchirement. Cependant, dans cette nouvelle demeure, elle semblait réussir progressivement redevenir assez heureuse. Elle avait de la compagnie, ne prenait pas ses repas seule. Avec ses nouvelles amies, elle tricotait des couvertures pour des associations charitables.

Pour célébrer ses quatre-vingt-dix ans, Marcel, Rachel et moi avons organisé une réunion de famille qui s'est tenue dans un restaurant à Vieux-Moulin, ce village où nous avons été hébergés par le baron de Rothschild, peu après la fin de la guerre. Les familles Malmed et Ribouleau étaient là. Notre fille Corinne était venue avec son mari des USA. Ce fut une fête particulièrement réussie. Patricia et moi sommes allés chercher maman Suzanne à la maison de retraite. Elle était vêtue avec beaucoup d'élégance. Nous nous sommes arrêtés en chemin aux étangs de Saint-Pierre, évoquant nos parties de pêche d'autrefois. Maman Suzanne souriait, très heureuse de nous voir tous autour d'elle, mais un peu absente. Il lui arrivait de répéter plusieurs fois la même chose et de confondre les noms. Lorsque nous sommes arrivés au restaurant, tous les membres de la famille l'applaudirent, ce qui la surprit et l'émut profondément. Le repas fut ponctué de toasts en son honneur. Ce fut un déjeu-

ner de qualité et très joyeux, dédié à maman qui représentait deux absents, papa et René. Une fois encore, Rachel et moi avons remercié maman et Marcel Ribouleau de nous avoir sauvé la vie et d'avoir ainsi permis la continuité de la famille Malmed.

Après avoir reconduit maman Suzanne à sa résidence, je rejoignis Rachel à son hôtel.

– As-tu remarqué, Léon, me dit ma sœur, que maman Suzanne a des absences de mémoire ?

– Marcel m'en a parlé. Il redoute qu'elle ne soit atteinte de la maladie d'Alzheimer, répondis-je.

Lors de chacune de mes visites, deux à trois fois par an, je constatai les ravages de cette terrible maladie. En 1996, elle dut quitter son petit appartement pour une maison médicalisée, non loin de l'hôtel de ville de Compiègne. Marcel était lui-même déjà malade. Il veilla toutefois à son installation dans cette nouvelle demeure. Un an plus tard, le 2 juin 1997, il succombait à un cancer. Patricia m'accompagna également à Compiègne, quelques jours avant que Marcel ne nous quitte. Il est si douloureux de voir ceux que l'on aime partir à tout jamais. Mon respect, mon amour pour cette famille, ont rempli jusqu'à ce jour mon cœur et mes pensées. La maladie d'Alzheimer isolait de plus en plus maman Suzanne. Elle ne se rendait pas compte que son fils cadet Marcel était décédé. Peut-être était-ce mieux ainsi. Elle ne sortait plus de sa chambre, s'exprimait avec difficulté et n'identifiait pratiquement personne. Bizarrement, elle me reconnaissait à chacune de mes visites. En 1998, Catherine, la fille de Marcel, m'appela au téléphone.

– Grand-mère ne va pas bien, dit-elle. Le docteur pense qu'elle n'a que quelques jours à vivre, au mieux une semaine.

– Dis-lui que j'arrive, Catherine, lui répondis-je. Cela ne servait à rien car elle ne comprendrait pas les propos que lui dirait sa petite fille. Je m'accrochais de nouveau à l'espoir absurde de pouvoir lui parler, lui poser les questions que je n'avais jamais osé aborder. Corinne, ma fille, nous accompagna, Patricia et moi. Salomon, dès qu'il fut mis au courant de la détérioration de la santé de maman, nous rejoignit. Corinne et Olivier aimaient tant leurs grands-parents, avec lesquels ils avaient passé, lorsqu'ils étaient enfants, de nombreux étés près de Blois, sur les bords de Loire, à pêcher avec papa Henri, à déguster les bons petits plats de sa grand-mère et, le soir, à observer avec eux la lune et les étoiles. Maman Suzanne vivait encore lorsque nous sommes arrivés à Compiègne. Nous sommes restés presque une semaine complète à son chevet. Je lui racontais inlassablement les bons moments que nous avions par-

tagés ensemble, ainsi que les heures plus sombres de la guerre. Elle gisait sur son lit, inconsciente, agonisante, les yeux égarés, incapable de retrouver son chemin parmi les fils rompus de sa mémoire. Quatre jours plus tard, le 15 octobre 2003, elle s'éteignit paisiblement. Patricia, Corinne, Daniel, le fils de René, Salomon et moi étions près d'elle lors de son dernier soupir. Un long chapitre de ma vie venait de s'achever.

À nouveau, lors du service religieux, je pris la parole pour témoigner ma reconnaissance à cette femme exceptionnelle dont la vie se résumait à ces quelques mots: don de soi, amour, abnégation et courage.

« Rachel et moi, dis-je, avons eu deux mamans. La première nous a donné la vie. La seconde nous a sauvé la vie. Elles avaient toutes les deux un point commun : elles nous aimaient profondément. »

Je rappelai ce qui était survenu pendant l'occupation allemande durant la seconde guerre mondiale, avant de m'adresser à la disparue :

« Je me souviens de ta bonté, de ta générosité, de ton affection, de tes conseils et de ton amour... Je me souviens, lorsque tu passais tes dimanches au sous-sol, à laver, essorer et étendre les draps trop lourds sur les fils de fer du jardin... Je me souviens des quelques moments de détente où tu tricotais, bien souvent pour nous, de ce jour, aussi, où tu es rentrée précipitamment à la maison, vers midi, en 1944, pour nous soustraire à la Gestapo qui arrêtait les derniers Juifs de Compiègne... Je me souviendrai de tout, toujours. »

Chacun de ces souvenirs était un coup de poignard qui me déchirait la poitrine. Je ne parvenais pas à me détacher de celle qui était le dernier maillon de cette chaîne de courage et d'amour qui nous avait préservés, ma sœur et moi. Rachel avait été également bouleversée par la mort de maman Suzanne. Il nous était difficile à tous deux de contrôler nos émotions. Nous sommes restés longtemps à pleurer enlacés pour trouver quelque réconfort. Il nous était si difficile de sortir de la pièce où elle reposait. Il nous fallut pourtant la laisser reposer aux côtés de ses fils et de papa Henri. Malgré la présence réconfortante de Patricia et de la famille, je me suis senti très seul ce soir-là. J'étais doublement orphelin. Les principaux héros de cette histoire si terrible et si bouleversante qu'avait été la nôtre étaient partis à jamais.

Chapitre 27

Transmettre la mémoire

En août 1995, à la suite d'une rencontre avec ma sœur, Daniel Meyers, un cinéaste américain, décida de consacrer un documentaire à l'histoire de la famille Ribouleau. Sa mère, une jeune fille alors, vivait à Paris à l'époque de la rafle du Vél' d'Hiv' (Vélodrome d'Hiver) les 16 et 17 juillet 1942. Lorsque les Allemands sont venus l'arrêter, la concierge l'a cachée dans un placard de sa cuisine. Daniel connaissait donc l'univers des Justes par le biais de sa famille. Il avait aussi travaillé avec le réalisateur américain Steven Spielberg lorsque celui-ci avait organisé une vaste opération afin de recueillir de nombreux témoignages de survivants de la Shoah. Daniel nous parla de cette expérience quand il nous contacta, Rachel et moi. Il nous proposa de tourner un documentaire qui rendrait hommage aux Ribouleau. Maman Suzanne était encore en vie. Daniel Meyers assista à son quatre-vingt-dixième anniversaire et filma la fête donnée en son honneur. C'était la première fois que je participais à un projet de cette nature.

Lorsque j'ai pris conscience de mon devoir de passeur, il me devint urgent de préserver la mémoire du passé. À cette fin, j'interviewais deux de mes cousins, Jacques Malmed et Jean Gerbaez, ainsi que ma tante Sarah Blum, tous trois nés en Pologne. Leurs témoignages m'ont aidé à reconstruire l'histoire de notre famille.

En 2003, la communauté juive de Savannah (USA) me demanda, à l'occasion du soixantième anniversaire de la Shoah, de venir parler, en ma qualité de survivant, à une assemblée d'environ cinq cent personnes. Je préparai un texte d'une dizaine de pages pour cet événement exceptionnel. J'acceptai aussi volontiers de parler de la Shoah dans les écoles. À la suite de ces entretiens, on me demandait souvent si j'avais écrit ou si j'avais l'intention d'écrire un livre sur cette tragique époque de l'histoire. Mes amis également me posaient la même question:

– Pourquoi n'écris-tu pas un livre ? Pourquoi ne racontes-tu pas ton histoire ? J'étais très surpris que ces quelques pages suscitent un tel intérêt. Je supposais alors que ce n'était qu'une réaction de gentillesse ou de compas-

sion. Écrire davantage me paraissait une tâche impossible. Je ne suis pas un homme de lettres. Je ne croyais pas non plus pouvoir restituer le passé avec le peu de détails dont je pensais disposer. Et beaucoup de témoins avaient disparu, leurs souvenirs enterrés avec eux. Il ne me restait plus que quelques cousins, ma sœur et moi. Je m'étais tu pendant si longtemps, cherchant à oublier ces événements tragiques. Puis le travail m'avait accaparé. Tant d'excuses inacceptables pour me justifier ! Lorsque Henri et Suzanne étaient encore en vie, je ne leur avais jamais posé de questions sur nos parents, leurs habitudes, les amis qu'ils fréquentaient, la famille... Je n'arrivais pas à aborder ce sujet avec eux. Tant d'émotions me submergeaient que je redoutais de ne pas parvenir à les maîtriser. Par ailleurs, je ne souhaitais pas les importuner en ressassant cette période tragique. Je ne me voyais pas aborder avec eux une conversation sur la Shoah par le préambule :

– Voulez-vous que nous parlions de notre vie pendant la guerre ?

Même avec mes enfants, je n'avais pas réussi à rompre le silence. Je n'avais fait que de vagues allusions à l'arrestation de mes parents et aux années d'occupation. Eux non plus ne m'interrogeaient pas sur cette période si chaotique de ma vie. Considéraient-ils qu'ils en savaient assez ou redoutaient-ils de me faire de la peine, ou ne s'intéressaient-ils pas au passé de leur famille ? J'en doute. Je n'ai pas de réponse sur ce point. Quant aux nouvelles générations, les événements tragiques de la deuxième guerre mondiale sont, pour elles, de l'histoire ancienne. Peut-être les trouveraient-ils intéressants s'il leur était possible d'en parler avec des personnes ayant vécu cette période ? Il est bien difficile de se mettre à notre place.

Ma sœur me demandait avec insistance d'écrire ce livre. Depuis longtemps déjà, elle était sollicitée par des écoles laïques et religieuses afin d'apporter son témoignage. Je me décidai enfin à suivre son exemple. Chaque fois que nous nous parlions, elle me posait la même question :

– Quand vas-tu écrire ce livre ? Tu dois le faire, Léon, me disait-elle avec insistance, avant qu'il ne soit trop tard.

Je profitai d'un séjour en sa compagnie à New York pour prendre quelques notes. Nous avons essayé d'évoquer notre enfance. Je relevai les noms qui surgissaient au fil de nos conversations, les anecdotes, les visages autrefois familiers. Certaines personnes que j'avais côtoyées enfant, et que j'avais totalement oubliées, reprenaient vie. Qui sait si certaines d'entre elles n'étaient pas encore en vie ? À la suite de cette visite, j'ai écrit assez rapidement une cinquantaine de pages en anglais, langue qui m'était devenue plus familière et usuelle que le français. Je passai beaucoup de temps au téléphone avec toutes les personnes qui, je l'espérais, pourraient m'aider à reconstituer les

faits. Catherine et Daniel, les petits-enfants de papa et maman Ribouleau, habitaient encore à Compiègne. Ils m'aidèrent dans mes recherches. Je contactai les Archives de l'Oise et la mairie de Compiègne. Peu à peu, les pièces du puzzle finirent par s'emboîter. La fille d'un de mes amis parisiens me fit faire la connaissance d'une jeune femme demeurant à Compiègne, professeur de français et également femme de lettres. Elle travaillait à l'écriture d'un livre sur le camp d'internement de Royallieu. Après avoir lu ce que j'avais écrit en anglais, elle me proposa son aide, à condition que j'écrive en français. Elle corrigerait mon français un peu "rouillé" et m'aiderait pour l'organisation du récit. J'acceptai volontiers. Mon cousin Salomon (Sali) Malmed, si proche des événements que nous avons vécu, ma sœur et moi, m'a également beaucoup aidé. Presque trois années se sont écoulées depuis que j'ai entrepris ce retour dans le passé. Les documents se sont accumulés, les souvenirs sont revenus, certains précis comme s'ils dataient d'hier, d'autres plus flous. Les pages se sont remplies. J'ai pu faire revivre des moments importants de notre enfance, ressusciter en quelque sorte mes parents disparus trop tôt, dans des conditions si inhumaines, qu'il m'est souvent arrivé de pleurer en les évoquant. J'ai pu m'isoler du présent. J'ai eu la sensation de les sentir près de moi, de les toucher, d'entendre leurs voix alors qu'ils étaient muets depuis plus de soixante ans. Aujourd'hui, ce récit touche à sa fin. Devrai-je tirer le rideau derrière moi ? Certes non.

Mon incursion dans le passé m'a épuisé à certains moments. Une certaine force m'a poussé à aller jusqu'au bout de cet ouvrage. Je resterai longtemps, je crois, derrière cette cloison imaginaire avec mes disparus à qui on a volé leur vie. Je ne pourrai jamais les abandonner. Avec le temps, les événements prennent une autre dimension. Le fait de les raconter et de les recomposer est comme un tableau dont on ne remarque la richesse que si on l'observe à une certaine distance. J'avais à peine cinq ans lorsque j'ai été plongé dans la tourmente de la guerre. Il m'était impossible de prendre assez de recul pour percevoir le sens de cette séparation brutale. Il m'a fallu plus d'un demi-siècle pour affronter le passé. Pour autant, je ne m'en sens pas apaisé.

Je ressens toujours un sentiment de profonde injustice et d'incompréhension. Le deuil est-il impossible ? J'ai gardé l'espoir, pendant plusieurs décennies, que mes parents reviendraient. J'entendais parler de cas de déportés que les traitements inhumains avaient rendu amnésiques ou qui avaient été envoyés en Sibérie. Je conservais l'espoir de revoir les miens. J'espérais. Eva Tichauer, rescapée d'Auschwitz où elle a survécu près de trois ans, a écrit un livre basé sur sa propre expérience : *J'étais le numéro 20832 à Auschwitz*. Il y a quelques années, elle m'a abonné au journal *Le Patriote Résistant*. Les articles sont

souvent accompagnés de photos des camps de concentration. J'utilise une loupe pour examiner chaque personne avec l'espoir insensé de reconnaître mes parents sur ces clichés. L'écriture de ce livre m'a soulagé, mais pas libéré. Peut-être trouverai-je une certaine paix lorsqu'il sera complètement achevé et que mes enfants, mes petits-enfants et mes proches pourront le lire et mieux connaître toute cette famille dont ils ont été privés.

Ce récit qui arrive à son terme n'est pas une fin. Il m'a permis de sortir de ma coquille, de rompre le silence et de briser un tabou. Je suis parvenu à surmonter les émotions qui me paralysaient dès que j'essayais d'évoquer mon enfance. Il était temps, à soixante-douze ans, de transmettre cette mémoire à d'autres générations. J'ai accompli mon ultime mission de passeur. Le souvenir des familles Malmé et Ribouleau sera conservé et protégé.

J'ai l'espoir de contribuer modestement à l'émergence d'un monde meilleur en rappelant les événements qui auraient pu anéantir notre monde il y a de cela soixante ans. Ces sentiments de haine, bien malheureusement, se perpétuent encore de nos jours.

J'ai choisi de relater non seulement les épisodes tragiques de la guerre, les déceptions qui ont suivi, mais aussi la façon dont j'ai reconstruit ma vie. Mon existence, aussi chaotique fut-elle, s'est progressivement transformée en une vie heureuse. Je pense que les épreuves que j'ai vécues, au lieu de me détruire, m'ont poussé à aller de l'avant. J'espère que cela aidera d'autres jeunes qui doutent de leur avenir à prendre leur destin en main, quelles que soient les difficultés auxquelles ils sont confrontés au cours de leur existence. Ce que j'ai vécu n'est pas comparable à l'horreur des camps d'extermination.

J'ai eu la chance inouïe de survivre, protégé par des personnes d'une générosité et d'un courage exceptionnel. C'est sans doute pour cette raison que le passé n'a pas été un poids qui me tirait en arrière mais un élan qui me propulsait vers l'avenir. Lorsqu'il m'arrivait d'être confronté à des problèmes complexes à résoudre, je songeais au sort de mes parents. J'avais la chance d'être vivant.

Dès l'âge de treize ans, alors que j'étais séparé de ma sœur et que je vivais dans un milieu qui me détruisait, je décidai de résister et de changer le cours de mon existence. J'ai relevé ce défi en m'adressant à ceux en qui j'avais confiance et qui pouvaient m'aider. Je parvins à convaincre des adultes. Cette victoire, à ce moment critique de ma vie, m'a énormément aidé à me construire un avenir serein. J'étais convaincu qu'il m'était possible de franchir les obstacles qui se dresseraient sur mon chemin. Ce que je suis aujourd'hui, je l'ai obtenu par mon obstination au travail, au désir constant de m'amélio-

rer, d'apprendre, de découvrir et de comprendre. Je n'ai pas tenté de prendre une revanche sur ceux qui m'avaient lésé de mon enfance, ni de compenser la perte de mes parents en m'apitoyant sur mon passé. Sans doute dois-je ces traits à mes parents, ainsi qu'aux Ribouleau, qui m'ont montré à quel point la générosité, l'honnêteté, le travail, la persistance et l'honneur de sa parole primaient sur toutes les autres valeurs.

Malgré toutes les exactions commises par des êtres humains ou soi-disant tels, les massacres qui se perpétuent encore de nos jours, je veux rester optimiste. L'homme possède des ressources insoupçonnées de bonté, de générosité et de courage. Hélas, l'Histoire se répète. Il semble que l'humanité ne cesse de sombrer perpétuellement dans le chaos. Certains s'accrochent à une croyance religieuse et recherchent un guide spirituel qui les reconforte. Espérons que si chacun apporte sa modeste contribution, au fil du temps, le bien triomphera.

Je me rends régulièrement à Compiègne où j'ai mes racines. J'aime cette ville, ses habitants, sa région, sa forêt, son château, ses églises, ses monuments et ses villages environnants. Tout m'est si familier, encore aujourd'hui. Si j'y ai connu la peur, la souffrance et la faim, j'y ai aussi connu l'amour familial. Je retrouve avec plaisir mes connaissances, mes amis, dont le nombre augmente à chacun de mes séjours. Le nom Ribouleau y est respecté et estimé.

À chacune de mes visites, je ne manque jamais de me recueillir rue Saint-Fiacre en m'arrêtant devant le numéro 17. Devant cette demeure, je songe à mon enfance. Les yeux mi-clos, je la revois. Les images se bousculent. Les émotions se succèdent. Les voisins sont là, les enfants qui jouent dans la rue, les pommettes rougies par l'excitation, la marchande de fleurs, le boucher, le fermier, le réparateur de radios, le facteur, l'employé des PTT, la femme qui recevait l'officier allemand, le père "Lapinpeaux", les gendarmes, la Gestapo et mes parents qui n'ont pas vieilli. Le dernier chapitre de ce témoignage vient d'arriver à son terme.

Je suis allé à Auschwitz, encouragé par mon cousin Salomon qui avait fait ce parcours. Auparavant, je n'avais pas eu la force de faire cet ultime pèlerinage. Je me suis rendu à Auschwitz comme on va au cimetière se recueillir sur une tombe. J'espérais que, là-bas, je retrouverais des traces du passage de mes parents, une photo, une date, des témoins, que je ressentirais leur présence. Maintenant, je sais qu'ils sont partis à jamais et je peux enfin commencer le deuil, ce que je n'ai pas réussi à faire jusqu'à ce jour.

Chapitre 28

Le pèlerinage

J'ai vu Auschwitz-Birkenau, le symbole du crime contre l'humanité. Aujourd'hui, je sais. Je n'ai plus de doute.

Durant des années, j'ai vécu dans l'incertitude et l'espoir absurde que mes parents auraient pu survivre. Pendant fort longtemps j'ai porté le lourd fardeau du doute. Depuis que j'ai vu le camp d'extermination d'Auschwitz-Birkenau, je sais. Je refusais d'accepter.

Il m'était impossible d'imaginer qu'un tel carnage, une telle cruauté aient pu exister.

Les films, les documentaires et les images ne sont en rien comparables à l'horreur que l'on découvre lors de la visite de ces camps.

J'ai marché là où mes parents ont marché. J'ai vu les cheminées des fours crématoires qu'ils ont vues. Je n'ai pas senti l'odeur des chairs brûlées comme l'ont sentie plus d'un million de déportés à leur arrivée dans l'enfer d'Auschwitz. Aucun de ces déportés n'avait jamais senti auparavant l'odeur de corps humains brûlés. Qui aurait pu croire qu'une nation cultivée, civilisée, puisse porter en elle les germes d'une telle démente sadique et meurtrière ? Qui aurait pu imaginer qu'un peuple d'ingénieurs, de physiciens, d'écrivains, de musiciens, d'intellectuels puisse organiser une infrastructure dont le seul but était d'exterminer des millions d'êtres humains, innocents de tout crime, sur une échelle aussi démentielle ? La tricherie était si bien orchestrée qu'il était impossible aux déportés, à leur arrivée dans ces camps, d'imaginer le sort qu'on leur réservait.

J'ai vu les rails qui ont amené les convois de déportés transportant mes parents et des millions de Juifs et non Juifs. J'ai vu le quai sur lequel, si ma mère était encore vivante, mes parents sont descendus, avec les autres déportés, après plusieurs jours de transport dans un train, entassés à cent et plus par wagon à bestiaux, debout, avec parmi eux des morts, des fous, des malades, des enfants, des vieillards, sans eau, sans nourriture et sans hygiène. Ils ont été brutalement poussés sur le quai, accueillis par les aboiements féroces et les morsures des chiens, les hurlements, les coups de crosse

et de fouet assenés par des SS assoiffés de besoins meurtriers. J'ai vu le quai de sélection où la plupart des arrivants étaient menés immédiatement à la chambre à gaz puis aux fours crématoires, dans lesquels jusqu'à douze mille gazés étaient brûlés chaque jour.

J'ai vu une montagne de cendres, au camp de Majdanek, les vestiges de milliers d'enfants, de femmes et d'hommes, victimes des pires crimes dont l'humanité ait jamais été témoin. Dans ce camp, l'épouse du commandant confectionnait des abat-jours avec les peaux des corps des déportés qu'elle avait fait dépecer. Pour son amusement, elle faisait jeter des déportés vivants dans les chenils où ils étaient déchiquetés et dévorés par les chiens.

À Auschwitz, j'ai vu l'étang au fond gris où reposent les cendres de dizaines de milliers d'êtres humains assassinés. Mes parents sont-ils là ?

J'ai vu une allée, longue d'un kilomètre environ, qui s'enfonce dans la forêt allant du centre du camp de Birkenau aux "fermes", deux maisons de villageois dans lesquelles les SS avaient installé les premières chambres à gaz, connectées aux pots d'échappement de camions. Les deux chambres à gaz étaient insuffisantes pour l'extermination des déportés qui arrivaient chaque jour. Pour pallier le manque de chambre à gaz, les SS utilisèrent un autre moyen ignoble de tuerie. Ils se tenaient alignés à quelques mètres les uns des autres, de chaque côté de l'allée et, à coup de fouet et de crosse de fusil, ils forçaient les déportés à courir, nus, jusqu'à une clairière où ils étaient poussés vivants dans un brasier brûlant en permanence, alimenté par des corps humains servant de combustible. Mes parents ont fait partie des premiers convois arrivés à Auschwitz en juillet 1942. Je crains que si ma mère a survécu au transport de Drancy à Auschwitz, elle ait ainsi quitté notre monde. J'ai vu les monceaux de souliers, de sabots, de jouets, de cheveux, ces cheveux qui étaient rasés avant la "douche". Les cheveux étaient convertis en tissu par des industriels allemands. Est-il possible que les ingénieurs, les chimistes, les physiciens, les scientifiques aient ignoré l'origine de cette matière première qu'on leur demandait de transformer en produits industriels ? Certes non !

J'ai vu les bâtiments, construits pour abriter une centaine de personnes, dans lesquels mille déportés étaient entassés, à raison de six par paillasse, sans chauffage. Pour toute nourriture, après douze heures par jour de travail harassant, ils recevaient de l'eau grasse en guise de soupe, accompagnée d'un quignon de pain.

Comment peut-on continuer à espérer un changement de comportement de l'être humain ? Comment peut-on imaginer une telle bestialité, un tel sadisme, une telle cruauté ? Comment peut-on accepter que tant de personnes, de

milieux sociaux différents, aient pu s'associer et cacher un tel crime ? Je suis persuadé que les représentants de la Croix-Rouge savaient ce qui se passait dans les camps. Pour la forme et pour se donner bonne conscience, ils en ont visité quelques-uns où les déportés avaient construit un village artificiel sur les ordres des SS. Ils avaient été nourris pendant quelques jours. On les avait habillés décentement le jour de la visite. Le lendemain, ils étaient exterminés afin d'effacer toutes traces de cette immonde supercherie. Les chefs d'État européens et d'outre-Atlantique, y compris les États-Unis, savaient. Toutes ces hautes personnalités du monde entier ainsi les autorités religieuses savaient. Ils se sont tus. Aucune action n'a été entreprise pour arrêter ou freiner cet holocauste. À ma connaissance, personne ne leur a demandé de rendre des comptes pour ce génocide de masse.

Comme l'a dit Émile Zola en 1898 dans son article intitulé "J'accuse" lors du procès du capitaine Dreyfus, oui, "JE LES ACCUSE" à mon tour, tous ces chefs d'État et ces éminences religieuses, d'avoir contribué, par leur silence, à la mort épouvantable de millions d'innocents. Ils auraient pu, sinon éviter entièrement le génocide, du moins le dénoncer et de ce fait le limiter. Mes parents, ainsi que plus de la moitié des membres de ma famille, oncles, tantes, cousins, cousines et des millions d'autres ont été sauvagement assassinés parce que ces personnalités des hautes sphères religieuses et politiques sont restées muettes. Ils sont aussi responsables. Le 4 juin 1939, quelques neuf cent passagers juifs de différentes nationalités européennes, à bord du paquebot Saint-Louis, se virent refuser l'autorisation de débarquer à Cuba, au Canada et aux États-Unis. Le navire retourna en Europe. Deux cent quatre-vingt-huit passagers furent autorisés à débarquer lors d'une escale en Angleterre. Ceux-là furent sauvés. Les autres six cent dix-neuf personnes à bord débarquèrent à Antwerp, en Belgique. Deux cent quatorze y furent acceptés, deux cent vingt-quatre en France et cent quatre-vingt-un en Hollande. La plupart de ces six cent dix-neuf personnes furent déportées et exterminées lorsque l'armée allemande envahit l'Europe. Simplement parce qu'on leur avait interdit de débarquer à Cuba, aux États-Unis, au Canada et en Angleterre.

À Auschwitz-Birkenau, j'ai vu les statistiques des convois. Chacun d'eux était constitué de dix wagons à bestiaux, avec une centaine de déportés par wagon, scellés du départ à l'arrivée.

Chaque train emportait vers les "abattoirs" environ mille déportés. Trente pour cent d'entre eux étaient morts à l'arrivée : de faim, de soif, de maladie, de folie ou d'asphyxie.

J'imagine le dernier voyage de mes parents et de leurs compagnons d'infor-

tune. Je sais où ils reposent. Bien qu'il soit impossible de revivre le cauchemar qu'ils ont vécu, je sais maintenant ce qu'ont été les derniers moments de leur vie.

Comment puis-je me sentir en paix ? Comment puis-je pardonner ? Comment puis-je accepter ? Comment puis-je oublier ? Oublier, c'est accepter. Si l'on jette un regard dans le rétroviseur de l'histoire, cela fait plus de trois mille ans que les humains se font la guerre. Je souhaite de toutes mes forces que ce témoignage inspire et contribue à la paix mondiale à laquelle je croyais tant lors de la création des Nations Unies. Quel beau nom, les Nations Unies... Si prometteur !

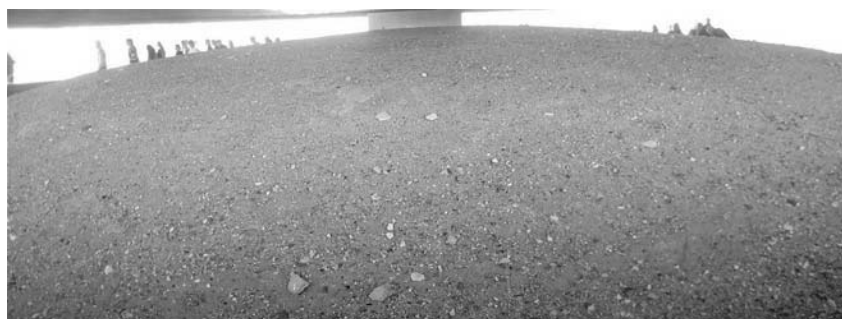
Nous devons toutefois nous réjouir du fait que les assassins ont été vaincus. Mais à quel prix !

Je rends hommage à ceux qui ont résisté, au risque de leur vie, de celles de leur famille et de leur entourage. Je leur rends hommage pour avoir subi pendant cinq ans, jour après jour, la peur d'être dénoncés, la peur d'être arrêtés, la peur d'être torturés et la peur d'être assassinés.

Je rends hommage aux soldats des Forces Alliées ainsi qu'à leurs familles, qui, par leur sacrifice et leur courage, ont vaincu les criminels, libéré l'Europe et nous ont permis de vivre.

Je rends hommage aux milliers de héros qui n'ont pas été reconnus. À tous ceux qui n'ont jamais pu partager avec leurs proches leurs sacrifices, par crainte de gêner ou d'évoquer des émotions trop pénibles, longtemps enfouies.

Je me suis enfin décidé à témoigner en espérant que mes enfants, mes amis et beaucoup d'autres comprennent — et contribuent à ce que les erreurs du passé ne se renouvellent pas.



Cendres de centaines de milliers de femmes, enfants et hommes assassinés au camp d'extermination de Majdanek (Pologne).



Monument érigé au cimetière Saint-Jean à Saint Quentin (Aisne) en 1947 à la mémoire des personnes Juives de la région morts en déportation

Remerciements

Mes sincères et chaleureux remerciements vont à mademoiselle Pascale Martin et à mon cousin Salomon (Sali) Malmed qui, chacun à leur façon et selon leur perception des événements, m'ont généreusement accordé leur temps et leur talent pour la composition de cet ouvrage.

J'exprime également toute ma gratitude à celles et ceux qui, en me confiant leurs témoignages douloureux et lointains, ont contribué à dénouer les fils conducteurs de soixante-douze années de ma vie et permis de la reconstituer le plus fidèlement possible.

Je remercie Catherine Ribouleau et Daniel Ribouleau, petits enfants d'Henri et Suzanne Ribouleau pour leur soutien moral. Ma reconnaissance va à ma sœur, Rachel Epstein, pour son témoignage si important. Durant de nombreuses années, elle n'a cessé de m'encourager à écrire ce livre. Je remercie, Izzy Epstein, son mari, pour sa générosité et sa persistance. Il m'a permis de rejoindre ma sœur aux États-Unis. Il m'a donné l'opportunité de mener une vie heureuse et de m'être épanoui professionnellement. Ma profonde estime lui est acquise à jamais. Mes pensées vont en particulier à mes cousins Jacques Malmed et Jean Gerbaez, à ma tante Sarah Blum, décédée, auprès desquels j'ai pu recueillir d'innombrables et importantes informations. Je remercie mon épouse, Patricia, et lui suis infiniment reconnaissant pour son soutien et ses encouragements constant. Je n'oublie pas tous ceux et celles, trop nombreux pour tous les citer, mais qui j'espère se reconnaîtront, à qui je suis redevable de leur contribution. À tous, j'exprime ma profonde gratitude.

Ce livre, dans lequel je me suis efforcé de faire revivre le passé, est dédié à la mémoire de mon père et de ma mère, Srul et Chana Malmed, tous deux déportés en 1942 et assassinés au camp d'extermination d'Auschwitz-Birkenau en Pologne, ainsi qu'aux vingt membres de ma famille et aux plus de six millions de Juifs et non-Juifs également massacrés selon le processus diabolique de la "Solution finale" élaboré par les Nazis.

Enfin, je dédie particulièrement cet ouvrage à Henri et Suzanne Ribouleau, ma famille d'adoption et de cœur, "Justes" parmi les Nations, et à leurs deux fils, René et Marcel, qui grâce à leur courage et à leur dévouement m'ont sauvé la vie ainsi que celle de ma sœur Rachel. À tous, j'exprime ma profonde gratitude. Je leur rends un vibrant hommage et leur témoigne mon indéfectible amour.

Cette phrase, saisie au hasard d'une lecture, résume si bien l'acte courageux accompli par Henri et Suzanne Ribouleau :

**"Ils ne savaient pas que c'était impossible,
alors, ils l'ont fait!"**

ISBN : 978-2-9534328-48
Dépôt légal : novembre 2010